



HAL
open science

La ruralité positive au prisme de la jeunesse : cas de l'Ardèche à travers et au travers du programme expérimental AJIR (Ardèche Jeunesse Innovation Ruralité)

Thibault Pilloix

► **To cite this version:**

Thibault Pilloix. La ruralité positive au prisme de la jeunesse : cas de l'Ardèche à travers et au travers du programme expérimental AJIR (Ardèche Jeunesse Innovation Ruralité). Géographie. 2017. dumas-01693332

HAL Id: dumas-01693332

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01693332>

Submitted on 26 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Master 2 Recherche
"Tourisme Innovation Transition" (TIT)



**La ruralité positive au
prisme de la jeunesse**

Cas de l'Ardèche à travers et au travers
du programme expérimental AJIR
(Ardèche.Jeunesse.Innovation.Ruralité)

Thibault PILLOIX

Soutenu le 12 sept. 2017

Membres du jury :

Pascal Mao (MCF UGA-PACTE)

Philippe Bourdeau (Pr. UGA-PACTE)

2016-2017

Remerciements

Un grand merci tout d'abord à l'équipe du CERMOSEM pour leur hospitalité et pour cette immersion dans le monde de la recherche et de l'Ardèche : Mélanie, Nicos', Robin', Mélo et Samia. Merci à Pascal MAO, chef d'orchestre du CERMO pour son accueil et son soutien. Merci à eux d'avoir imaginé, rendu possible et accompagné cette mission pimentée et hautement stimulante !

Un mot en particulier pour Valérie, qui s'est retrouvée à être un repère pour ses oisillons-stagiaires. Merci d'avoir ouvert grand le champ des possibles, de jouer sur les mots et les sens en continu et pour ton soutien !

Je tiens à remercier Philippe Bourdeau pour son suivi et ses attentions dans le cadre du master Tourisme. Innovation. Transition et au-delà. Une année extrêmement riche d'enseignement et d'enthousiasme !

Une pensée pour les compagnons de vie ardéchoise, dans et à côté du Pradel, entre C12 et Balazuc : Romane, Marion, Jerem', Ophé, P-A, Théo, Dav', Yann et Juline. Du beau monde, assurément !

Un très grand merci à tous les jeunes rencontrés durant l'itinérance, j'ai découvert une disponibilité incroyable et un enthousiasme débordant ! Des très beaux moments partagés qui continueront à coup sûr avec certains et certaines. Merci aussi à Alban de Moulins Sport pour avoir trouvé des solutions tant humaines que mécaniques à tous mes pépins de vélo.

Enfin, je remercie Sof' et Martine pour leur scanner à phrases trop longues et pour le temps passé à la relecture. Merci à Charlotte aussi.

Table des matières

Remerciements.....	2
Introduction.....	5
Partie I- Un support pour l'étude: le programme expérimentale AJIR.....	7
1- Présentation du projet AJIR.....	7
A - Le contexte de sa mise en place.....	7
B- Présentation de la substance du projet AJIR.....	9
C- La stratégie adoptée pour AJIR.....	11
D- Une démarche d'évaluation selon une méthodologie de « recherche-action-formation »..	12
2- Indices d'usages : éléments de définition.....	17
A- Du savoir d'usage à la maîtrise d'usage.....	17
B- Une approche qui se détermine dans une logique d'appropriation.....	18
3- L'autonomie et la place des jeunes en fil rouge d'AJIR.....	19
A- Les contours de l'autonomie.....	19
B- la place de la jeunesse.....	20
Partie II - Autour de la ruralité positive.....	22
1 - Espace et paysage rural.....	22
2- La ruralité réinventée et réenchantée.....	23
3- Centre et périphérie : A distance du centre et des normes du modèle dominant.....	24
4- une ruralité laboratoire d'une modernité alternative	26
Conclusion.....	29
Partie III : Une itinérance à la rencontre des jeunes : Une expérience de recherche et une recherche d'expérience.....	30
1- Tours, détours et retours dans le département Ardèche.....	30
A- Atlas de l'AJIR Summer Tour.....	30
B- Mêler l'itinérance à la recherche autour du vecteur vélo-remorque.....	34
C- de l'itinérance à l'errance pour introduire la dérive.....	35
D- Les temporalités mises en mouvement.....	37
E- la dérive urbaine appliquée au rural : la « maraude ».....	38
2- Méthodologie d'entretien.....	56
A- Exposer ses représentations à travers le quotidien : C'est comment d'être jeune en Ardèche ?.....	56
B- Interroger le rêve : situer à travers ses projections en tant qu'individu dans la société en considérant le projet comme incarné.....	57
C- Interroger les besoins et les leviers à actionner : définir les étapes d'accès à sa projection à travers les filtres Expérimentation- ouverture, participation-investissement, collaboration-partage.....	57
D- Un versant qu'il restera à exploiter	58
Conclusion	58
Partie IV : Résultats de l'enquête.....	60
1- Un territoire d'appartenance et d'adhérence.....	60
A- La territorialisation se renforce car le territoire est « rugueux ».....	61
B- La territorialisation se renforce car le territoire est « attachant ».....	62
C- La territorialisation se renforce car le territoire est « réconfortant ».....	65
D- Entre ancrage et mobilité : l'adhérence.....	65
Conclusion.....	66
2- Des allers-retours qui paramètrent un métissage entre « néos » et « archéos ».....	66

A- Trajectoires associées au parcours de la jeunesse en Ardèche.....	67
B- Des trajectoires différenciés qui traversent des plans de références et une coupure commune.....	69
C- Vers un métissage des postures néos-archéos.....	74
Conclusion.....	75
3 - Bien vivre et se réaliser dans la ruralité.....	75
A- Une ruralité qui se saisit et se transforme au travers du triptyque thérapeutique- pathologique-accoutumance.....	75
B- Scénario 1 : Le glissement descendant.....	77
C- Scénario 2 : La chute dans le pathologique.....	78
D- Scénario 3 : Le tremplin vers une redéfinition de la vie bonne.....	79
Conclusion	80
4 – Une jeunesse inscrite dans une dynamique de transition	80
A- Un territoire réceptacle.....	81
B- La substance de la transition : approche par la matière.....	82
C- l'étonnement du soulèvement ardéchois.....	84
D- Un mouvement en deux temps : l'image de la crémaillère tyrolienne.....	85
Conclusion.....	86
5- Les indices d'usages pour le programme AJIR: du territoire aux démarches territoriales.....	87
A - La jeunesse à l'épreuve de la participation : éléments d'introduction aux indices d'usages	88
B – Proposition d'indices d'usages.....	91
Conclusion générale.....	94
Bibliographie.....	96
Annexe : Les scénarios prospectifs autour des modalités démocratiques.....	101

Introduction

Il est aujourd'hui effectif que le resserrement des espace-temps par l'accélération et l'intensification des mobilités a sonné le glas de l'hyper-sédentarité autrefois attribuée au modèle rural. Dans un même temps, la ruralité n'est plus assimilée uniquement au référentiel agricole mais elle s'est complexifiée et diversifiée autour de nouvelles fonctionnalités (entretien du paysage, production de qualité, protection de l'environnement) (Mora et al., 2008)

Les espaces ruraux apparaissent maintenant sous la figure du « cadre de vie » (Pierret-Cornet et Hervieu, 2002 ; Torre et filippi, 2005) et se voient attribuer les valeurs de liberté, de solidarité, de beauté et de santé (Hervieu et Viard, 2005). L'exaltation à vivre en campagne prend alors de plus en plus de place dans les représentations collectives. Et la ruralité tend à s'affirmer comme un modèle alternatif aux métropoles.

Pourtant la jeunesse apparaît en creux de cette ruralité réenchântée en étant toujours largement visualisée à travers une culture urbaine fantasmatique et stéréotypée. La jeunesse rurale semble, de ce fait, subir l'éloignement avec l'urbain ; alors perçu comme le pôle quantitatif et symbolique de la jeunesse. C'est donc avec l'ambition d'une « *jeunesse qui se réalise sur un territoire à ruralité positive* » que le conseil départemental de l'Ardèche (en tête de file d'un groupement de partenaire) est devenu lauréat d'un Programme d'Investissement d'Avenir (PIA) «Projet innovant en faveur de la jeunesse», intitulé Ardèche, Jeunesse, Innovation, Ruralité (AJIR). Seul département lauréat sur seize candidatures, ce PIA est une opportunité mais aussi un défi pour le collectif apprenant d'acteurs, de politiques et de chercheurs qui coordonnent ce programme.

Intégrée dans cette grande expérimentation collective et plus spécifiquement dans la démarche d'évaluation du programme, cette étude s'est construite autour d'un projet atypique : réaliser une itinérance à vélo et sur le long court pour aller à la rencontre des jeunes ardéchois. Cette itinérance s'articule à l'ambition centrale du programme (faire pour et avec les jeunes) en explorant leur représentation de la ruralité et les mécanismes de participation hors des canons projetés -consciemment ou inconsciemment- par les institutions.

Aller à la rencontre des jeunes sur leur territoire est alors l'occasion de promouvoir l'usage du territoire dans l'action publique et l'opportunité de chercher à comprendre comment la jeunesse compose avec la ruralité au quotidien pour écrire son parcours de vie.

C'est en passant par l'invention et la reprise de standards d'une ruralité réenchâter et par une dynamique d'autonomisation des marges par rapport au centre, que nous chercherons alors à explorer **comment la jeunesse ardéchoise s'approprie les composantes de la ruralité pour en dessiner une conception positive et dynamique ? Et comment cette approche tend à dessiner les contours d'une modernité alternative ?**

Et d'articuler ce questionnement autour des hypothèses suivantes :

- La jeunesse ardéchoise construit un système d'appartenance pour un territoire qu'elle considère spécifique et « charismatique »

- Par ces trajectoires de vie inscrites dans l'inter-territorialité, la jeunesse profile un métissage entre « néos » et « archéos »
- **La jeunesse s'imprègne et accentue une dynamique de transition sociétale à la frontière de l'émancipation des standards du modèle dominante et d'une forme d'accoutumance aux verrous de la ruralité**

Pour donner corps à ce questionnement nous nous appuyons sur quatre parties : la première présente l'architecture du programme AJIR autant que sa substance. La deuxième partie cherche à exposer les aspects théoriques articulés autour de la ruralité et de la modernité alternative. La troisième partie tend à expliciter la méthodologie appliquée à la démarche expérimentale de l'itinérance. Et enfin la dernière partie présentera les résultats de l'enquête pour confronter nos hypothèses.

Partie I- Un support pour l'étude: le programme expérimentale AJIR

1- Présentation du projet AJIR

A - Le contexte de sa mise en place

Le projet AJIR (Ardèche.jeunesse.innovation.ruralité) s'est constitué pour répondre à un appel à projet de l'état dans le cadre d'un PIA (Programme d'Investissement d'Avenir).

Le PIA est piloté par le commissariat général à l'investissement dans l'intention « *de financer les secteurs innovants nécessaires à la croissance et à l'emploi de demain* ». Il est né du rapport « Juppé - Rocard » de 2009 et initié en 2010 autour du PIA 1, suivit d'un PIA 2 en 2014 puis d'un troisième volet en 2016. En fil rouge de ces trois volets se déploie trois notions : « l'excellence, l'innovation et la coopération » identifiées comme les vecteurs névralgiques pour « *préparer la France aux défis de demain* »¹.

L'innovation se détermine par la condition d'apporter « *quelques chose de nouveau* » pour être bénéficiaire du programme, la collaboration se perçoit comme une volonté de « *faire travailler ensemble ceux qui portent l'avenir de notre pays* » et enfin l'excellence témoigne de l'exigence à être désigné comme partie prenante de ces défis pour l'avenir de la France. C'est alors sans surprise que le programme 411 du PIA s'intitule « *Projet innovants en faveur de la jeunesse* ».

L'ANRU (Agence Nationale pour la Renovation Urbaine) se positionne sur ce programme comme l'opérateur responsable de sa mise en œuvre avec une dotation de 59 millions d'euros de subventions. La volonté exprimée est alors de « *favoriser, sur un territoire donné, l'émergence de politiques de jeunesse globales et intégrées. Celles-ci doivent permettre de traiter les problématiques des jeunes de façon cohérente en évitant l'écueil d'une juxtaposition d'initiatives sectorielles non coordonnées.* »(appel à projet PIA-AJIR, 2015).

Cet appel à projet à mobilisé le conseil départemental d'Ardèche, dépositaire de la candidature et positionné en chef de file d'un groupement intégrant d'autres partenaires publics du territoire : le Parc Naturel Régional des monts d'Ardèche, la Caisse d'Allocation Familiale de l'Ardèche, le réseau Initiatives Territoriales de l'Économie Sociale et Solidaire, la Communauté d'Agglomération Centre Ardèche, le Syndicat Mixte du Pays Centre Ardèche, la ville d'Annonay, la Direction Départementale de la Cohésion Sociale et de la Protection des Populations (DDCSPP 07) et la Direction Départementale du Travail, d'Emploi et de la Formation Professionnelle de l'Ardèche (DDTEFP07) ainsi que le laboratoire de recherche PACTE-Cermosem.

L'opportunité soulevée par le PIA résonne dans un engagement pré-existant du conseil départemental d'Ardèche avec l'Etat, la Région, la Caisse d'Allocation Familiale et la Mutualité Social Agricole, auprès de la jeunesse autour du projet LEADER Ardèche cube. Intitulé « *nos ressources territoriales, un passeport d'avenir* », ce projet a créé une dynamique collective de partenaires publics avec la volonté affichée d'accorder une place forte aux jeunes, que ce soit dans la gouvernance du projet que dans les actions du projet.

1 gouvernement.fr/pia3

Le PIA prend donc racine dans des conditions favorables pour tenter d'accroître le processus de transformation de l'action publique pour et avec les jeunes.

C'est l'échelle du département qui a été choisie pour ce projet : échelon de la solidarité, le département permet d'associer la majeure partie des acteurs de la politique jeunesse et d'articuler les objectifs et les moyens tant financiers qu'humain sur le territoire (figure 1)

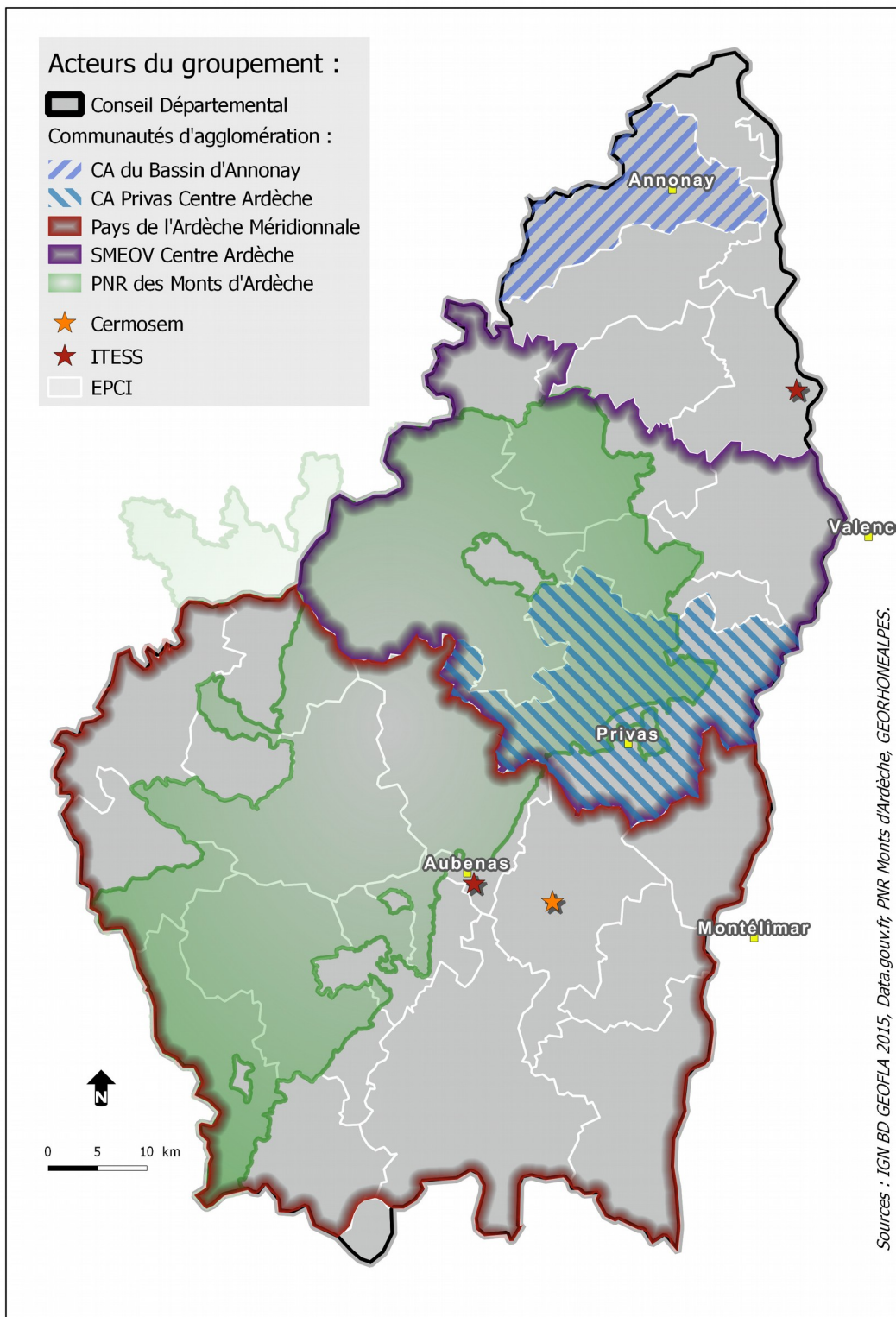


Figure 1 : Les partenaires initiaux du groupement de candidature (Source : PIA-AJIR, 2016)

B- Présentation de la substance du projet AJIR

L'ambition centrale qui habite le projet AJIR -et cette étude- est de positionner l'Ardèche comme un territoire de ruralité positive. La perspective d'AJIR est de « dépasser le schéma fonctionnelle de « vivre et travailler au pays » pour fonder un contrat territoriale permettant à la jeunesse de se projeter en terme de parcours de vie » (PIA-AJIR, 2016).

Pour cela, la volonté est de fragiliser le stigmate d'une ruralité représentée comme enfermante pour la jeunesse. Et de chercher, au contraire, à valoriser la ruralité pour qu'elle soit perçue comme un marqueur territoriale positif auprès des jeunes.

La ruralité devient dans cette optique un vecteur de sociabilité, d'employabilité et d'aménité: c'est à dire un territoire qui est à la fois support et levier pour une jeunesse qui se réalise dans ses trajectoires de vie. Par ailleurs, la trajectoire de la jeunesse ardéchoise n'est pas perçue comme linéaire, elle s'appréhende à travers le prisme de l'inter-territorialité (Vanier, 2008). C'est à dire à travers la possibilité de vivre davantage « selon des rythmes et des métrique variés, entre les territoires et à travers eux, que captif et enracinée » (Antheaume, 2017)

Et pour nourrir cette transition d'une ruralité subie à choisie, l'action publique qui est promue cherche à reconsidérer la place de la jeunesse : on parle alors de faire pour et avec les jeunes. Et puisqu'il est question de permettre à la jeunesse de choisir sa conception d'une trajectoire de vie dans la ruralité, le projet AJIR cherche à positionner les jeunes à l'impulsion de la transformation institutionnelle, politique et sociale pour activer et concrétiser ces conceptions.

La perceptives choisie pour cette étude, vis à vis de ce qui vient d'être présenté, est alors de considérer une mécanique d'auto-alimentation entre autonomie des jeunes et ruralité positive. Cette auto-alimentation est considérée comme vertueuse dans le sens où l'on considère que c'est à travers l'autonomie et l'*empowerment* de la jeunesse, que celle-ci peut être en capacité de saisir les composantes intrinsèques de la ruralité pour choisir l'écriture de sa vie.

Et c'est par les indices d'usages, définit au travers de cette auto-alimentation que l'on va paramétrer le programme AJIR pour qu'il puisse nourrir en retour l'autonomie des jeunes et faciliter l'émergence de la ruralité positive. (figure 2)

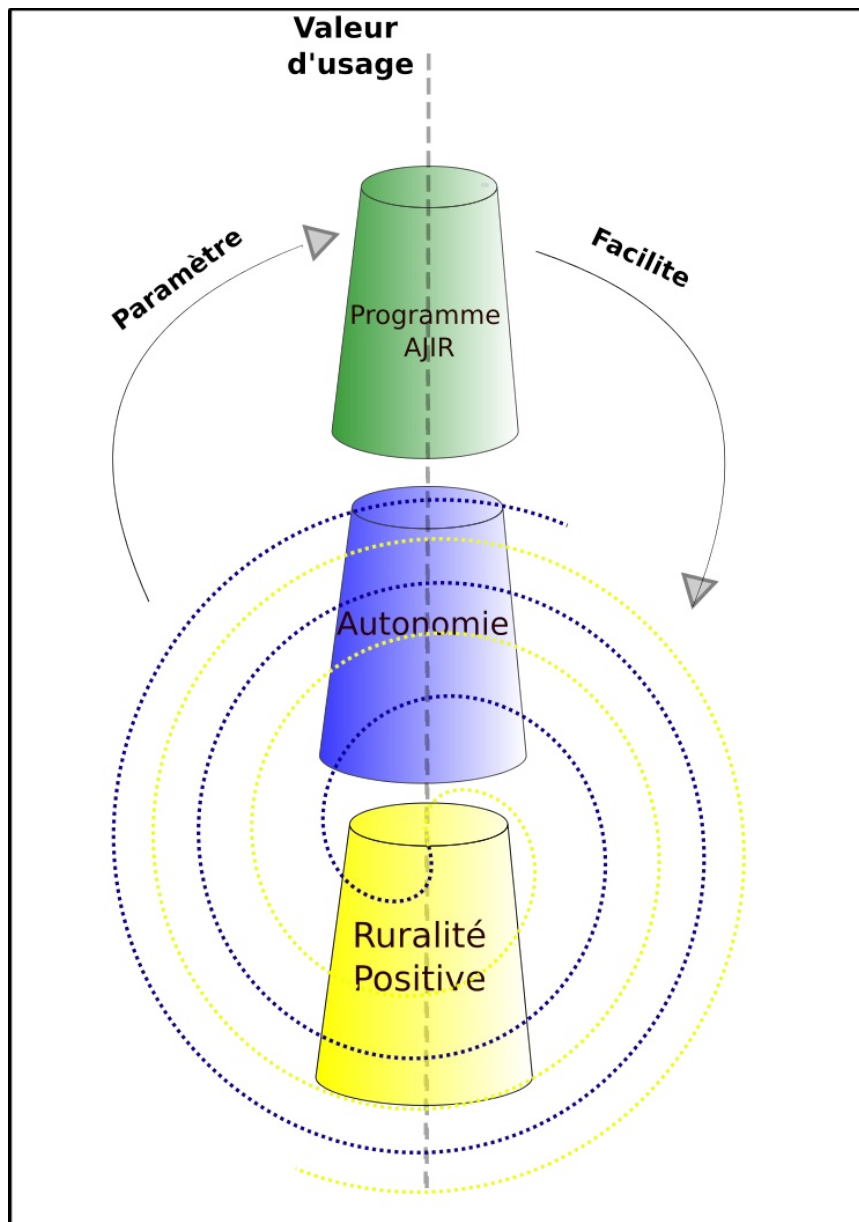


Figure 2 : L'architecture théorique soutenue dans cette étude en lien avec la « raison d'être » du projet AJIR (Réalisation : T.Pilloix)

A la lumière de ce qui vient d'être présenté, on peut résumer le projet AJIR à travers la volonté de positionner la jeunesse comme une ressource territoriale dans un territoire attracteur qui s'affirme à travers des valeurs de solidarité, d'engagement, de co-formation et d'innovation (PIA-AJIR, 2016).

C- La stratégie adoptée pour AJIR

Le déploiement de ce qui fait la substance du projet AJIR s'organise en deux phases, selon trois ambitions. Cette déclinaison temporelle et thématique vient structurer les réponses à apporter à la problématique centrale d'AJIR : Comment créer une innovation organisationnelle pour rendre les jeunes ardéchois auteurs de leur parcours dans la ruralité ?

A noter que cette problématique résonne dans la théorie d'action du projet qui postule que *si les*

acteurs s'engagent à collaborer et à expérimenter dans un projet de territoire avec les jeunes, alors ils réussiront à créer des leviers de transformation communs et partagés, ce qui permettra aux jeunes de se mobiliser et d'innover socialement et économiquement.

Pour revenir à la stratégie du projet, on considère au départ, la volonté de créer les conditions du changement pour et avec les jeunes (Phase 1) et ensuite l'ambition d'amorcer l'expérimentation sur le territoire (Phase 2). La phase 1 se positionne autant à l'impulsion du projet qu'au fil des 5 ans prévu par le PIA et la phase 2 s'amorce à partir de la deuxième année du projet.

De plus, ces deux phases d'application se structurent autour de trois ambitions ; dispositif résumé par la figure suivante :

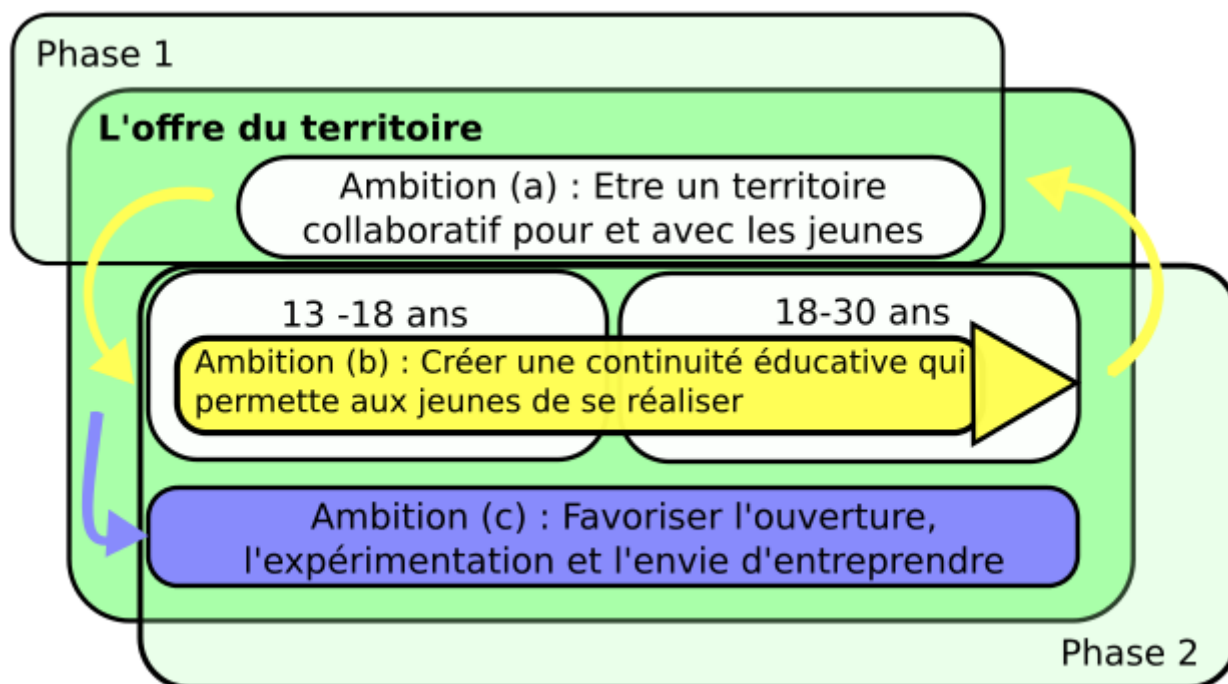


Figure 3 : Schéma synthétique de la stratégie du projet AJIR (Source : PIA-AJIR, 2016 ; Réalisation : T.Pilloix)

On passe par la présentation de l'architecture générale du projet pour situer cette étude mais il est nécessaire de préciser qu'elle prend racine et s'exprime dans la phase 1. Nous nous orientons ainsi autour de l'ambition A « être un territoire collaboratif pour et avec les jeunes ». Pour être pleinement transformative, cette première ambition induit (1) de préparer et favoriser la simplification des offres pour la jeunesse, (2) de promouvoir et d'accompagner la participation des jeunes dans la vie du territoire et (3) de collaborer autour d'une méthodologie de Recherche-Action-Formation.

D- Une démarche d'évaluation selon une méthodologie de « recherche-action-formation ».

Pour garantir le succès de la stratégie présentée brièvement ci-dessus, le projet AJIR s'est doté d'un dispositif d'évaluation. Cette démarche est portée par l'UMR Pacte et son antenne ardéchoise, le

CERMOSEM. Concernant la phase 1 dans laquelle nous sommes inscrits, l'évaluation cherche à répondre à trois questions principales :

Les jeunes participent-ils à la politique jeunesse du territoire ?

L'autonomie et la capacité d'initiative des jeunes est-elle favorisée ?

Les acteurs engagés dans le projet AJIR ont-ils réussi à expérimenter ?

Et pour y parvenir, des critères et des indices de réussite ont été élaborés en co-construction avec les élus dans le cadre d'un comité de pilotage. La démarche est la suivante : Si (indice de réussite) alors (critère de réussite) donc (élément de réponse à la question évaluative). C'est que nous présentons ci-dessous :

Indices de réussite	Critères de réussites
Les jeunes en Ardèche participent-ils à la politiques jeunesse du territoire ?	
*Niveau d'implication des jeunes dans les projets *Nombre d'initiatives et actions créées par les jeunes	Il existe une diversité de jeunes, c'est une réussite si la majorité impliquée réussit à prendre en charge des tâches, à s'associer à l'organisation
*dispositions prises par les membres du groupement pour prendre en compte l'expression des jeunes *Nombre d'expressions de jeunes valorisées	C'est une réussite si les jeunes proposent des changements et que les acteurs d'AJIR ont la capacité d'adopter ces changements dans les interventions et les dispositifs
* Evolution des pratiques et des postures techniques et politiques	C'est une réussite si des liaisons différentes se créent entre ce que les institutions et organisations saisissent et appréhendent pour la jeunesse et ce que les jeunes perçoivent et font avec les institutions et organisations
Les acteurs engagés dans le projet AJIR ont-ils réussi à expérimenter ?	
*Multiplication des temps d'échange entre jeunes et acteurs des politiques de jeunesse	C'est une réussite su la sphère politique considère les politiques jeunesse comme partie intégrante d'un projet politique de territoire
*Création de méthodes et outils de travail nouveaux	C'est une réussite si les méthodes et outils de travail utilisés ont permis des expériences différentes, hors des habitudes
*Constitution d'une culture jeunesse commune	C'est une réussite si des liens, des pratiques sociales émergent entre les membres du groupement dans le partage d'une même vision, avec des objectifs communs
L'autonomie et la capacité d'initiatives des jeunes est-elle favorisée ?	
*Niveau d'autonomie des jeunes	/

Figure 4 : Les questions évaluatives de la phase 1 en fonction des critères et des indices de réussites (Source : PIA-AJIR, 2016)

Ce dispositif d'évaluation cherche vis à vis du projet à garantir sa pertinence («*l'adéquation entre*

les objectifs explicites de l'intervention et les problèmes socio-économiques »), son efficacité (« Le fait que les effets attendus ont été obtenus, que les objectifs ont été atteints »), son efficience (« Le fait que les effets ont été obtenus à un coût raisonnable »), sa cohérence interne (« La correspondance entre les différents objectifs d'une même intervention² »), sa cohérence externe (« la correspondance entre les objectifs de l'intervention et ceux des autres interventions publiques qui interagissent avec elle ») et son utilité (« Le fait que les impacts obtenus par l'intervention correspondent bien aux besoins de la société et aux problèmes socio-économiques à résoudre »)³.

Le CERMOSEM a alors pour mission de coordonner ce dispositif d'évaluation mais il est aussi acteur dans le processus de transformation de l'action publique. Pour négocier cette dualité, le dispositif d'évaluation s'est tourné vers une méthodologie de « recherche-action-formation » (Charlier, 2005).

La démarche de Recherche-Action-Formation (RAF) est axée sur l'apprentissage collaboratif (Argyris, 1992 ; Pedeler, Boydell et Burgoyne, 1989; Senge, 1990) mélangeant les savoirs endogènes et scientifiques dans une recherche en milieu organisationnelle (Heron, 1996). Elle s'inscrit dans une « *recherche dans laquelle il y a une action délibérée de transformation de la réalité ; recherche ayant un double objectif : transformer la réalité et produire des connaissances concernant ces transformations* » (Hugon et Seibel, 1988). En ce sens, la RAF est une investigation ancrée dans l'expérience et la pratique, générant une dynamique continue de changement social (Bazin, 2014).

En plaçant l'expérience comme pierre angulaire, cette méthodologie permet un décloisonnement des postures associées au fonction de recherche, de politique et de techniciens. L'ensemble des parties prenantes cherche en effet à partager une réflexivité, une expérience collective et par conséquent à s'inscrire, par le partage et la collaboration à une dynamique de formation continue.

La première conséquence est de rendre perméable les sphères associées à la posture d'agent, d'acteur et d'auteur et par cette occasion de permettre la création de nouveaux référentiels quant au fonctionnement et à l'analyse institutionnel. Et par la création de nouveaux référentiels est encouragé « le changement de tout le système par la transformation du langage, de l'organisation et de la pratique de l'éducation » (Gauthier et al., 2009).

La deuxième conséquence associée à la RAF est de modifier la vision par planification et de remplacer une évaluation linéaire par une évaluation circulaire où le processus d'action et de capitalisation est continue.

Ce processus circulaire d'action-capitalisation participative est alors une forme de vortex par lequel s'engouffre l'ensemble des parties prenantes par la porte d'entrée de l'expérience et de la pratique. Mais dans ce processus, le chercheur -qui est aussi évaluateur dans notre configuration- doit se tenir en frontière de ce vortex puisqu'en effet « *l'évaluation ne peut alors être assimilée à un rapport d'audit, ni à une expertise, mais relève d'un processus d'accompagnement où le chercheur [l'évaluateur] se trouve en position d'observation participante contribuant à faciliter la*

2 « La cohérence interne suppose qu'il existe une hiérarchie d'objectifs, ceux de niveau inférieur constituent une contribution logique à ceux de niveau supérieur »

3 Issus du volume 6 de la Collection MEANS produit pour la Commission européenne (1999)

distanciation critique, la construction d'espaces d'interprétation qui soient « adogmatiques », et l'appropriation d'outils d'analyse et d'auto-évaluation. »(Podevin, 2011).

La RAF permet donc de s'articuler à l'action d'une part et de contribuer à son fonctionnement d'autre part. A cette méthode d'évaluation a été défini un protocole de suivi-évaluation : l'évaluation réaliste (Pawson et Tilley, 1997). Ce protocole consiste à observer les effets d'une intervention en s'intéressant spécifiquement aux mécanismes sous-jacents de l'intervention et à l'influence du contexte (Pawson, Greenhalgh, Harvey, Walshe, 2005). Les effets de chaque intervention se mesurent donc par la prise en compte à la fois des comportements humains et des situations territoriales, le tout formant une multiplicité de contexte.

Ce protocole implique d'expliquer de quelle manière une action fonctionne (ou non), dans quelle circonstance et auprès de qui, elle a été réalisée. Dans le cadre du programme AJIR, il se base sur trois postulats (PIA-AJIR, 2016):

- La mise à jour de la théorie de l'action est possible.
- La mise en place d'un système de suivi des changements observables est partiellement possible. Mais une partie des changements sont inattendus.
- La compréhension des mécanismes de changement n'est pas possible *a priori*, mais seulement *a posteriori*.

Pour conclure la Recherche-Action-Formation associée à une évaluation réaliste explicite la volonté de constituer une démarche agile qui crée les possibilités de réorienter les actions *in itinere*. De plus, cette association méthodologie-protocole cherche à produire des connaissances à la fois opérationnelles -pour améliorer les interventions- que fondamentales -pour construire des outillages théoriques-.

De l'évaluation à une transformation de culture organisationnelle

Les démarches présentées impliquent un changement dans le mode d'évaluation et dessinent à travers cela une mutation de la politique publique au sens classique pour aller vers une action publique territorialisée. Il s'agit premièrement de voir dans le projet AJIR, la volonté de s'inscrire dans une territorialisation de l'action publique (Faure, 2011) avec comme retombée un recentrage autour de la proximité et une effritement du monopole des institutions du gouvernement au profit d'une multiplicité d'acteurs (Duran, 2001).

C'est pourquoi un glissement sémantique doit être retenu : on parle d'action publique locale plutôt que de politique publique et de « gouvernance » plutôt que de « gouvernement » (Pelissier, 2000). Or ce glissement sémantique révèle un changement de culture organisationnelle ; changement qui s'exprime dans le pilotage de l'action collective en mobilisant la notion de collectif apprenant.

Issus des travaux de Jambes (2005) autour de la notion de territoire apprenant, le terme de collectif apprenant renvoi à une forme d'organisation collective capable d'apprendre d'elle même et de son action. Par la coopération des acteurs et la mobilisation des ressources (savoir et compétence) dans le cadre d'un projet partagé, le principe du collectif apprenant permet de valoriser l'horizontalité (le réseau) au détriment de la verticalité (La hiérarchie) (Bier, 2010).

Or cette notion s'intègre à une logique plus globale, celle de la société de la connaissance où « *les systèmes sociaux et les institutions sont capables de capter-mémoriser-médiatiser-construire de nouveaux savoirs* » (Bier, 2010). Cela rejoint alors l'idée d'une société en mutations rapides en proie à une réactivité importante mais aussi à un accroissement de la réflexivité. Cette société de la connaissance prend alors racine dans un contexte d'incertitude -lié à une époque de changement- et répond à une logique d'éducation-formation tout au long de sa vie -qui tend à un changement d'époque-.

Pour finir cette présentation des grilles de lectures conceptuelles associées au projet AJIR, nous souhaitons mettre en avant deux concepts qui s'articulent dans ce mouvement de changement d'époque : D'une part la philosophie critique d'Ivan Illich autour du concept de convivialité (1973) et d'autre part l'éthique de la reliance pensée par E. Morin (2014).

Le premier interpelle la modernité et la société industrielle pour proposer une organisation globale permettant l'émergence de l'autonomie et de la créativité. Le principe de convivialité renvoi à un état « *où l'homme contrôle l'outil* ». L'outil est à considérer dans sa plus large acceptation ; il est l'instrument et le moyen, né de l'activité fabricatrice, organisatrice et rationalisante de l'homme. L'outil convivial a pour consigne d'être utilisable par chacun, sans difficulté, aussi souvent et aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même. En ce sens, il est un traducteur d'intentionnalité entre l'homme et le monde.

Il s'agit de voir AJIR à travers le filtre de l'outil convivial au sens d'Illich : non qu'il s'en aspire directement mais que ce concept fait office de caisse de résonance. Car c'est de bien de ça dont il s'agit : créer par le projet AJIR, un outils organisationnel « *qui donne à l'homme la possibilité d'exercer l'action la plus autonome et la plus créative, à l'aide d'outils moins contrôlables par autrui* ». Et qui dans cet optique permet, à l'instar de l'organisation dite « freirienne » de placer le développement des compétences et la reconnaissance individuelle au dessus de la réussite des actions publiques.

Deuxième, l'éthique de la reliance (Morin, 2014) permet d'introduire la volonté d'articuler et de joindre ce qui tend à se séparer. On considère la jointure entre acteurs, entre scientifique et technique, entre opérationnel et fondamental, entre soi et les autres, soi et son environnement, etc. On parle alors d'une éthique intellectuelle, sociale et morale qui cherche à « *maintenir l'ouverture sur autrui, sauvegarder l'identité commune, raffermir et tonifier la compréhension* ».

Nous résumons ainsi l'architecture conceptuelle sous-jacente au projet AJIR par la figure suivante :

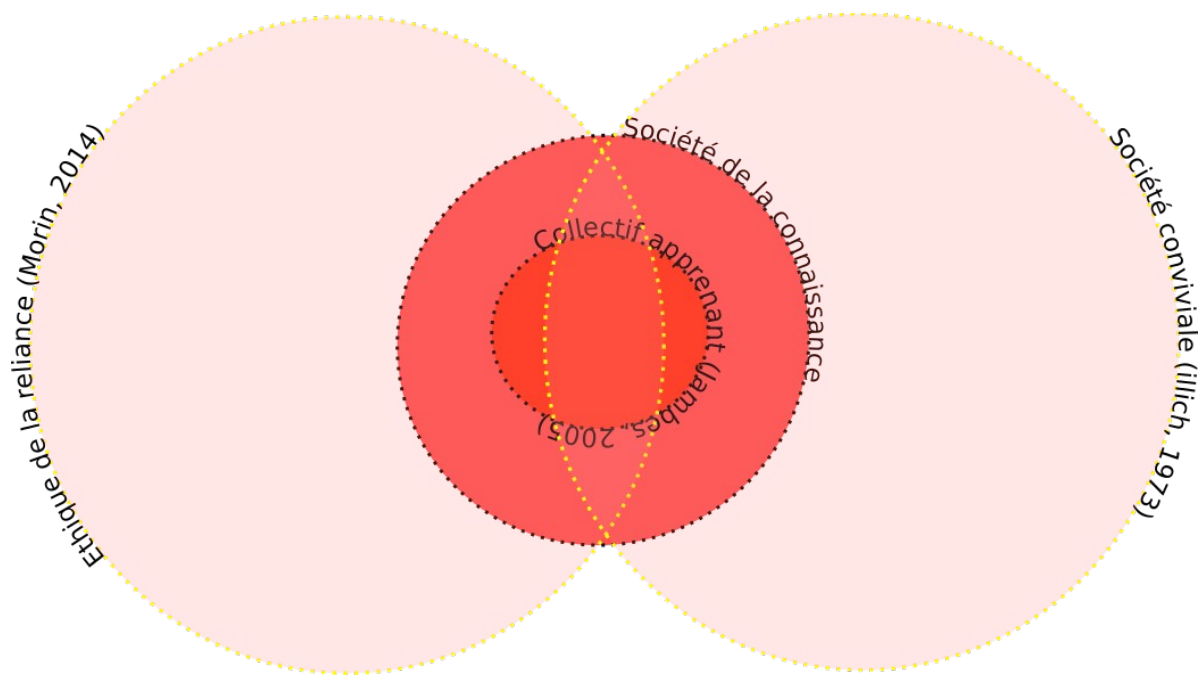


Figure 5 : Architecture conceptuelle proposée autour du fonctionnement du projet AJIR
(Réalisation : T.Pilloix)

2- Indices d'usages : éléments de définition

Les indices d'usages sont partie intégrante de la démarche d'évaluation. Ils complètent les indices de réussites mis en place avec les élus lors des comités de pilotage en proposant des indices issus d'une co-élaboration avec les jeunes directement.

Si les indices de réussites sont définis comme le niveau idéal de mise en œuvre pour remplir les critères de réussite ; alors de leur côté, les indices d'usages pourraient se définir comme les éléments de confrontation, via l'usage, de la qualité des critères de réussite.

A- Du savoir d'usage à la maîtrise d'usage

Si le terme d'indices d'usages est encore flou, c'est qu'il mérite des précisions. Premièrement, il est question de savoir qu'est-ce que l'usage. Car derrière l'usage au sens de l'utilisation d'un lieu, apparaît la question du savoir d'usage.

Le savoir d'usage s'appuie sur l'expérience sensible et concrète du lieu et sur l'expérience longue de celui-ci (Breviglieri, 2002). Il se réfère à « *la connaissance qu'à un individu ou un collectif de son environnement immédiat et quotidien* » (Nez, 2013). C'est cet aspect qui est mobilisé dans les démarches d'urbanisme.

L'utilisateur témoigne de sa pratique individuelle du lieu, de son habitat, et l'urbaniste crée et compose avec ces témoignages. La logique peut s'illustrer de la manière suivante : « *c'est la personne qui porte la chaussure qui sait le mieux si elle fait mal et où elle fait mal, même si le cordonnier est l'expert qui est le meilleur juge pour savoir comment y remédier* » (Dewey, 1954). Pour reprendre

cette image, le cordonnier (l'urbaniste) est expert pour l'usager (le propriétaire des chaussures). Mais la réciproque ne peut être confirmée: l'usager peut diagnostiquer mais ne peut pas remédier directement à son mal.

Or l'indice d'usage cherche à se positionner à la frontière du savoir d'usage (en référence à l'habiter et sa dimension urbanistique) et du savoir citoyen, au sens d'une posture d'expert, porteur potentiel de savoirs spécialisés capable de produire des contre-expertises techniquement fondées (Nez, 2013).

On utilise alors le terme d'usager-citoyens, pour porter le fait que l'usager n'est pas seulement légitimité du fait de son expérience répétée d'un environnement -dont il devient l'expert- mais légitimité aussi à travers sa capacité de formuler un raisonnement structuré et scientifique qui peut lui permettre de se positionner en contre-pouvoir.

L'usager-citoyens a donc une capacité transformative sur l'action publique via son parcours de vie individuel sur lequel viennent se greffer des compétences professionnelles, militantes ou personnelles. L'indice d'usage cherche à être le témoignage de ces potentielles transformations.

De plus, derrière la considération d'une posture d'usager-citoyens est intégré le principe de « *tous formés/tous formateurs* » pour reprendre le slogan de *peuple et culture*, reconnaissant ainsi les savoirs de tous et le fait que tout le monde est porteur de savoirs. Cela va dans le sens d'une disparition de la frontière entre savoir savant et savoir profane, invalidant ainsi l'idéologie des lumières selon Bier (2010).

Pour conclure, le glissement d'un savoir d'usage (reconnaissance en tant qu'usager) à une maîtrise d'usage (reconnaissance en tant qu'expert) est à voir à travers un autre glissement, celui d'une approche d'excellence à une approche par l'ingéniosité (figure 6)

Excellence	Ingéniosité
Répondre aux besoins	Répartir des pratiques
Résoudre les problèmes	Reformuler les usages
L'expertise, ce sont des experts	L'expertise, c'est les usagers
Faire pour les usagers	Faire avec les usagers
Innovation en silos	Innovation systémique
Comprendre pour faire	Faire pour comprendre
Rapport/étude	Essai/erreur

Figure 6 : De l'approche par l'excellence à l'approche par l'ingéniosité (Source : La 27eme régions⁴)

B- Une approche qui se détermine dans une logique d'appropriation

Notre approche est donc de faire avec les usagers plutôt que pour les usagers. Pour l'ensemble du projet, le partie pris est donc celui de l'appropriation au détriment de ce que l'on pourrait nommer un « drappage ». Il ne s'agit pas de faire « coller » l'action publique au publique cible du projet mais

4 <http://www.la27eregion.fr/penser-la-nouvelle-fabrique-des-politiques-publiques/>

tout au plus de rendre adhérent et appétant pour faciliter l'appropriation.

On considère alors l'appropriation comme la capacité de se saisir des cadres instaurés par la politique publique pour faire au-delà de ceux-ci. Les indices d'usages se constituent ainsi comme les facteurs de dérivation définis par la jeunesse vis à vis de la trajectoire projetée institutionnellement. L'appropriation est alors le cheminement entre cadre institutionnel et dérivation de ce cadre.(figure 7)

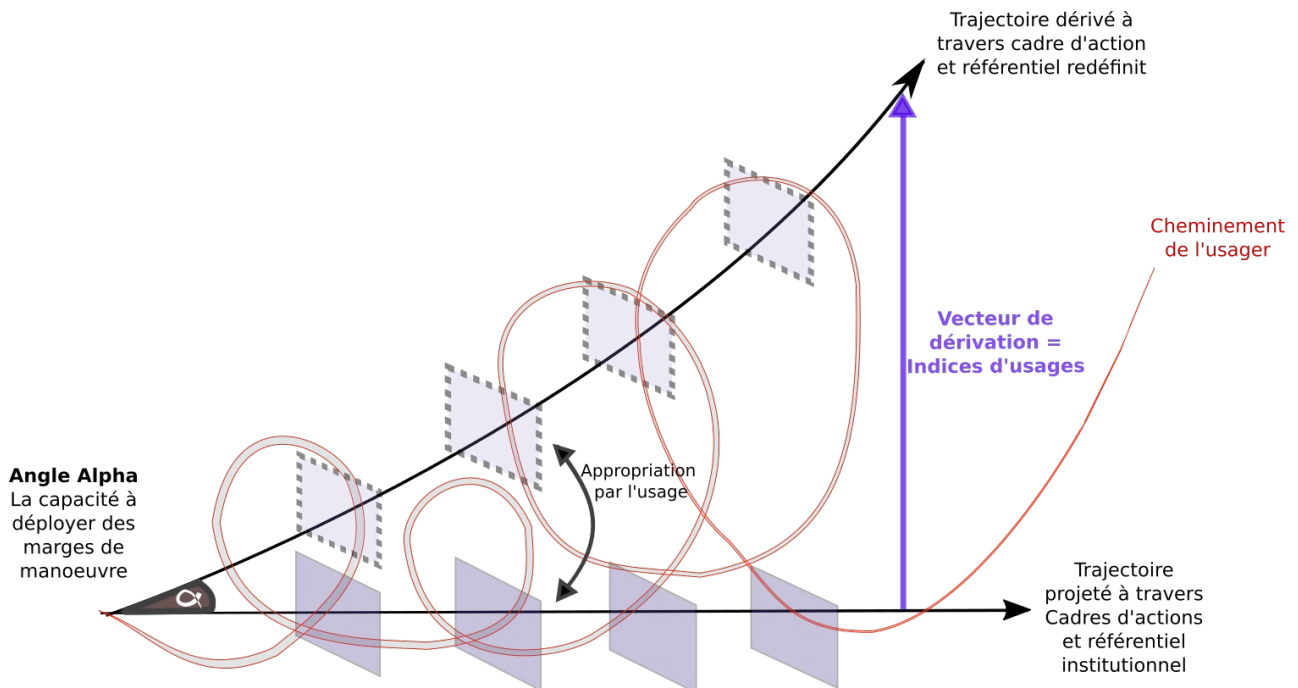


Figure 7 : Modélisation de l'indice d'usages comme vecteur de dérivation d'une trajectoire projetée institutionnellement. (Réalisation : T.Pilloix)

Les indices d'usages sont donc les marges de manoeuvre activées à travers le cadre institutionnel et légal défini. C'est à dire les facteurs qui font que l'appropriation du cadre institutionnel et sa trajectoire projetée -consciemment ou inconsciemment (l'archétype fantasmé de la jeunesse dans ce cas)- est dérivé par les usagers.

3- L'autonomie et la place des jeunes en fil rouge d'AJIR

A- Les contours de l'autonomie

Pour introduire la notion d'autonomie, nous convoquons une définition qui nous interpelle par une évidence parfois oubliée : « être autonome, c'est se maintenir en état de marche. Pour ça, il faut ne pas avoir faim, préserver sa santé et avoir un toit, c'est tout ! » (Verlinde, 2000). Avant d'articuler ce constat par la relation aux autres dans la société : « L'autonomie est la capacité à pouvoir assumer intellectuellement et financièrement [sa] propre existence tout en contribuant à la dynamique de la société »⁵

L'autonomie est une dynamique plus qu'un état, elle demande en ce sens un effort. Cet effort c'est

5 Martin Hirsch, Haut commissaire à la jeunesse (2009-2010)

celui qui alimente le processus de définition (de soi) et de négociation (avec les autres) mais il nécessite pour ce-faire des « conditions d'existence » suffisantes.

Il est question, pour tendre à l'autonomie, de connaître les contours de soi-même et de sa singularité pour négocier celle-ci collectivement. C'est ce que Patricia Loncle (2012) nomme l'affiliation social « être soi pour négocier cette singularité avec les autres ». Il est donc question de pouvoir définir une forme (la ligne droite d'une trajectoire par exemple) et de la remodeler au fur et mesure, en pleine conscience et capacité pour cela, ce que l'on peut décrire comme l'action de cheminer parmi les autres (adapter et déformer la ligne droite en fonction de son environnement).

Il est alors question d'une dialectique entre sujet et collectif : l'autonomie passe par le processus de construction de sa singularité (l'espace de soi, celui de la définition) mais aussi par le processus de construction collective (l'espace politique, celui de la contribution et de la négociation).

Et sur un deuxième volet vient se greffer le principe de redéfinition des cadres sociétaux comme idéal éthique et politique de l'autonomie. Ce que Castoriadis définit comme ceci « L'autonomie n'est pas seulement faire ce que l'on désire mais se donner ses propres lois, dans une démarche d'émancipation, de rupture avec un imaginaire économique, social et culturel construit par les mythes du progrès et de la croissance ». C'est ce que l'on résume par la figure suivante :

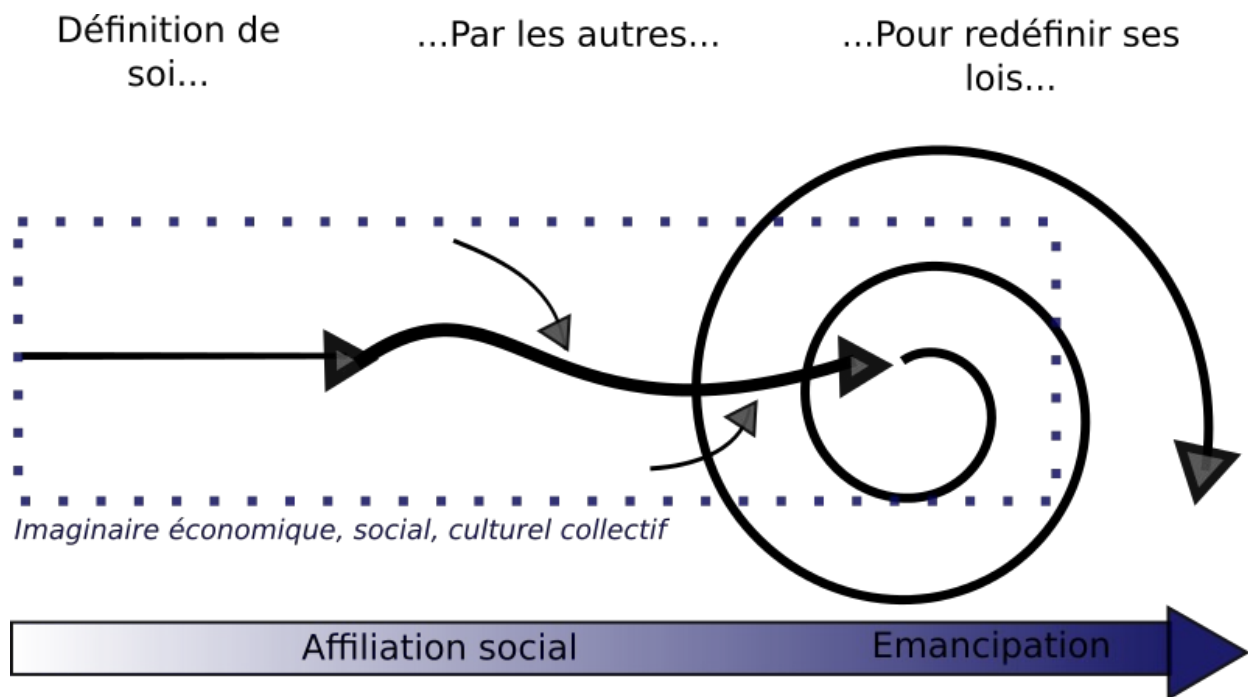


Figure 8 : Schéma synthétique de la démarche d'autonomisation (Réalisation : T.Pilloix)

B- la place de la jeunesse

La jeunesse est la période de construction de l'autonomie ; période qui ne répond plus aux seuils sociologiques traditionnels (Loncle, 2012) : ceux de l'accès à l'emploi, de la création de la cellule familiale ou encore de l'accès à la propriété. Plus précisément, ces critères continuent évidemment

d'exister mais ils ne sont plus mis en action de manière linéaire mais dorénavant mis en action par des mouvements de va et vient. Or, par ces mouvements de seuil, les frontières de l'autonomisation sont floutées et engendre un troublant rapport d'infantilisation de la jeunesse.

Mais au-delà, cette perte de repères traditionnellement projetés sur la jeunesse accentue la perte des contrôles institutionnels traditionnels. Ainsi, la jeunesse c'est à la fois l'espoir et l'effroi d'une société en mutation, ce que l'on nomme les « paniques morales ». De cette anomie de plus en plus significative émerge un rapport ambiguë entre jeunes et institutions. On observe un désengagement en même temps qu'une injonction à l'autonomie de la part des institutions. En somme, un relâchement en même temps qu'une forte attente. Pour illustrer cela, nous prendrons l'exemple de l'exclusion du dispositif du RSA au moins de 25 ans. Cette exemple se révèle symptomatique d'une crainte de créer une dépendance potentielle jeune/état-providence (Loncle, 2012). Il révèle, dans un même temps, une dynamique néo-libérale de refoulement des changements de standards associée à la jeunesse, comme peut l'être l' « effet zapping » dans le domaine de l'emploi.

Parler de la place de la jeunesse c'est aussi parler de l'insertion. Une attention toute particulière doit être donnée au rôle de l'insertion, à la fois central et réducteur. Galland (2007) précise à ce propos que « *le passage à l'âge adulte reste souvent défini par les thématiques de l'accès à l'emploi, de l'autonomie quant au suivi de santé, de la décohabitation. Et de voir l'allongement de la jeunesse comme la difficulté à y accéder* ».

Les éléments soulevés par Galland doivent être considérés comme des symptômes conjoncturels mais ils ne doivent pas empêcher de s'interroger à plus large spectre: d'une part sur la capacité des jeunes à définir de nouveaux référentiels et d'autres part sur le risque d'assigner les jeunes dans des formes canoniques propres aux standards traditionnels (qui tendent à être obsolètes).

Il en effet question de dépasser la forme canonique du « jeune docile », prompt à la reproduction de schémas qui s'oppose au « jeune perdu » perçu comme englué dans des conflits non-constructifs et dans la difficulté à accéder aux critères soulevés par Galland. C'est par le dépassement de ces schémas traditionnels que l'on peut garantir une plus grande place à la jeunesse.

Cette question de place est d'ailleurs exploitée par Lussault (2009) à travers l'exemple des « jeunes qui tiennent les murs ». Il témoigne de la difficulté (extérieure) à comprendre ces jeunes, qui perdent leur temps et leur place dans une société de l'accélération où « *il faut toujours courir pour rester sur place* » (Rosa, 2012). Or, l'ambition d'AJIR est justement de se saisir de ces usages de l'espace « hors des canons », pour en définir plus que des symptômes sociaux.

Pour conclure, l'autonomie comme idéal politique et éthique implique des remises en question et de possibles changements de position. Ce que nous cherchons à présenter dans cette partie, c'est le fait que la démarche d'AJIR tente de s'inscrire dans un processus qui considère la jeunesse comme étant (1) visible hors des canons qui lui sont assignés et (2) considérée comme productrice potentielle de nouveaux standards et référentiels. Et c'est par ce processus au long court que l'on peut permettre à chacun de trouver sa place.

Partie II - Autour de la ruralité positive

1 - Espace et paysage rural

On s'accorde aujourd'hui sur l'élargissement de la question rurale au-delà de l'univers agricole : la paysannerie est maintenant ultra-minoritaire. Pourtant ce constat n'est pas synonyme de dépeuplement puisque dans de nombreuses régions, le rural retrouve ses maximas démographiques enregistrés dans les années 1860-1870 (Viard et Hervieu, 2005). Et le solde migratoire positif enregistré en Ardèche va de ce sens (figure 9)

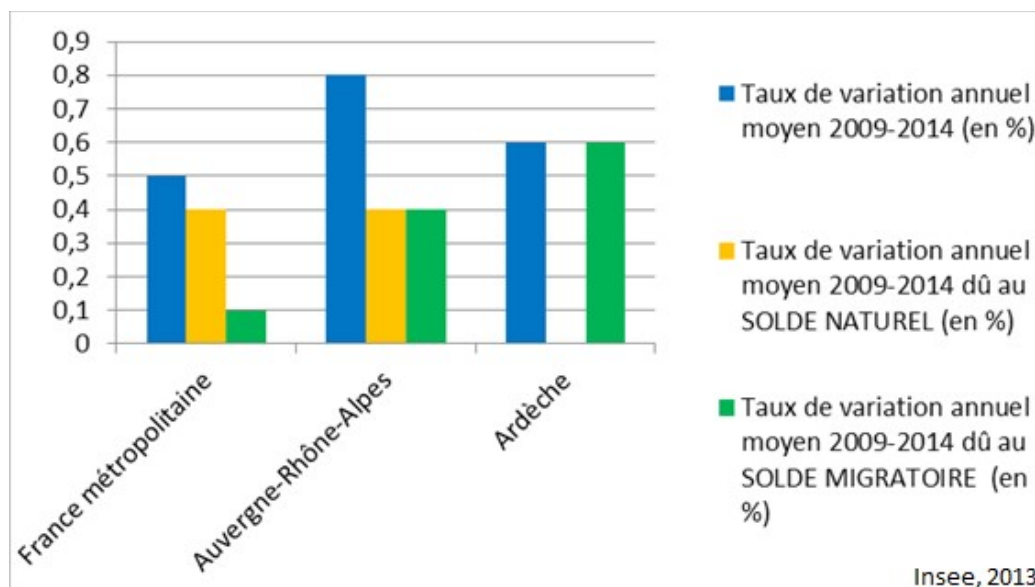


Figure 9 : Solde migratoire, solde naturel et taux de variation annuel moyen sur la période 2009-2014 à l'échelle départementale, régionale et nationale. (Source : Insee, 2013 ; Réalisation : M.Vigouroux)

« les français adorent leurs campagnes [...]. La preuve : ils y habitent de plus en plus nombreux » ajoute à ce constat Vanier (dans Mora et al., 2008). Cette dynamique s'explique par une multiplication des pratiques dans cet espace et par la mutation des représentations qui s'y développent en creux.

Il y a en effet une articulation, dans le rural d'aujourd'hui, de la production agricole, industrielle et servicielles avec des fonctions résidentielles et touristiques (Jean et Périgord, 2009), phénomène qui introduit la réinvention de la multi-fonctionnalité des espaces ruraux. Cette multi-fonctionnalité prend ses racines dans une fine imbrication entre rural et urbain, de tel sorte que Weckerman (2005), refuse de définir le rural pour s'orienter exclusivement sur la notion de rurbanisation.

Il est vrai que les frontières sont aujourd'hui floutées en l'absence du référentiel agraire comme principal élément clivant. Toutefois, l'espace rural se positionne toujours en opposition à l'espace urbain. L'INSEE propose en ce sens une définition de l'espace rural comme un « *espace à dominante rurale, ou espace rural, [qui] regroupe l'ensemble des petites unités urbaines et communes rurales n'appartenant pas à l'espace à dominante urbaine (pôles urbains, couronnes périurbaines et communes multipolarisées)* ».

D'autres comme Lussault et Lévy (2003) choisissent une autre entrée en actant que « *le rural est celui qui a de la place, qui occupe l'espace* ». Il s'extrait de la confrontation directe avec l'urbain pour considérer l'occupation de l'espace comme point central. Il fait alors le lien entre les paysages agraires et travaillés pour cela et les nouvelles formes d'habités issus des nouvelles pratiques résidentielles.

Pour finir, Jean et Périgord (2009) parle du rural comme d'un tout (l'espace, l'englobant) et d'une partie (le paysage, l'englobé). Ils distinguent ainsi les pratiques faites de l'espace, de la traduction paysagère de celles-ci. Car c'est bien un point central de l'évolution de l'espace rural : ce mouvement de connexion-reconnexion entre espace et paysage. Connectées dans le cas des pratiques paysannes, les pratiques touristiques et résidentielles ont complexifié ce rapport pour établir une reconnexion par la patrimonialisation et l'esthétisation. On peut voir ainsi que par ce mouvement, le rôle du paysan se transforme en celui de paysagiste et que le paysage est « mis en spectacle ».

2- La ruralité réinventée et réenchantée

La ruralité recouvre l'ensemble des caractéristiques et des valeurs du monde rural, Donadieu (2002) précise sur ce point que cette notion s'est « *en partie et progressivement vidée de son contenu agricole, pour se remplir de valeurs environnementales, patrimoniales et paysagères* ».

Il s'agit de se questionner sur un double constat: la réalité rurale dans son acceptation traditionnelle (le monde rural « ancestral ») et la réalité qui se redessine aujourd'hui autour de la multiplication des pratiques spatiales. Si les deux cohabitent et tendent à se métisser, quelle nouveau contrat se met en place ?

D'abord revenons sur le contenu de la ruralité (les valeurs et les caractéristiques qui lui sont associées) au travers de l'enquête de Hervieu & Viard (2005). Ils expriment dans *Au bonheurs des campagnes et des provinces*, le retournement axiologique propre à la représentation des campagnes. Ce retournement est en fait un transvasement des valeurs autrefois associées à la ville (la cité) vers la campagne. Autrefois marqué par les aléas climatiques, le lourd rythme paysan et la dépendance à l'égard des propriétaires de la terre; la campagne est aujourd'hui incarnée par les valeurs de liberté, de solidarité, de beauté et de santé.

Autres constats, la ville reste le milieu du progrès par rapport à la campagne mais la relation s'égalise sur le thème des sorties et des loisirs. Et la campagne prend le dessus sur les questions d'autonomie individuelle et de qualité de vie.

De surcroît, l'enquête montre qu'au delà d'une pensée commune autour d'un réenchantement de la campagne, le « mythe rural » est plus actif chez ceux qui ne travaillent pas la terre. Ce réenchantement est donc à nuancer, il tend à projeter des valeurs sans pour autant caractériser totalement la « réalité » du monde rural traditionnel.

Enfin, à travers les mobilités urbaines vers le rural dans l'imaginaire, dans les faits (la péri-urbanisation) et dans l'intermittence (les maisons secondaires, les séjours), la différence entre

urbains et ruraux tend à s'effacer. Cela est dédié selon Viard et Hervieu à une méta-culture commune qui impulse une urbanité triomphante : à savoir l'art -issus de la cité- de faire société ensemble.

Mais ce que l'on souhaite souligner c'est qu'au delà d'une diffusion (une mise à niveau) de l'urbanité de la ville vers la campagne, on tend vers un retournement : la ruralité devient *a contrario* de l'urbain, l'espace dans lequel s'épanouit la sociabilisation et la solidarité associée à l'urbanité.

3- Centre et périphérie : A distance du centre et des normes du modèle dominant

Introduit par la notion de retournement axiologique, ce que l'on souhaite aborder dans cette partie, c'est le rapport centre-périphérie qui s'incarne par la relation pôle urbain-tissu rural.

On a d'abord exposé la dilution des clivages au profit de la mobilité et de représentation partagé mais si l'on se place du côté des modes de développement, la question est toujours en tension. Kayser (1996) précisent en effet dès les premières lignes de son œuvre que « *les freins au développement ne se desserrent que lentement [...] Rien n'a changé... Sauf le regard de la société* ».

La question est, de ce point de vue, de savoir si la ruralité ardéchoise est une niche laissée par le centre ou un territoire d'expérimentation riche d'enseignement pour une mutation des modèles dominants ? (Giraut, 2008)

- Doit-on considérer le rural comme un « territoire-jardin » (Viard, 2005) dans le sens d'un rapport asymétrique ville-campagne où les campagnes aspirent au modèle urbain en même temps qu'elles sont des portes de sortie pour les contraintes de la densification urbaine ? En somme la périphérie est-elle condamnée à être la reproduction du modèle dominant en terme de développement et, dans un même temps, son exutoire en terme de pratique spatiale ?
- Au contraire doit-on chercher à court-circuiter la subordination au centre en considérant que la périphérie réinvente « *toute une série de nouvelles relations sociales, de nouvelles citoyennetés, de nouvelles formes d'intégrations [...] qu'on s'échine à chercher en milieu urbain* » (Allefresde, 1992) ?

Le questionnement est rhétorique car évidemment notre regard est tourné vers l'Ardèche et est porté d'espoir à l'instar de Maurice Allefresde, géographe « militant du territoire » et maire de Prunet (dans les Mont d'Ardèche) à la fin des années quatre-vingt-dix.

Notre postulat s'oriente autour du principe d'un désengagement de l'Etat vis à vis des territoires ruraux (Caussanel, 2015). Et qu'à travers ce désengagement, s'active des marges de manœuvre pour innover hors des standards du centre.

Mais rappelons tout de même ce que l'on entend par marge et périphérie. Premièrement pour

Gresillon (2016), la marginalité est particulièrement ambivalente, elle exprime le registre de la liberté et de la possibilité mais aussi l'enfermement et la limite technique et de diffusion. Il semble alors asseoir la possibilité du changement dans la périphérie tout en nuancant son rayonnement potentiel. Car comme le souligne Brunet et al. (1993) la périphérie est une « *partie externe d'un espace, ou partie considérée comme étant sous la domination du centre* ».

On considère alors que le principe de marge ou périphérie concerne un positionnement fragilisé en termes de conditions d'accessibilités et de communications avec les principaux points d'impulsions économiques autant qu'une posture d'innovation facilitée par une inertie très faible dans le processus créatif conjugué à une plus grande liberté et agilité laissée ou entretenue par les institutions.

Et *a contrario* par modèle dominant nous entendons l'emprise d'un mode de développement urbain qui par sa volonté de se transposer en périphérie, crée une hiérarchisation. Aspiré au développement uniquement à la lumière de l'impulsion du centre revient alors à créer une dépendance ; que celle-là s'exprime de manière « heureuse » par l'interventionnisme ou de manière plus « malheureuse » dans le désengagement. Mais par modèle dominant, il est aussi question des codes néo-libéraux et de son corollaire, l'économie de marché, qui selon Allefresde, s'organise autour (1) de : procurer le taux de profit économique maximum, (2) assurer une production de masse et (3) s'organiser à l'échelle planétaire.

Un territoire de ruralité comme peut l'être l'Ardèche, marqué par l'isolement (notamment au prisme de la mobilité) et par le relief, induit alors fondamentalement d'être en décrochage du modèle dominant et de plonger dans une précarisation territoriale (à la lumière des standards du centre). Les ressources territoriale ne peuvent être en adéquation avec ce modèle d'économie de marché... Le cas des cultures en terrasse face à l'agriculture extensive de plaine en est un exemple criant.

Il est donc question d'éclairer cette étude en s'inscrivant en creux du modèle dominant. La ruralité positive ne peut en effet s'exprimer dans cette modalité mais au contraire en affirmant des valeurs et des modes de fonctionnement alternatifs. Car c'est en « changeant son fusil d'épaule » que peut être révélé ou du moins ré-apprécié les ressources spécifiques du territoire.

Pour conclure, la ruralité (positive) semble être le lieu du possible, celui d'un transfert de référentiel où il est question d'une mutation par la périphérie. C'est à dire un « système d'archipel » dont le renforcement des connexions entre les différents isolats alternatifs et la densification de ce maillage porteront le soulèvement d'un modèle alternatif sur le modèle dominant.

Dans cette ruralité ré-enchantée dans ses représentations et porteuse de signaux faibles d'un glissement alternatif, la jeunesse est à voir comme un levier central de la concrétisation de cette mutation. Que cette mutation soit articulée et conscientisée (partie prenante d'innovation sociale et de démarche territoriale) ou inarticulé et implicite (imprégnation par affiliation sociale), c'est par le prisme de la jeunesse que nous saisissons les contours de cette notion de ruralité positive.

4- une ruralité laboratoire d'une modernité alternative

Le principe d'un laboratoire ne doit pas donner l'image d'un espace hors-sol permettant l'expérimentation « sous cloche » car justement, ce principe de laboratoire est ancré dans la terre et dans le territoire. Il prend par ailleurs racine dans l'histoire contemporaine de l'Ardèche : celle des vagues de néo-ruraux dont l'Ardèche a été pionnière et qui constitue encore aujourd'hui un puissant marquage pour des formes plus ou moins renouvelées d'installations de « néos » sur le territoire. Vagues que nous présentons selon la typologie de Rouvière (2015) (figure 10)

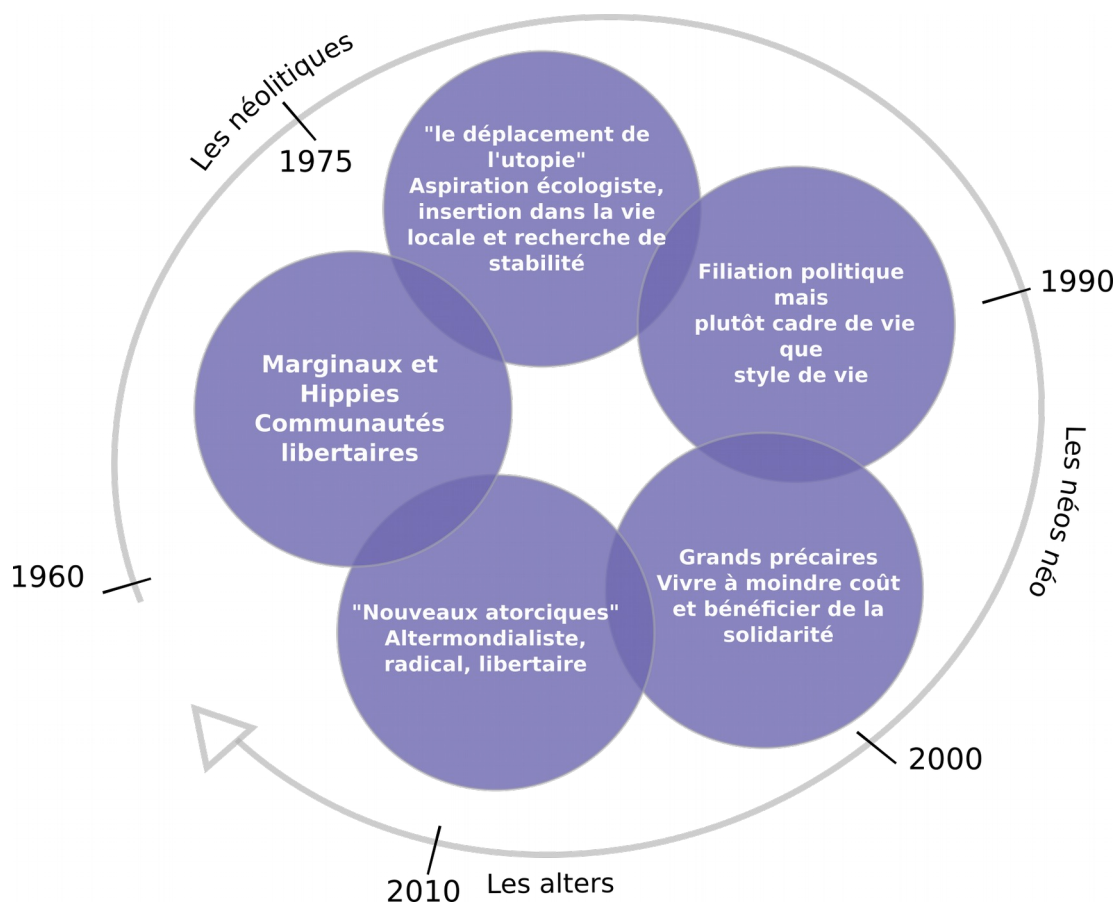


Figure 10 : Les différentes vagues de migration de néo-ruraux en Ardèche (D'après Rouvière, 2015 ; Réalisation : T.Pilloix)

A l'instar de Pierre Rabhi, pionnier des néo-ruraux Ardèche, questionnant le sens de la vie et du progrès au cœur des Trentes glorieuses, ces différentes vagues de migrations ont été motivées par une position d'opposition aux valeurs du modèle dominant.

Aujourd'hui l'enchevêtrement des vagues de migration conjuguées à une plus grande fluidité de la mobilité donne un grand brassage sociale sur le territoire, qui permet de dépasser le simple clivage « néos » contre « archéos » (les autochtones). La société est donc plus complexe mais aussi plus métissée : la culture d'opposition au modèle dominant tend à se reformuler autour d'une culture

alternative imprégnant très largement le territoire. Et c'est ce point qui nous intéresse ici. Comment l'Ardèche est porteuse d'une redéfinition collective de la modernité mêlant éthique individualisée et reconnaissance partagée d'un développement territorial alternatif, recentré sur le local et qui se déploie par un système de valeurs alternatives au modèle dominant.

L'existence d'un fort maillage associatif et d'innovations sociales tonifiant cette culture alternative est centrale dans la conception d'une modernité alternative. Toutefois, c'est autour des référentiels partagés collectivement -hors structurations- que l'on interrogera cette notion.

Mais d'abord, qu'entendons-nous par modernité ? A l'instar de Weber, la modernité correspond à l'établissement d'un monde unique dominé par l'hégémonie occidentale. Toile de fond des sociétés puisque considéré comme un mode civilisationnel, la modernité est tentaculaire, elle est un « fait social total » sur lequel repose l'économie capitaliste.

La modernité évolue ainsi sur les principes de non-finitude des ressources par le recours aux techno-sciences, sur une structuration verticale, divisée et spécialisée de la société et du monde du travail ou encore sur une optimisation et standardisation des ressources humaines et temporelles.

Koop et Senil (2015) proposent dans cette optique d'exposer les caractéristique de la société moderne pour les confronter aux valeurs alternatives (figure 11) qui ont été obtenu par l'interviews des acteurs d'initiatives alternatives en Ardèche.

Caractéristiques de la société moderne *	Valeurs alternatives**
Transformation de la nature, surexploitation des ressources naturelles	Vivre avec la nature, préservation des ressources naturelles, sobriété
Individualisme, compétition	Partage, prendre soin, solidarité, convivialité, communauté intergénérationnelle, indépendance par rapport à l'argent
Division du travail, industrialisation, confiance dans le système abstrait	Autonomie, indépendance, créativité, communauté, actions collectives
Croissance, accumulation, consommation	Frugalité, sobriété, simplicité
Savoirs experts, systèmes d'experts	Epanouissement individuel, apprendre chemin faisant, improvisation, expérimentation
Utilisation efficiente du temps	Décélération
Rationalité, linéarité, progrès	(Plus de) pensée circulaire, voyage personnel
Structure hiérarchique, contrôle, ordre, régulation	Réseaux horizontaux, organique, rhizome
Standardisation, homogénéisation	Diversité

* D'après Giddens (1990), Luhmann (1979), Scott (1998), Weber 2003, Werlen (1995)

** D'après les interviewés

Source : Koop et Sénil (2015a)

Figure 11 : les caractéristiques associées a la société moderne et valeurs alternatives (Source : Koop et Senil, 2015)

Si l'orientation autour des valeurs alternatives est notre partie pris, considérant que la périphérie est

l'espace pour ce « pas de côté », la modernité se décline sur d'autres versants : la sur-modernité (Augé, 1992), la modernité tardive (Rosa, 2010) ou encore la modernité réflexive (Beck, 2001). (figure 12)

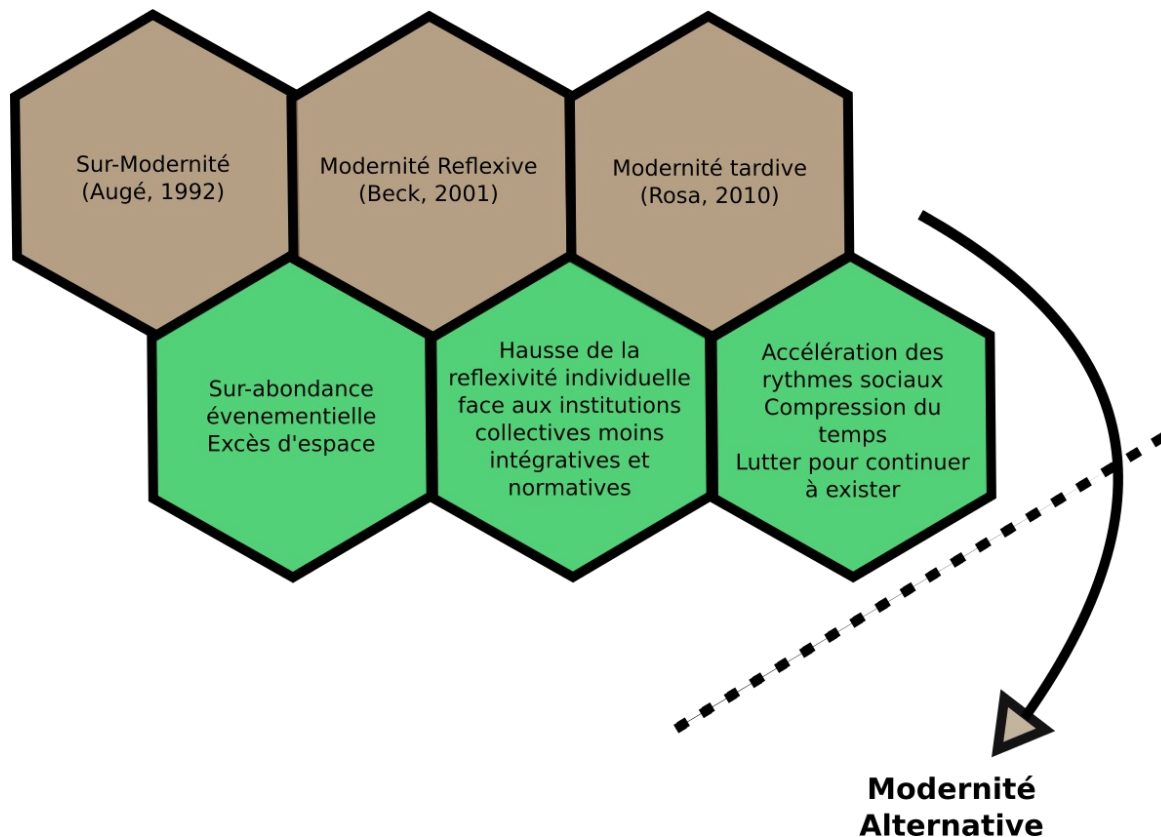


Figure 12 : Décliné des formes de modernité présentes dans la littérature (D'après Poudray, 2017 ; Réalisation : T.Pilloix)

Nous avons d'abord considéré le rapport centre-périphérie comme levier et ce dont il est question maintenant, c'est de chercher à saisir la pierre angulaire de cette mutation (l'interface du retournement). Nous postulons qu'elle se situe autour du capital naturel.

Avec, en toile de fond, la conscientisation croissante de la finitude des ressources naturelles, un glissement s'effectue autour du rapport de l'homme à l'environnement. Berque (1990) voit à ce propos dans le land-art et le soucis croissant de paysager les villes et les campagnes, des témoins que le sens du rapport de l'homme au monde n'est plus celui de la modernité. Il postule en ce sens que ce rapport ne s'exprime plus de manière cloisonnée entre le regard de l'ingénieur (le factuel, le physique) et celui de l'artiste (le sensible, le phénoménal).

En effet, par le prisme du tourisme (conscience en tant qu'habitant d'être technicien du spectacle du paysage), du cadre de vie (conscience d'être soi-même spectateur quotidien de ce spectacle) et par les pratiques (conscience d'être acteur-consommateur du paysage), le capital naturel mis en beauté par le paysage s'établit en clef de voûte.

Et par la conscience du capital naturel comme carrefour des attentes et des opportunités, il est question de se rapprocher de Gaïa (Latour, 2015 ; Stengers, 2009), ou plutôt se laisser approcher par elle selon Stengers (« *Gaïa, c'est celle qui fait intrusion* »). Par ce principe d'intrusion, il n'est plus

question de réponse à apporter au sens de l'ingénieur qui doit « répondre à gaïa ». Mais davantage de chercher « une réponse tant à ce qui a provoqué son intrusion qu'aux conséquences de son intrusion ». Dans cette deuxième configuration, il n'y a pas de mécanique anthropocentrée qui répondrait à l'intrusion mais une forme de relation à entretenir. Et c'est autour de cette relation repensée à l'environnement que semble se construire le socle de la modernité alternative. Car comme nous le montre Senil et Koop (2015), le rapport à l'environnement est explicite (« vivre avec la nature, préservation des ressources, frugalité ») mais il se transfère aussi dans les relations humaines en interpellant une forme de biomimétisme (« pensée circulaire, structure en rhizome, relation organique »).

Conclusion

Alors que les modes de vie entre urbains et ruraux se resserrent, celui du cadre de vie et de ce que l'on projette à l'intérieur (liberté, épanouissement, bien-être) fait office de clivage renouvelé. Et c'est autour de cette double dynamique que se reconstruit la ruralité et semble se définir une forme alternative de la modernité.

La ruralité positive est la construction sémantique (« on ne réinvente pas les représentations collectives sans les mots pour le dire » (Vanier dans Mora et al., 2008)) qui fait office de réceptacle et d'espace d'émergence de cette nouvelle forme de modernité. Le vecteur touristique est alors comme une navette entre le dehors-le dedans, l'ici-l'ailleurs, le projeté-l'habité. (figure 13). C'est ce vecteur que l'on nomme « *Émerveillés par l'Ardèche* » en référence au slogan actuellement utilisé par l'ADT07 (Agence de Développement Touristique). Ce slogan résume alors le positivisme projeté (par dehors) et qui tend à s'incarner (par dedans).

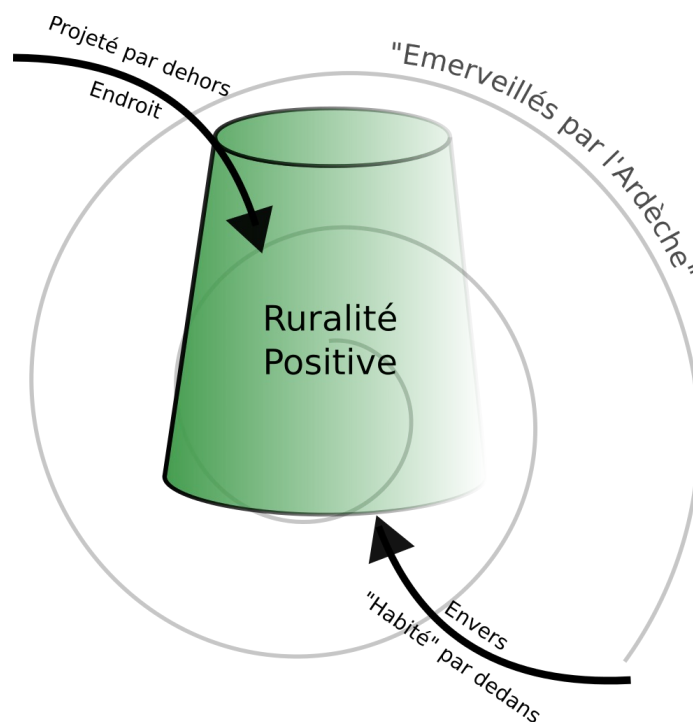


Figure 13 : la ruralité positive, une construction sémantique réceptacle d'une double dynamique endogène et exogène (Réalisation : T.Pilloix)

Partie III : Une itinérance à la rencontre des jeunes : Une expérience de recherche et une recherche d'expérience

Dans cette partie, il est question d'aborder la question méthodologique dans une large acceptation : après avoir introduit les données clefs de l' « AJIR Summer Tour » nous aborderons la méthodologie de l'itinérance. Il s'agit d'exposer les influences situationnistes autant que les tensions en terme de postures et en terme de dépassement de cadres. Ce qui nous mènera inévitablement à aborder la question de l'expérimentation et la proposition d'une grille de lecture pour tenter d'amorcer une potentielle reproductibilité de cette démarche. Enfin, nous exposerons plus classiquement les fils conducteurs soutenus par la grille d'entretien.

1- Tours, détours et retours dans le département Ardèche

A- Atlas de l'AJIR Summer Tour

Impulsé par l'équipe du Cermosem, le terme d' « AJIR Summer Tour » regroupe à la fois un objet de communication ⁶, un objet de recherche et un vecteur d'expérimentation autour d'une pratique de l'itinérance en vélo avec comme ambition d'aller à la rencontre des jeunes (figure 14)



Figure 14 : les différents modes d'itinérance à vélo utilisés (en haut à gauche : remorque légère très

⁶ page Facebook 'AJIR Summer Tour 2017'

rapidement mise hors-service... ; en haut à droite : mode encore plus léger avec porte bagage de secours et sac à dos ; en bas : la remorque « officielle » qui a permis l'itinérance dans de bonnes conditions)

Plus de 1500 km ont été réalisés à l'intérieur de l'Ardèche durant 28 jours effectifs en suivant des périodes de 2 à 9 jours, réparti sur le mois de mai et de juin en fonction des impératifs liés à l'activité de laboratoire (séminaires, réunions, moments de restitutions). Bien en deçà de l'ordre de grandeur prévu initialement, ces 28 jours ont tout de même permis de cheminer à travers l'ensemble des grandes aires du territoire ardéchois. A noter qu'une attention particulière a été apportée au plateau ardéchois (ouest du département) et à l'Ardèche méridionale (figure 15)

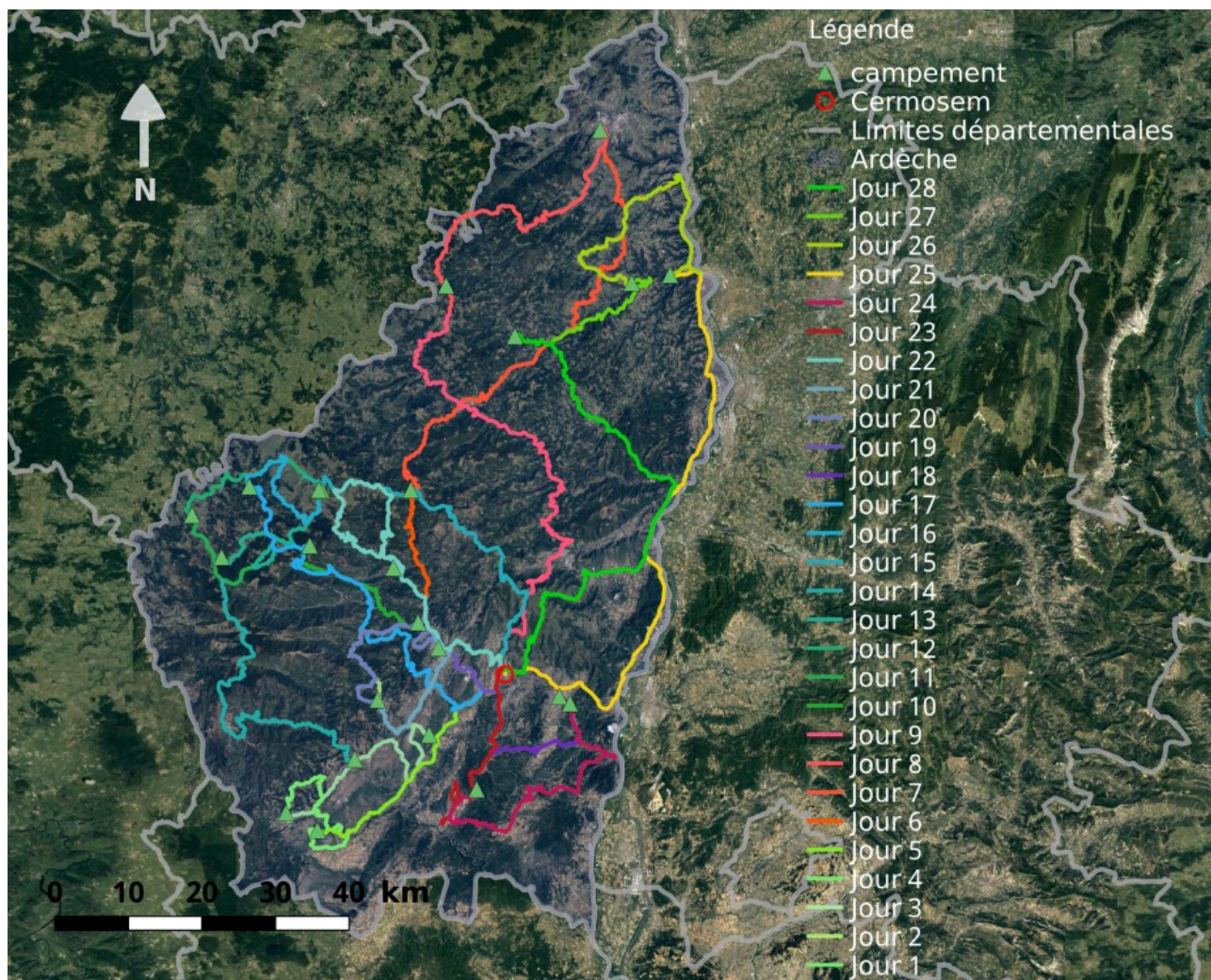


Figure 15 : Le parcours réalisé à vélo et le calendrier des périodes de terrain correspondant

(Source : *google physical*)

Pour garantir l'immersion sur le terrain, le choix de l'autonomie a été retenu sans pour autant exclure des nuits « chez l'habitant » alors réalisées à deux reprises. Si les rencontres ont été particulièrement fructueuses, l'hébergement spontané chez les habitants s'est heurté à des blocages (difficulté à partager son intimité domestique d'une part et gênes d'autre part), la tente a donc été majoritairement utilisée (figure 16)



Figure 16 : Différents campements réalisés pendant l'itinérance (en haut à gauche : Proche de Lanarce ; en haut à droite : Mezilhac ; en bas à gauche : Lac de devesset, avant une chute de neige nocturne ; en bas à droite : Autour de St Cirques en Montagne)

Sans pour autant rentrer dans les modalités d'entretiens et les démarches permettant ou provoquant les rencontres -ce que l'on précisera ultérieurement-, l'AJIR Summer Tour à permis de réaliser 97 entretiens -ou entrevues- avec un public de jeunes ardèchois de 13 à 30 ans (figure 17 et 18) : jonglant entre formel et informel, les formats ont duré de 5 minutes à 4h.

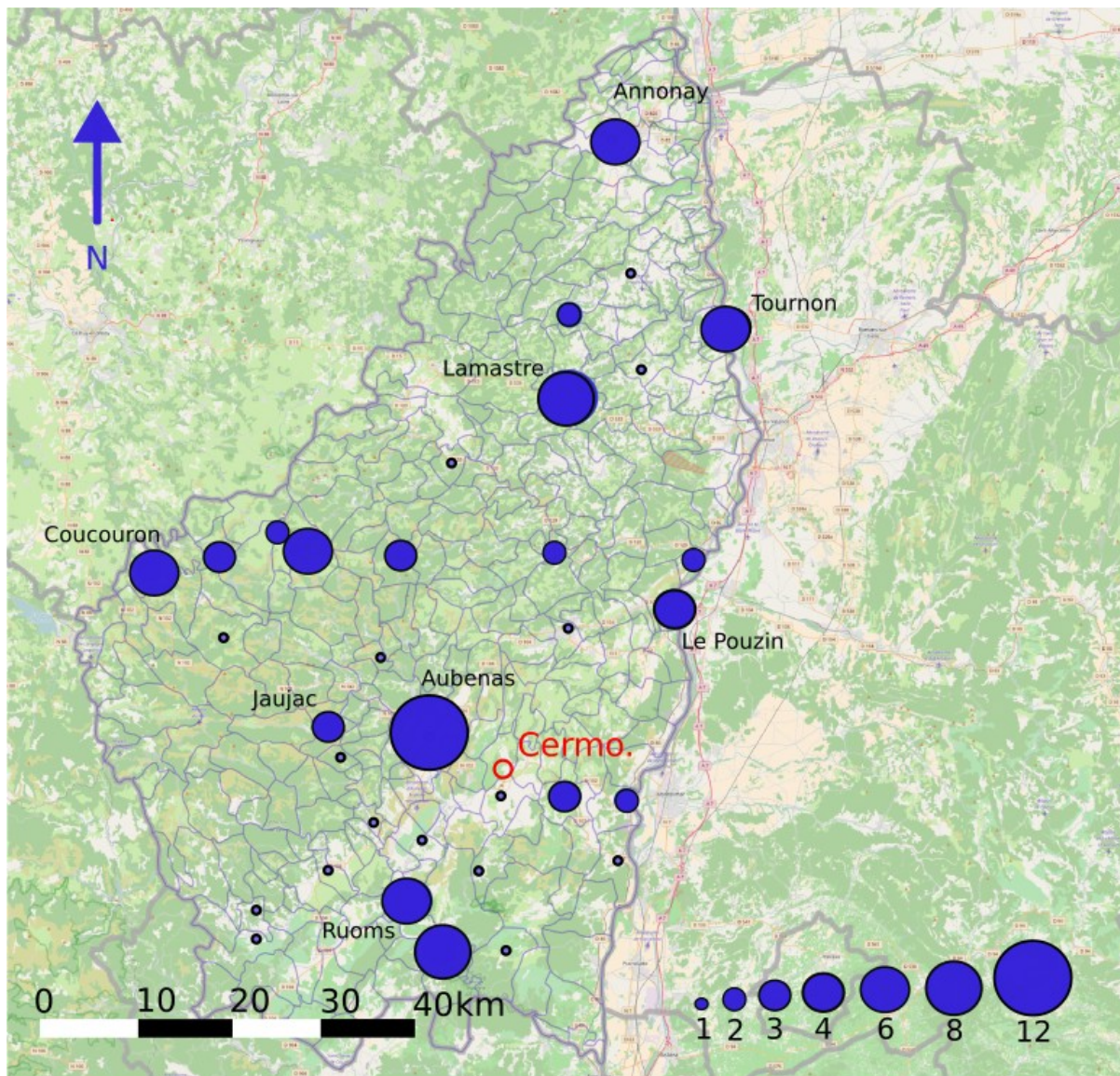


Figure 17 : Répartition géographique des entretiens réalisés (source: *openstreetmap* ; Réalisation : T.Pilloix)

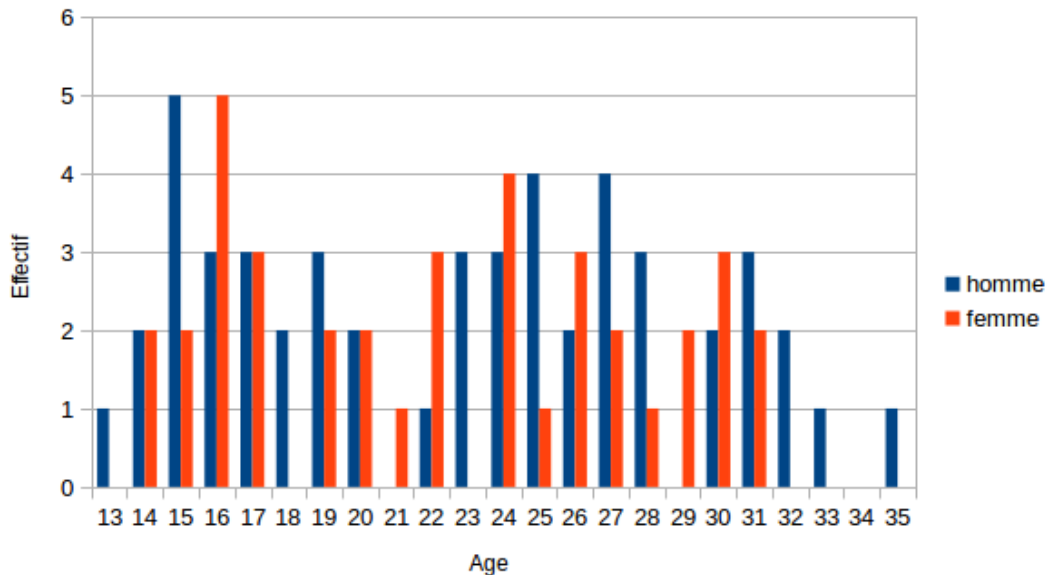


Figure 18 : Répartition des entretiens réalisés en fonction de l'âge et du sexe (Réalisation : T.Pilloix)

B- Mêler l'itinérance à la recherche autour du vecteur vélo-remorque

« le premier coup de pédale, c'est l'acquisition d'une nouvelle autonomie, c'est l'échappée belle, la liberté palpable, le mouvement à la pointe du pied, quand la machine répond au désir du corps et la devance presque. En quelques secondes, l'horizon borné se libère, le paysage bouge. Je suis ailleurs. Je suis un autre, et pourtant je suis moi comme jamais ; je suis ce que je découvre »
 Marc Augé, *éloge de la bicyclette*

Une fois déployé le premier coup de pédale, la première révolution de mon pédalier au départ du lieu de travail vers le lieu de l'enquête, le statut de l'étudiant-chercheur disparaît de son référentiel, celui ordonné par l'espace de travail statique et les jeux de positions inhérents à ces espaces de travail partagés.

Les premiers kilomètres dans l'isolement des petites routes au départ du Pradel permettent de se recentrer sur soi pour redéployer -à la première interaction ou rencontre- un nouveau référentiel mouvant. A quel point peut-on considérer une rupture entre la posture de l'apprenti-chercheur au « bureau » par rapport celle sur le terrain ? Quand le terrain est « total » et s'immisce dans tout les aspects de son quotidien, à quelle point le chercheur fusionne avec l'individu ? Dans quelle mesure l'incarnation d'une « mission » redirige les interactions que l'individu en vélo a impulsé ?

Autant de questionnements qui m'ont habités tout au long de mes épisodes sur le terrain où l'immersif s'est forcément mêlé à l'introspectif. Et à la découverte d'un jeu de situations où à chaque interactions une posture m'est renvoyée puis redessinée et complexifiée au fur et à mesure.

En mobilisant les mêmes composants – tels que l'effort, l'étonnement et le regard- l'itinérance et le travail de recherche convergent à la condition de définir sa légitimité à « travailler différemment ». Il faut alors accepter de pénétrer sa zone de loisir -celle du pratiquant cycliste- via le travail et de requalifier dans un même temps le vélo comme un outil de travail.

Positionner comme un facilitateur pour ressentir la rugosité d'un territoire, la prise en compte des variations paysagères et la perception des axes principaux de passages (leurs sortie et leurs défenses) le vélo devient un outil (de travail) néo-situationniste. Il convoque une approche psychogéographique où le sensible, l'expérience et l'immersion sont (re)centré dans le cheminement du géographe et s'en trouvent par conséquent légitimé.

Aussi, être en vélo et d'autant plus quand celui-ci traîne une remorque imposante, permet d'activer le regard sur soi par la qualité distinctive et insolite de ce qui ressemble à un « convoi ». Il devient alors facilitateur d'opportunité et par conséquent, créateur de situation.

C- de l'itinérance à l'errance pour introduire la dérive

Dans une société du mouvement où les « mobilités professionnelles (subies?) » se conjuguent aux « mobilités personnelles (choisies?) », l'itinérance se trouve dans une période riche en innovations. On assiste de ce fait à un renouvellement des codes de pratiques, d'une redéfinition de l'ailleurs et à des interactions renouvelées et requestionnées entre pratique et espace d'itinérance (Corneloup et Bourdeau dans Berthelot et al., 2008).

L'itinérance est marquée par une « *exaltation idéologique, philosophique et esthétisante* », dont la célébration s'illustre au quotidien : pensons ainsi à la sphère marketing construit autour de la figure du pratiquant nomade (le surfeur, le grimpeur, etc) ou dans la littérature avec en figure de prou le *clochard céleste* de Kerouac. On aperçoit de ce fait un processus d'auto-alimentation d'où résulte un consensus autour des valeurs attribuées à l'itinérance, ce que Cocteau résume avec la formule suivante : « l'opinion se fait d'après l'opinion ».

Ce système de valeurs projeté sur le phénomène d'itinérance est alors décliné par Corneloup (2008) par un pôle positif et négatif. Ainsi, au marqueur positif suivant : *le récréatif, l'innovation, l'interculturel, le dépassement des frontières, l'échanges, la recherche de nouveau mondes* viennent s'opposer les marqueurs négatifs qui suivent : *migrations politique, errances sociales, instabilités des trajectoires professionnelles, sentimentales ou encore psychologiques*. Il s'agit pour nous, d'explorer la notion de l'incertain mis en tension entre ces pôles et qui émerge dans le phénomène d'errance (figure 19)

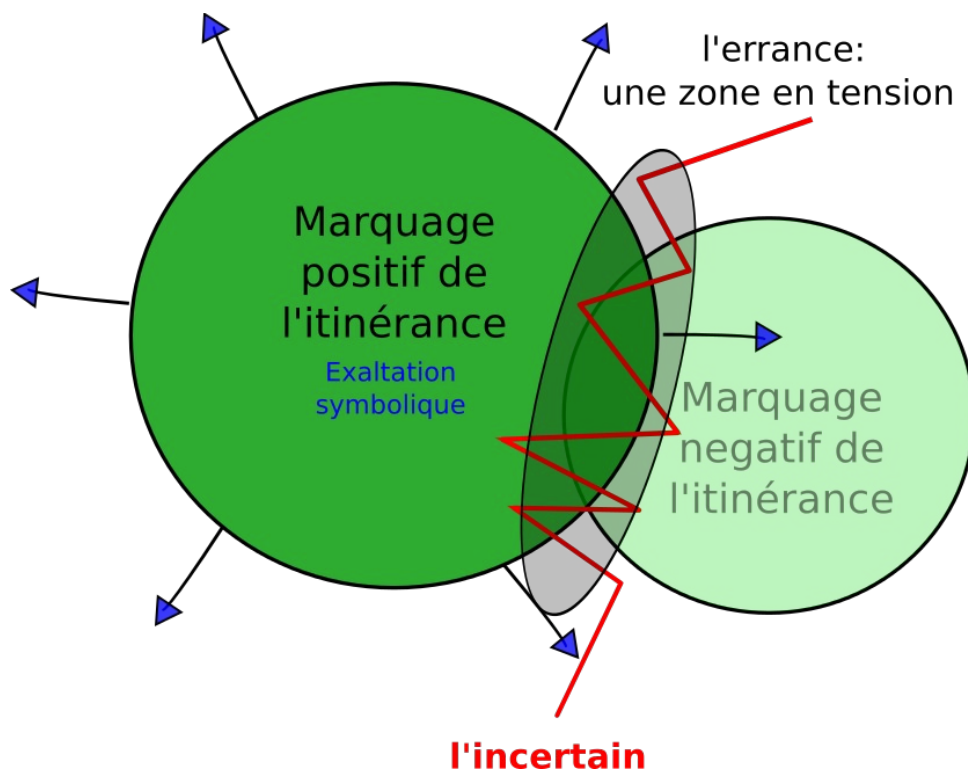


figure 19 : l'itinérance et l'errance, une mise en tension autour de l'incertain (Réalisation : T.Pilloix)

L'incertain véhicule le trouble, l'imprécision et le doute, termes péjoratifs dans le quotidien qui sont pourtant transcendés dans la sphère récréative et à plus large spectre dans l'altérité. L'imaginaire associé à l'itinérance se nourrit pleinement de ce retournement. L'incertain se positionne entre une dynamique de refoulement propre au quotidien (l'ici) et une dynamique de valorisation associée à l'exotisme (l'ailleurs). Appliqué à l'itinérance, l'incertain se dissipe si l'on cherche à pencher du côté de l'itinéraire (le fixe, le stable) et s'épanouit si l'on tend du côté de l'errance (le flou, l'instable) selon Corneloup (2008).

L'incertain joue un rôle central dans l'errance et se déplace de manière incessante dans les sphères positives et négatives. Ainsi l'errant, autrefois « abérant » (A.Moles) est maintenant exalté dans sa symbolique mais il reste pathologique en psychologie. En effet plonger dans une démarche d'errance revient autant à maximiser ses marges de manœuvre qu'à perdre ses ancrages.

Concernant l'itinérance qui nous intéresse, il est davantage question de « revêtir » l'errance et de « jouer » à s'exposer : on filtre avec la perte de repères sans pour autant consommer cette relation. En effet si la mobilité se définit comme une dérive (voir le prochain paragraphe) avec la volonté de rendre omniprésent l'incertain, les ancrages restent nombreux:

- (1) Spatialement avec le positionnement du Cermosem (toujours) à portée de jambes (la position la plus lointaine à partir du Cermosem étant de 130km)
- (2) Avec l'utilisation du vélo-remorque et la pratique du bivouac qui se situent dans ma « zone de confort » par réinjection d'expérience personnelle.
- (3) Selon l'ancrage induit par le motif et le mobile de mon itinérance : la mission pour le programme AJIR tire en effet le fil conducteur de l'itinérance, définissant un cap malgré l'errance spatiale.

Ces ancrages sont alors la caution du chercheur, la garantie de ne pas diluer son individualité dans l'immersion et d'avoir le décentrage nécessaire pour porter un regard sur l'objet d'étude.

Enfin, au delà des limites auto-établies consciemment et inconsciemment, il faut préciser qu'une limite à été délibérément définie en amont : celle du département Ardèche dont les frontières géographiques ont été respectées.

D- Les temporalités mises en mouvement

L'itinérance à vélo qui nous intéresse, à détruit plus ou moins grossièrement les cloisonnements entre temps travaillé et temps « libéré ». A savoir le cloisonnement, au sein de l'itinérance, d'une posture de chercheur sur le terrain (temps travaillé) et celle que l'on pourrait assimilé au touriste en visite (temps libéré).

Prenons l'exemple d'une scène typique : le fait de s'asseoir à une terrasse de café après avoir parcouru un tronçon de route. Comment discerner alors le repos du cycliste, le chercheur qui observe et l'itinérant, créateur d'opportunité ?

Au différents temps humains qui se définissent autour d'une opposition entre temps contraint et temps libre et libéré, l'itinérance 'AJIR summer tour' fait pénétrer le temps contraint dans les autres sphères temporelles avec comme compensation l'abaissement *a priori* du curseur de la contrainte (figure 20). Le travail s'immisce dans le temps libre tout en perdant de son poids.

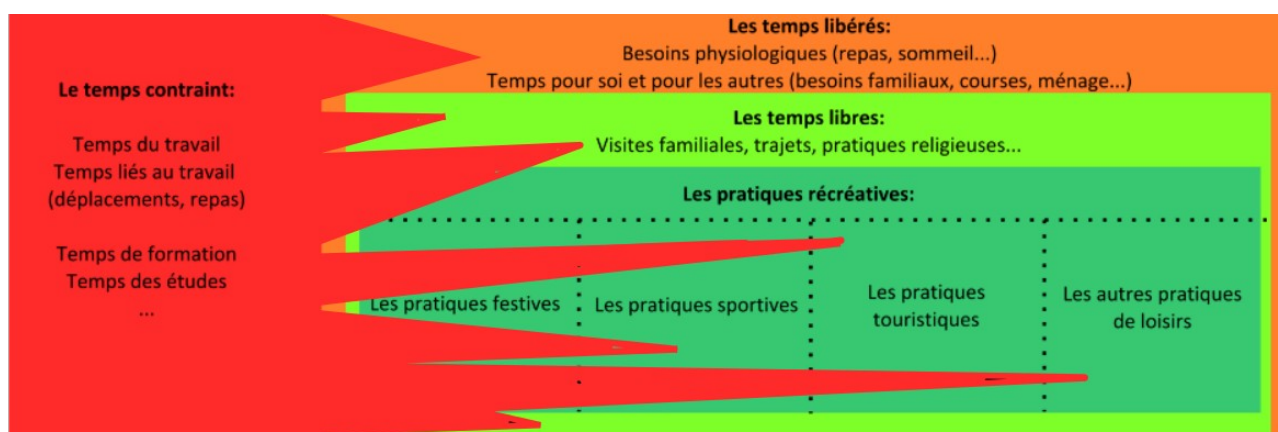


Figure 20 : La modification des différents temps humains dans le cadre de l'AJIR summer tour (d'après Pierre-Alexandre METRAL, 2015 ; Réalisation : T.Pilloix)

Ce décloisonnement fait alors écho au « *dépassement des frontières du tourisme par des pratiques hybrides mêlant temps, espaces et activités de loisir, de voyage, culturelles, professionnelles, militantes...* » propre au post-tourisme (Bourdeau, 2006). En filigrane de cette fusion entre la posture de touriste-chercheur et chercheur-touriste, on identifie la volonté de passer par la vie des gens pour comprendre un lieu (pensons alors au *couchsurfing* ou au *greeters* dans le domaine touristique). Il en résulte une hybridation qui peut se définir, à l'instar du tourisme sociologique proposer par la plateforme Latourex⁷ comme une pratique qui « *consiste à visiter un ailleurs en étudiant, par la méthode de l'enquête dans la rue, la vie et les mœurs des autochtones* ».

Prenons un exemple pour illustrer le mixage de ces domaines temporels :

7 Latourex.org

Les vans, 15 mai 2017 : *Après avoir réalisé 5 entretiens dans la journée, j'estime que je peux boire un verre « pour moi ». Des rencontres s'effectuent alors spontanément sur la terrasse, je commence à discuter mais suis-je vraiment affranchit de ma grille d'entretien dans ces discussions ? Et même, le simple fait que l'enquête m'ait menée jusqu'au Vans où je décide de me « libérer » du temps n'est-il pas déjà en inadéquation avec le principe d'un temps complètement libéré ? En effet, à un temps libéré correspond un lieu qui permet de se « libérer »... Si cette deuxième condition est inexistante, ou conditionnée par le travail, la première peut-elle se réaliser ?*

Pour conclure, on peut apercevoir une illustration de la société des « deux piliers » où travail et non travail co-produisent la société (Viard, 2012) et s'interpénètrent pour modifier leur organisation temporelle et leur substance. En creux de cette entremêlement se repositionne la notion de production et de rythme de travail mais aussi la capacité à dissoudre le travail dans le non-travail jusqu'à créer potentiellement les conditions d'une « auto-exploitation ». On se pose alors les questions suivantes : nouvelle forme d'aliénation ou signaux faibles de la transition ? *Nouvel esprit du capitalisme* (Boltanski et Chiapello, 2000) ou *empowerment* sur le monde du travail ?

E- la dérive urbaine appliquée au rural : la « maraude »

La recherche en mouvement, celle d'une « géographie de plein vent » possède de nombreux antécédents, citons par exemple Marc Augé (2001) utilisant le métro en tant qu'ethnologue ou encore Carol Dunlop et Julio Cortazar arpentant l'autoroute en camping-car (« *Les autonaves de la cosmoroute ou un voyage intemporel Paris-Marseille* »).

A travers le mouvement, le géographe cherche à se recentrer sur le sensible, à entrer dans une forme d'introjection en portant une attention à ses propres sensations ou états. C'est alors au travers d'un « regard à l'intérieur de soi », qu'on cherche à « sentir » et à « épouser » le terrain, ou selon son état physique et mental à se confronter à sa rugosité. Les frontières sont perçues par le corps, la distance entre le corps et le terrain tend à s'annuler.

Pour exploiter cette fibre, nous avons pris racine dans le mouvement situationniste et plus précisément la méthode de la dérive urbaine. Méthode qui appliquée au rural, sera appréhendée comme une forme de « maraude ».

(1) Situationnisme et dérive urbaine

Il ne s'agit pas ici de définir le situationnisme puisque ce que l'on appelle les situationnistes s'y refusaient, précaution de leur part pour s'écarter de toute forme de doctrine : « *Il n'y a pas de situationnisme [...] La notion de situationnisme est évidemment conçue par les anti-situationnistes* »⁸. Leur démarche de « réappropriation du réel » se forge autour de la volonté d'être « *celui qui fait arriver des aventures plutôt que celui à qui des aventures arrivent* ». Entre jeux et protocoles pour arriver à être cette agitateur d'opportunité, la volonté est de changer de regard sur la ville, pour modifier son regard sur le monde.

8 International situationniste n°1, juin 1958

La dérive urbaine est un des protocoles phares de la démarche situationniste, elle consiste en une « *technique du passage hâtif à travers des ambiances variées* ». Il s'agit de se laisser aller aux sollicitations du terrains et des rencontres qui en découlent. Par un double mouvement de dérivation par l'espace (via la perception des axes principaux de passage, de leurs sorties, et de leurs défenses) et de réaction à cette dérivation par ses « propres déterminismes » consciemment ou inconsciemment développés, la dérive permet la reconnaissance d'unités d'ambiances. Si ces « *plaques tournantes psycho-géographiques* » sont entourées selon Debord de marges-frontières plus ou moins étendues, la dérive s'inscrit dans la volonté de les supprimer.

Or dans un monde soumis à une contraction de l'espace par la mobilité, on ne peut qu'être tenté de faire un parallèle entre ces marges-frontières à l'échelle de la ville et les non-lieux décrits par Augé (1992) : Ces interstices « sans âme » qui établissent le passage entre les différentes unités d'ambiances d'une planète en archipel.

La dérive en vélo-remorque vient donc faire le pari d'étendre la surface géographique sans augmenter celle des marges-frontières.

C'est autour des unités d'ambiances que se dessine la notion de « situations », à savoir un « *moment de la vie, concrètement et délibérément construit par l'organisation collective d'une ambiance unitaire et d'un jeu d'événements* », venant élargir la situation *stricto sensu* défini comme concept spatial d'une localisation relative d'un espace par rapport à son environnement.

Positionné de fait sur le milieu urbain, Debord (1958) désigne « *l'errance en rase campagne [comme] évidemment déprimante [où] les interventions du hasard y sont plus pauvres que jamais* ». La chronotopie, le récit qui recouvre de manière solidaire le lieu et le moment, propre à la dérive n'y aurait alors peu d'intérêt : les moments étant inexistant sur le lieu selon Debord.

Bien sur, le mode piéton -valorisé dans la dérive urbaine- est rendu impropre à la ruralité. Alors deux parades possibles peuvent être envisagées. Premièrement, on peut chercher à se positionner sur le temps long alors que la dérive urbaine se recommande sur une journée (« *entre deux périodes de sommeil* » est-il précisé). Deuxièmement, on peut adapter le protocole par une modification du vecteur de déplacement.

L'allongement du temps de dérive apparaît central si on considère l'allongement des distances propre au rural. Se réduire à de courts séjours « en campagne », en gardant le déplacement à pied, reviendrait à s'exposer à une très faible interaction sociale, et à « donner » raison à Debord. De plus, si la marche est une manière de maximiser le ressenti en apposant aucun médiateur entre le corps et l'environnement, elle questionne aussi la capacité à s'étonner. En effet, en limitant la vitesse de déplacement au maximum, le regard est à la fois sollicité en ayant les conditions de « saisir » un maximum de variations, mais il s'expose dans le même temps à une « habitude ». Quand les immeubles disparaissent pour ouvrir l'horizon, le regard porte loin et étend inexorablement le temps de parcours pour modifier l'unité paysagère dans laquelle on est plongé : sublime monotonie pour un regard qui s'habitue chemin faisant...

C'est donc à travers la modification du vecteur de déplacement que la dérive urbaine semble pouvoir être adaptée au rural sans perdre de sa pertinence. Et c'est autour du vélo que s'est orientée

cette dérive puisqu'il est tout d'abord question d'un véhicule sans habitacle, exposant le cycliste aux interactions extérieurs. Il présente aussi la force de diluer variablement les distances entre les villages et autres « lieux de vie » : le vélo gomme la monotonie toute en permettant de se « cogner » au pentes, virages, etc . Le temps devient plastique, le territoire parcouru, une anamorphose : il s'étire et se contracte en fonction des reliefs et devient un révélateur spatial. Prenons exemple sur la difficulté à accéder au plateau ardéchois qui est révélée par l'effort et le temps consenti sur son vélo.

(2) vers une notion de « maraudage »

Figure du cueilleur-chapardeur, de l'errant trouble-fête de la propriété mais aussi du garde-moniteur, garant des comportements et pratiques pour la sauvegarde d'un espace naturel protégé, la maraude est profondément ambivalente. Elle se définit comme l'action « *de rôder à la recherche de denrées alimentaires ou de menues choses à chaparder* » mais aussi comme l'acte d'être « *en train de rôder, d'être en promenade au hasard et parfois avec des intentions plus ou moins équivoques* »⁹. En cela, elle rajoute au mouvement de l'errance et à sa spatialité erratique, une intention.

La maraude se détache donc de l'errance et de son versant pathologique (« errer sans but ») en affichant une intentionnalité qui s'incarne dans une fonction. Cette fonction peut-être purement utilitaire, chaparder des denrées alimentaires par exemple mais elle peut aussi s'incarner dans une fonction « professionnelle » (ou professionnalisante), ce qui est le cas dans cette itinérance. La maraude filtre donc entre la légitimité (incarnée par le « maraudeur ») et la légalité (projetée sur le maraudeur). Cela nous rapproche de la formule de Claire Handcock à propos du travail d'enquête d'un chercheur : « prendre et partir vite »¹⁰

Entre maraude environnementale (la tournée du garde-moniteur) et maraude « légale » (la patrouille de police), l'AJIR summer tour peut se proposer comme maraude sociale. En effet, cette itinérance s'articule autour de la création d'espaces de dialogue et de médiations entre les institutions et les usagers. Ce qui sera traduit *a posteriori* par l'établissement d'indices d'usages.

Derrière l'étiquette de la maraude, s'affiche l'absence d'itinéraire spatial au profit d'itinéraire humain : L'itinérance est dictée par les rencontres et les opportunités. Les lieux parcourus ne sont que la conséquence de ces opportunités et la spatialité s'en retrouve déléguée au second plan.

Ce constat convoque alors la notion de territoire narratif où l'interaction, centrée sur la connaissance, se positionne au-delà de l'interaction fonctionnelle (la spatialité) et symbolique (territorialité) (Kichner, 2016).

Vecteur porteur d'une volonté d'opérer des changements et d'essaimer des répercussions sociales, l'acte de marauder (avec l'étendard AJIR) semble s'inscrire pleinement dans cette notion.

9 <http://www.cnrtl.fr/definition/maraude>

10 Séminaire MétéoGéo *L'engagement dans la recherche en sciences humaines et sociales à partir des travaux de Claire Handcock*, Juin 2017, Le Pradel.

(3) Marauder dans l'espace et louvoyer dans le discours : élément de méthodologie d'entretien

En continuité des éléments méthodologiques amenés sur l'itinérance et la « maraude » -que l'on propose comme le format expérimental associé au projet AJIR-, se situe la méthodologie d'entretien.

A travers la maraude et son mode de rencontres aléatoire, se dissimule :

(1) des contraintes objectives comme, par exemple, l'impossibilité de « prendre » des rendez-vous qu'implique la difficulté de calculer ses temps de trajet.

(2) des opportunités avec la possibilité d'activer des temps longs, d'accepter toute invitation possible.

Et enfin (3) l'aléatoire soutenu par la maraude permet de répondre à un enjeu central : aller au-delà du public déjà intégrés ou sensibilisés aux programmes institutionnels en donnant la possibilité de saisir un public « non captif ».

En effet, une des problématiques centrales de l'action publique est de réussir à capter et à comprendre le plus large panel d'usagers possible. Or, les acteurs du projet AJIR sont formels sur la faible capacité d'un projet institutionnel à drainer au-delà du public habitué aux démarches territoriales. Ils parlent d'un potentiel de captation d'1 % des jeunes¹¹ : aller chercher « au-delà » apparaît dans ce cas primordiale. Ces 1 % de jeunes sont décrits comme un public sensibilisé car déjà intégré aux structures comme les Maisons des Jeunes et de la Culture ou encore un public avec une forte conscientisation politique voire militante qui, de ce fait, peut facilement être mobilisé sur des thématiques précises.

Pour palier à cela, des initiatives ont été développées autour d'ateliers dans le cadre scolaire. On peut par exemple parler de la participation des jeunes de trois collèges du Parc Naturel Régional des Monts d'Ardèche à la constitution de la nouvelle charte.¹² La mixité et le suivi est alors respecté mais les biais propres à l'univers scolaire surgissent. Il est évidemment délicat de garantir une liberté d'expression totale et une posture de contre-expertise, dans un cadre marqué par le subordination.

La dynamique est donc d'aller chercher les jeunes « là où ils sont » : chez eux, dans la rue, les stades, les places, les rivières, etc. Pour faire cela, il est question de les apostropher directement ou de créer les conditions pour qu'il « viennent à soi ». Dans les deux cas, l'« échantillonnage » est aléatoire et permet de drainer *a priori* un public très diversifié puisque les conditions de rencontre sont réduites *a minima* : être visible et « avoir l'air jeune ». Bien évidemment sur ce deuxième point des surprises sont possibles...

Deuxièmement, la particularité de cette démarche est d'être régulièrement à la frontière du formel et de l'informel. Il a alors s'agit ainsi d'insuffler des fragments de la grille d'entretien dans une conversation « à la dérobée », de définir des conditions d'entretiens formels dans des conditions

11 Comité technique d'AJIR, La voulte, 11 Avril 2017.

12 Journée colleges au PNR : <https://www.youtube.com/watch?list=UU8X69PVH-MnILkQN0ODTo-w&v=HJQcZCRemYI>

aussi déconcertantes qu'une portion de route partagée avec un autre cycliste ou encore de participer à des conversations « au long court » qui rentrent dans le cadre de l'entretien pour en sortir bien au-delà.

Si la méthode ouvre grand le champ des possibles, nous pouvons rajouter pour finir que la subjectivité du chercheur ne peut être gommée totalement et ainsi, certains biais non quantifiables existent « de fait » comme les marquages culturels associés au vélo ou à la simple apparence que l'on peut renvoyer.

(4) Proposition d'une grille de lecture autour de l'expérimentation réalisée...

AJIR summer tour est inscrit *de facto* dans l'expérimentation : on peut parler d'une expérience (l'itinérance) au sein d'une démarche expérimentale (le projet AJIR), autrement dit, une recherche d'expérience dans une expérience de recherche. On y explore un nouveau référentiel dont cette partie cherche à designer les abords.

Nous définissons l'expérimentation comme une aventure partagée visant à dépasser les cadres de l'action publique en vue de les recomposer. (Cermosem, 2017)

L'expérimentation est donc une dynamique de dépassement de cadres et d'ajustement-paramétrage de ses derniers selon un rapport risques/finalité.

Par cadre nous entendons un environnement défini ou représenté, de manière individuelle ou collective, dans lequel sujet et objet s'inscrivent. Dans le champ de l'expérimentation, les cadres doivent être considérés comme dynamiques et interagissant les uns avec les autres (figure 21) L'établissement des cadres se fait de manière endogène ou exogène, allant du bricolage du cadre légal (« *l'aikido administratif* » (Koop et Senil, 2016)), aux limites de soi que l'on cherche à transcender par les autres. Cela met en avant la primauté du sens commun dans le processus d'expérimentation: « seul on va plus vite, ensemble on va plus loin »

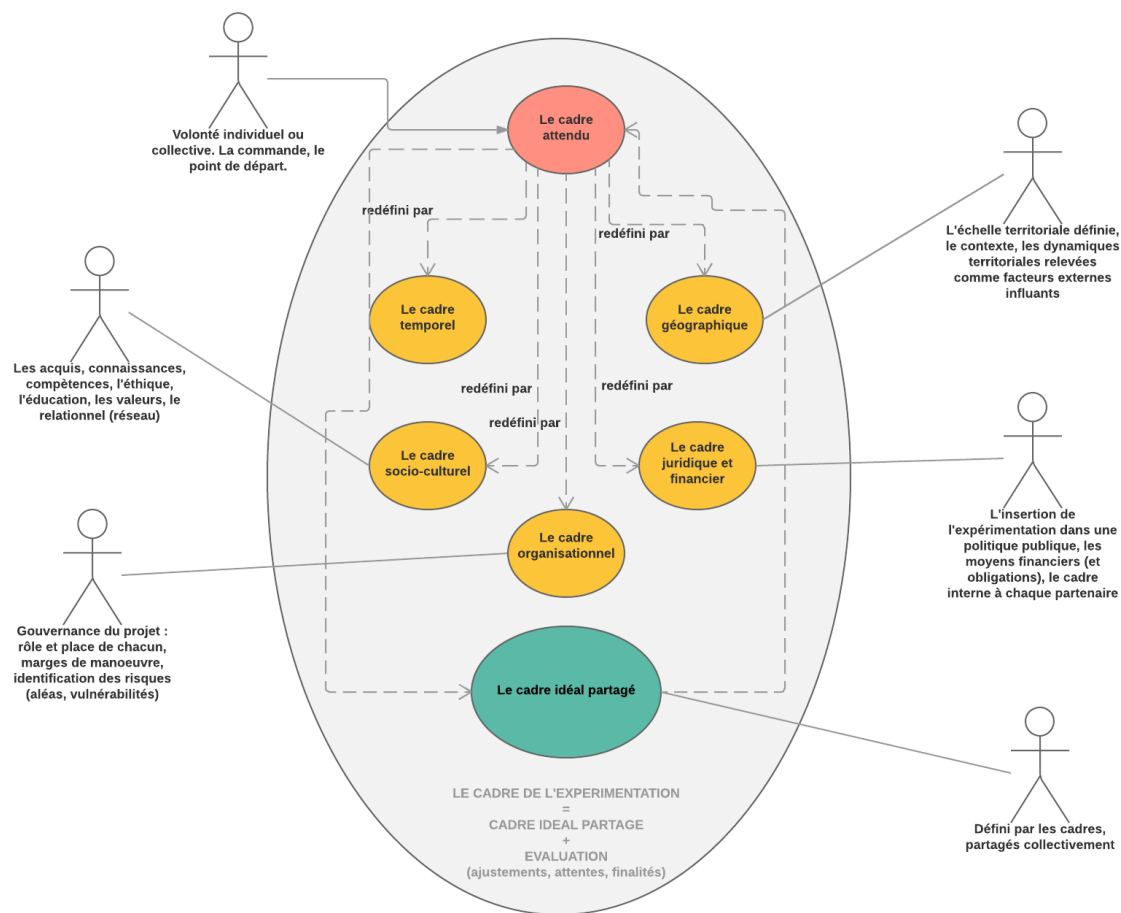


Figure 21 : Les cadres de l'expérimentation (Source : Cermosem, 2017)

Le dépassement des cadres engendre fatalement une position de mise en danger, l'expérimentateur se positionne « sur le fil » mais ce risque est plus ou moins transcendé par une mise en perspective avec une finalité qu'on considère supérieure : l'ambition prime alors sur l'inconfort.

Aussi, toute expérimentation jongle entre la transformation d'un cadre et sa reconfiguration par un processus d'évaluation. Cela rejoint notre objectif : expliciter les cadres qui ont été bousculés pendant l'itinérance pour en redessiner de nouveaux.

Comme point de départ à l'exploration d'une grille de lecture de notre expérimentation itinérante, nous nous intéressons au profil d'expérimentateur en établissant la typologie suivante (Cermosem, 2017) :

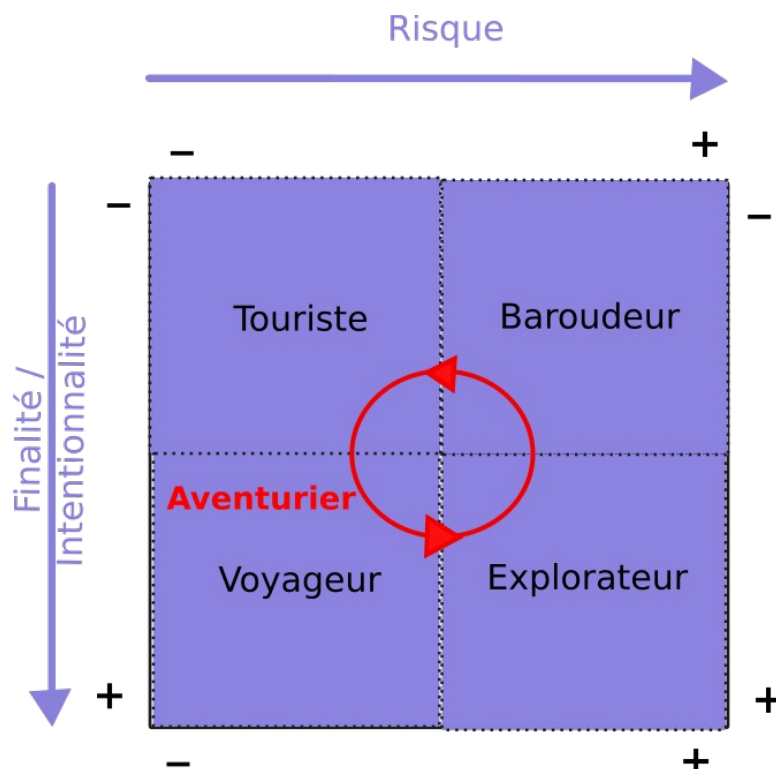


Figure 22 : les postures de l'expérimentation en fonction de la recherche de risque et de la recherche de finalité (d'après Cermosem, 2017 ; Réalisation : T.Pilloix)

L'acteur-auteur-agent de l'expérimentation est alors un aventurier qui naviguerait en fonction des situations, des opportunités, des contraintes entre ces quatre figures. Mais alors peut-on parler de situation favorable à l'expérimentation ? Conditionnent-elles ces profils d'expérimentateur ? Et au-delà peut-on envisager une spatialité de l'expérimentation ?

...appliquée à la « maraude »

Nous faisons l'hypothèse que chaque profil d'expérimentateur peut se définir dans un cadre d'action qui renvoie à une pratique de l'espace. La conjugaison d'une posture d'expérimentation dans un cadre d'action correspondant dessine alors les contours d'une situation. Et c'est par le mode d'actualisation de la situation que se détermine le passage d'une posture à une autre. Par actualisation nous entendons le processus qui se cache derrière un événement (au sens large d'une rupture, le *reset* d'une situation).

On parle alors :

- du touriste qui visite et dont le mode d'actualisation se considère comme déterminé et rythmé. Les situations cherchent à être contenues. L'impact est faible et sans propagation dans le temps.
- du voyageur qui passe et dont l'actualisation est hâtive et quantitative. Les situations cherchent à être multipliées. L'impact est faible mais renouvelé dans le temps.
- du baroudeur qui éprouve et dont l'actualisation est aléatoire et discontinue. Les situations cherchent à être intenses, l'impact à court terme est fort mais non diffus dans le temps.
- de l'explorateur qui tend à habiter et dont l'actualisation est déterminante et quantitativement

faible. L'impact est potentiellement fort et diffus dans le temps.

- Et finalement de l'aventurier, qui est la somme imparfaite de ces profils.

Ainsi, si l'aventurier est la figure fantasmée de l'expérimentation, jonglant entre les différents profils pour nourrir sa quête, nous postulons dans un second temps que le maraudeur se positionne comme l'archétype de l'expérimentation itinérante, jonglant avec les situations territoriales (figure 23)

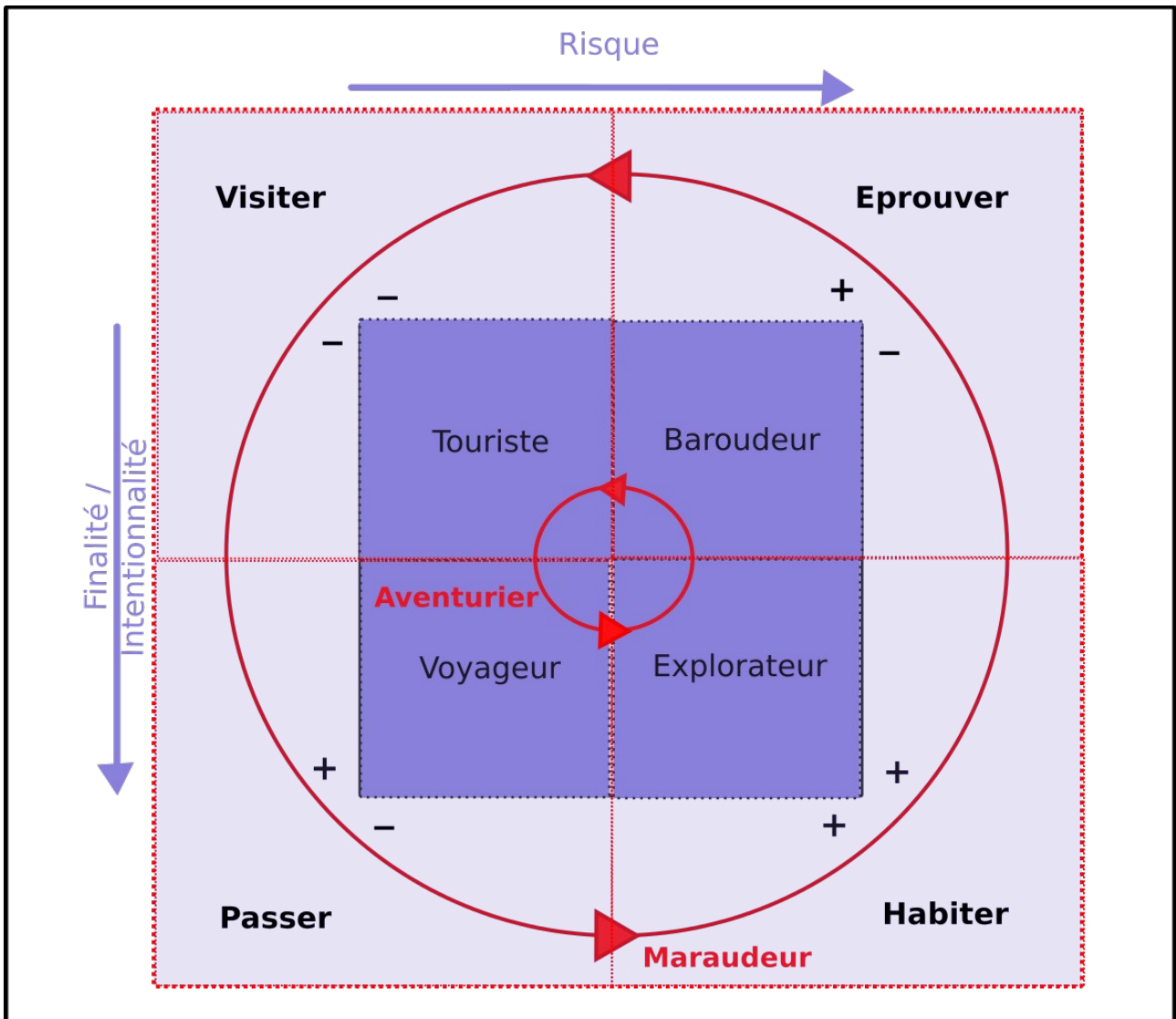


Figure 23 : Posture d'expérimentation dans son cadre d'action spatialisé (Réalisation : T.Pilloix)

Le maraudeur est un *Hacker* de situation au sens où sa présence est un dérangement subi ou choisi qui émerge dans le quotidien des usagers : l'actualisation est alors impulsée (à travers un effort) ou provoquée (à travers une opportunité). Dans la lignée situationniste et du *distrubArt*, l'irritation causée par la modification du cadre habituel (l'actualisation) induit l'expérience sociale.

Le positionnement de l'expérimentateur dans le tableau des situations est alimenté par une volonté (le mode d'actualisation est impulsé : « celui qui fait arriver des aventures ») et s'alimente des opportunités créées (le mode d'actualisation est provoqué : « celui à qui des aventures arrivent »). L'un nourrit l'autre puisque l'actualisation de sa situation (*reset* impulsé) modifie la situation des autres qui en s'actualisant paramètre l'actualisation de soi (*reset* déduit).

Le tout est de considérer le maraudeur comme une incarnation de ce *hacking* qui n'est finalement qu'un phénomène hautement générique, celui de l'interaction (sociale et spatiale). Le maraudeur est à l'impulsion d'un renouvellement de sa situation, et le phénomène engendre pour lui une dynamique de reparamétrage continue de ses cadres. La prise de risque (l'exposition à l'environnement et aux interactions) est alors conjuguée aux finalités suivantes : l'ambition de créer (1) un espace de médiation entre usage et institution et (2) de s'intercaler dans une transformation de l'action publique. C'est au travers de ces finalités que le maraudeur amène sa part du paramétrage d'un cadre idéal partagé : celui du projet AJIR (figure 24)

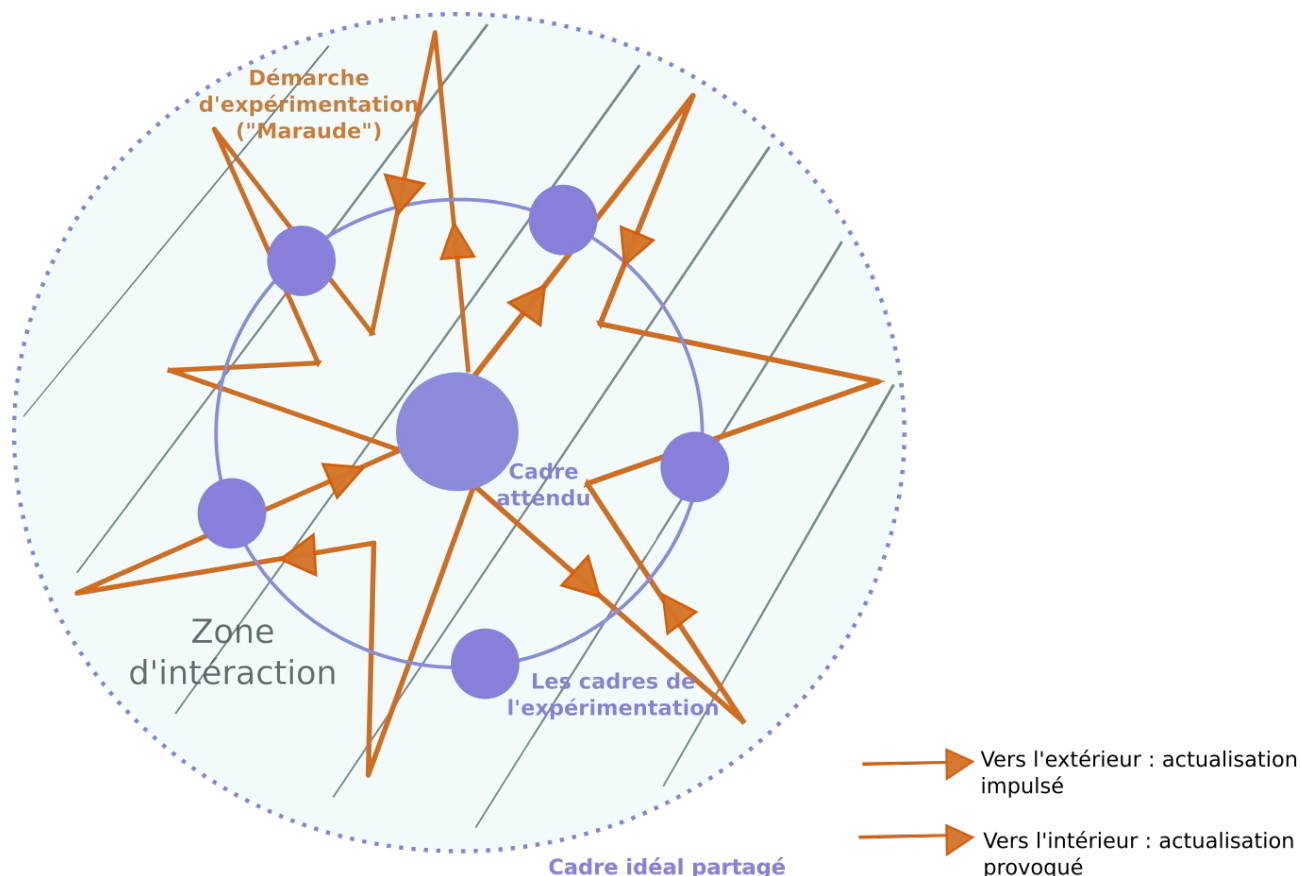


Figure 24 : Les cadres de l'expérimentation dans la pratique de la maraude (Réalisation : T.Pilloix)

En effet, on aperçoit derrière cette intention, la volonté d'essaimer des questionnements et de jouer le rôle d'agitateur au sens de susciter la capacité d'agir : c'est en effet par le brassage des situations qu'émerge le désir d'interagir, de se projeter et de réfléchir à des possibilités, pour aller *in fine* vers la définition d'un cap commun.

(5) Alimentation de l'outillage théorique à travers des « instants » d'itinérance

Après avoir défini les grilles de lectures méthodologiques propres à la maraude, nous allons alimenter ces outillages théoriques par un retour d'expérience lié à l'AJIR *summer tour*. Il s'agit d'illustrer les postures d'expérimentateurs en fonctions d' « instants » de l'itinérance jugés représentatifs

(1) Mazan l'abbaye, 11h30-13h, le 12 juin 2017 : «L'eau est bien froide à la fontaine du village, la lessive réalisée en deux minutes suffit à me faire instinctivement secouer les mains pour les

réchauffer. 11H, Elodie Blanc me rejoint pour me donner sa vision du quotidien sur le plateau ardéchois, on discute sur un banc, je sors le réchaud et prépare le thé dans une casserole un peu sale. Pendant ce temps-là, un de mes tee-shirt sèche sur la remorque, les caleçons sur le banc d'à coté posés négligemment et les chaussettes posées sur les marches du péron ».

⇒ J'habite à Mazan le temps d'un moment, mon quotidien émerge sur le lieu mais je ne fais que passer. J'habite ici mais j'habite partout : En somme, j'habite la mobilité mais sur le territoire je ne suis qu'un passant : **je suis un voyageur.**

(2) Aubenas, 22h15-23h, 26 juin 2017 : *La nuit tombe sur Aubenas, il y a du monde à la terrasse du 'panorama' et les échanges vont bon train, la foule compacte me permet de passer de groupes en groupes pour « papoter » et dans l'informel comprendre leur vision et leur manière d'appréhender leur quotidien et leur trajectoire sur le territoire. Bref, je suis grisé par ces échanges et j'en oublie ma conditions de campeur vulnérable. Du moins, je suis conscient que la recherche d'un emplacement de bivouac dans ou au bord d'une ville n'est pas tâche aisée mais j'effectue un gentil déni motivé par un « on verra bien » autant qu'un « allez : défi ! ». Au final, je décolle entre chien et loup, ma carte n'as pas de courbe de niveau et pas de plan d'Aubenas, mon téléphone n'est pas connecté à internet pour vérifier si un orage ne va pas arriver dans la nuit (je me suis imposé spontanément de ne pas regarder la météo mais de la comprendre) et je n'ai qu'une lampe frontale pour me signaler. Je prend une route au hasard à la recherche d'un emplacement à l'abri des propriétés privées et des regards : je jette mon dévolu sur un lopin de terre où sèche les détritiques, c'est un château d'eau apparemment. On est en pleine période de canicule, la tente est un sauna, pas facile de s'endormir... »*

⇒ Les conditions ne sont pas réunies, je le sais et je les accentue en m'imposant le minimum de médiateur (pas de compteur sur le vélo, pas de smartphone, une carte sans courbe de niveau, une météo interprété au doigt mouillé uniquement). Je cherche à maximiser les risques sans finalité délibéré. Le risque est un vecteur vertueux pour moi : c'est dans l'inconfort de ma condition que je transcende facilement l'inconfort de la recherche d'interaction sociale. J'éprouve au maximum le territoire en m'affligeant d'être le plus souvent possible « à la limite », tant physiquement que mentalement et socialement. J'apprécie m'exposer pour convoquer l'introjection tout autant que je me nourris parfois des retombées symboliques de cette aventure où certains curseurs sont délibérément poussés à fond... **Je suis un baroudeur.**

(3) Ruoms, 14 mai, 14h-17h : *« La rue principale est assez calme, bien que les magasins de souvenirs soit déjà en place : prêt à accueillir la foule de touristes propre à Ruoms. Contraste avec le calme général, un attroupement s'est positionné un peu à l'écart du côté de la salle polyvalente. C'est une journée « porte ouverte à destination des jeunes ! Je suis pile au bon endroit, guidé par les élus présents qui connaissent le projet AJIR. J'enchaîne par conséquent les entretiens avec les jeunes que l'ont m'as conseillé »*

⇒ Se retrouver sur un tel événement est pleinement efficace pour cette mission sans pour autant être d'une pleine pertinence. Les jeunes ardéchois que je questionne sont particulièrement proches des institutions et de leurs fonctionnements, certains dessinent même la formule canonique de la jeunesse selon les propos des élus présents : Ils forment la part des jeunes captés par les institutions. Face à ça, je n'ai qu'à suivre le fil de mon entretien et me laisser guidé de jeunes en

jeunes (ils s'auto-désignent entre-eux ou sont désignés par les élues présents). Le poids de mon regard n'a peu d'incidence... Je reste ainsi dans une position extérieur, prenant les éléments de discours qu'il faut sans nécessairement me « donner » en échange : **je suis un touriste en visite**.

(4) Issarlès, 7 juin, 15h-19h30 : « *je rejoins l'association du foyer de ski de fond de Saint Eulalie sur la falaise d'escalade qu'ils entretiennent. Je passe deux heures à gratter le rocher, pendu dans mon baudrier, pour « libérer » une des voies faciles du secteurs de son carcan de mousse. Ma pierre à l'édifice posé, je grimpe avec les membres de l'association, profitant des temps de pause pour bavarder avec eux. Je décolle finalement en vélo après une après-midi à partager une passion, une besogne et un beau moment... pour finalement être alpagué par un des membres de l'association en passant devant une terrasse : ce soir on fêtera ensemble l'anniversaire de Quentin, un des jeunes restaurateurs du plateau ardéchois* ».

⇒Temporairement j'ai « une place » sur le plateau, une existence au yeux de certains habitants propre autant à ma personnalité, mon expérience -celle de grimpeur dans ce cas- qu'à ma fonction d'enquêteur. J'habite ici le temps d'une période, des connexions entre les habitants se font spontanément et de manière croissante au fil des jours : **je suis un explorateur**.

Les descriptions de situations proposées illustrent de manière plus ou moins significative une posture prise ou renvoyée dans un contexte donnée. C'est la conjugaison des marquages personnels dans un système d'interaction qui oriente voir assigne à une posture donnée. Postures desquelles on rebondit ou retombe à chaque actualisation : telle est la condition d'un maraudeur.

(6) un engagement déconcertant...

Cette partie nous a positionné à la frontière des grilles de lecture associées au post-tourisme par l'entrée de l'itinérance récréative autant qu'aux portes de la recherche-action par l'approche situationniste.

Ce crochet méthodologique est alors un parti-pris associé à la question de l'expérimentation et des symptômes soulevés par celle-ci : à l'absence de cadre-repère indissociable d'une démarche expérimentale se (sur)développe des ancrages propres à des cadres personnels.

Ainsi sans lignes directrice explicitement attendu, nous définissons nos propres clefs et inconsciemment les serrures qui vont avec... « *méfions nous de tous ceux qui prétendent avoir la clef : ils ont tôt fait de faire la serrure qui va avec* » nous as pourtant prévenu Jean-Victor Verlinde dans son pamphlet libertaire au titre évocateur : *l'ordre mon cul ! La liberté m'habite*.

La grille de lecture proposée autour de la pratique de la maraude s'inscrit dans cette volonté d'explicitier un mode d'action flexible qui permet de s'émanciper de ses propres assignations. La volonté est alors de proposer une méthodologie que l'on souhaite pertinente pour une enquête immersive sur le terrain, dont les biais ne sont pas refoulés mais intégrés.

A l'instar des *artifices anti-hierarchiques à l'usage des groupes* proposés par Vercauteren et Jordan (2008), l'ambition est alors de transformer les difficultés (les biais de l'enquête de terrain) en culture (les modes d'expérimentation). La logique est alors (1) d'explicitier les barrières socio-culturelles et

les phénomènes de raccrochage à des composantes « confortables » pour (2) exploiter les différenciations dans le déroulement de l'expérimentation. Ainsi plutôt « *que s'épuiser à guetter la différenciation verticale faisons proliférer les différenciations horizontale* » (Vercauteren et Jordan, 2008).

2- Méthodologie d'entretien

En suite logique de la première partie où la démarche pour amorcer les entretiens à été définie en même temps que le climat de ces derniers, nous nous attacherons maintenant au contenu de l'entretien. Car si le format de l'enquête demande, nous l'avons vu, une importante flexibilité, nous avons tout de même cherché à définir initialement une grille d'entretien semi-directif.

Cette grille d'entretien est autant un cadre facilitateur pour l'enquêteur d'un vecteur de raccrochage aux projet AJIR. Son ambition a été de chercher à approcher la question de l'autonomie sans l'attaquer frontalement.

En filigrane des trois notions clefs du projet AJIR (Expérimentation, Participation et Collaboration) se dessine effectivement le concept-parent d'autonomie. L'ambition centrale de chercher à définir les conditions de l'autonomie correspondant à la jeunesse ardéchoise se sont alors détricotées à travers trois axes : (1) les représentations, (2) les projections et (3) les besoins. (Figure 25)

<i>Le quotidien : Quelle vie on mène en Ardèche ?</i> QUI ES-TU ?		
(1) Situer à travers ses représentations : l'ancrage comme condition à la projection		
Représentation	Territoire	Marqueur et assignation
	Jeunesse	
	Culture commune	Sociation & communalisation
<i>Le rêve : Qu'est ce qui t'anime ? Qu'est ce que tu souhaites pour ton avenir ?</i> OU VAS-TU ?		
(2) Situer à travers ses projections en tant qu'individ/u dans la société : Le projet incarné		
(1) sémantique : parcours, projet, cheminement, trajectoire : qu'est ce qui est confortable ?		
(2) La projection : quel vision de l'avenir pour soi ? Quel parcours projeté ?		
<i>Les besoins : Quels leviers à actionner ?</i> TES BESOINS POUR YALLER ?		
(3) définir les besoins nécessaires aux projets à travers les couples expérimentation-ouverture, participation-investissement, collaboration-partage		
(1) Tu as besoin de plus de ... ?		
(2) Qu'est ce qui permet d'accéder à ton rêve ?		

Figure 25 : la grille d'entretien utilisée sur le terrain (Réalisation : T.Pilloix)

A- Exposer ses représentations à travers le quotidien : C'est comment d'être jeune en Ardèche ?

Dans ce premier volet de l'entretien il s'agit de situer la jeunesse ardéchoise à travers ses représentations : c'est en entrant dans le quotidien que les jeunes rencontrés se sont exprimés « mine de rien » sur leur rapport au territoire et sur leur situations sociologiques, professionnelle ou culturelle.

Les représentations sont alors questionnées à travers les filtres du territoire, de la jeunesse et d'une potentielle culture commune. Ces filtres étant eux-mêmes orientés de manière endogène -les marqueurs- et exogène -les assignations-. Enfin, un regard est porté sur la situation de sociation¹³ ou de communalisation¹⁴(Messini et Bonnafoux, 2015). Par ces éléments de catégorisation nous explorons le sensible et l'appartenance .

Enfin, la transition avec le second s'effectue à travers le postulat que les ancrages sont conditions à la projection.

B- Interroger le rêve : situer à travers ses projections en tant qu'individu dans la société en considérant le projet comme incarné.

On interroge dans cette partie, la capacité de se projeter et par conséquent, son négatif, la non-projection qui mérite une attention tout aussi particulière.

La projection émise (au sens de sa trajectoire) par la personne entretenue est à entreprendre selon sa capacité d'insertion (la négociation de sa singularité au sein du cadre institué) autant que selon sa capacité à produire du conflit -dans son acceptation que l'on considérera vertueuse- vis à vis des normes et standards actifs dans la société : à savoir la capacité de se projeter dans un cadre mouvant que l'on a redéfini pour s'y projeter.

Il a aussi été question de saisir si la négociation de sa singularité implique la faculté de cloisonner individuellement sa trajectoire (l'individualité est placée au centre) ou de négocier sa singularité en fonction d'un bien commun affirmé et intégré systématiquement à sa trajectoire (le collectif est placé au centre).

Considérant les éléments retenus précédemment, la question sémantique est centrale : quel terme rend la projection plus confortable : le projet, le parcours, le cheminement, la trajectoire, l'idéal, le rêve ?

Il a ainsi souvent été question d'entrer par le projet (ancrage dans une situation professionnelle) pour venir dans un second temps enrober le projet par l'utopie (politisation de la trajectoire biographique).

13 Propos objectif sur l'appartenance à une communauté d'intérêt ou une réalité géographique.

14 Sentiment subjectif d'avoir en commun des qualités, des situations, des comportements et des pratiques.

C- Interroger les besoins et les leviers à actionner : définir les étapes d'accès à sa projection à travers les filtres Expérimentation-ouverture, participation-investissement, collaboration-partage

C'est après avoir cherché à définir le rêve ou tout du moins le projet, que l'on va soulever la question des besoins pour y parvenir : il s'agit dans ce volet d'identifier les verrous qui font obstacle à la concrétisation de sa projection.

Ces verrous sont orientés autour des filtres suivants :

Participation-investissement : Au sens de prendre part à une démarche territoriale, politique et organisationnelle et de s'inscrire alors en défaut de toute forme d'aliénation et d'assignation pour être un acteur de sa vie sur le territoire.

Expérimentation-Ouverture : Au sens de vérifier et apprendre par des situations de mise à l'épreuve et de capitaliser positivement dessus. A savoir se donner la possibilité de définir les contours de « son monde » : non par application systématique d'un modèle, d'une ligne théorique ou idéologique mais en activant des marges de manœuvre au fur à mesure.

Collaboration-Partage : Au sens de travailler ou réfléchir ensemble pour atteindre un objectif, de diffuser et transposer le résultat. A savoir être aidé et aider les autres, tisser un maillage autour de soi pour faciliter et enrichir son cheminement. S'insérer dans des réseaux, des systèmes d'éthiques, des idéologies, des réseaux de mutualisation, etc.

D- Un versant qu'il restera à exploiter...

Pour finir, un travail de scénarios prospectifs (Annexe) sur différentes modalités démocratiques à été conçu dans l'optique d'interroger la construction d'un scénario démocratique idéal.

L'ambition était alors de donner les scénarios à consulter et de faire « piocher » les aspects pertinents de chaque scénario pour explorer ensemble une structure démocratique idéale. Il était question *in fine* d'explicitier les changement de paradigme que leur scénario soutenait.

Peu adaptés au terrain et aux modalités de la maraude, ces scénarios n'ont finalement pas été utilisés...

Conclusion

A l'issue des entretiens il est alors question de mettre en mouvement les témoignages recueillis autour des actions de participation, d'expérimentation et de collaboration en d'en sortir les dynamiques sous-jacentes (figure 26). C'est ces dynamique qui aideront à la mise en place des indices d'usages.

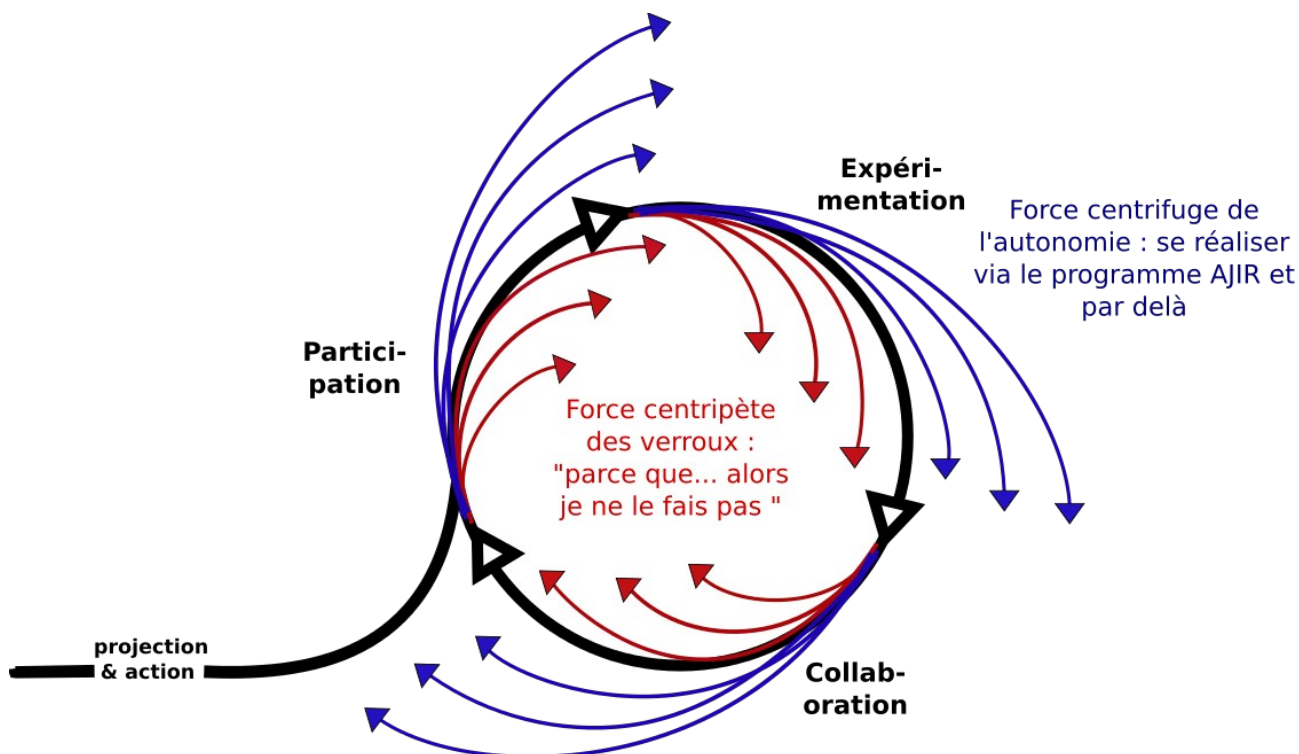


Figure 26 : La mise en mouvement des témoignages à travers les filtres de la participation, de l'expérimentation et de la collaboration (Réalisation : T.Pilloix)

On cherchera ainsi à distinguer (1) les forces centripètes : les verrous qui empêchent l'épanouissement des actions et des trajectoire de vie sur le territoire, et (2) les forces centrifuges qui à partir de ses actions et de ses projections permettent de se réaliser à travers et par delà le projet AJIR.

Cette dernière composante s'intègre alors dans la logique de maîtrise d'usage où les jeunes sont considérés comme porteurs d'initiatives et de visions capables de redéfinir les cadres institués.

Partie IV : Résultats de l'enquête

1- Un territoire d'appartenance et d'adhérence

La territorialisation est le processus de « *construction socio-symbolique du territoire, comprenant les aspects socio-culturels, économiques, politiques et la dimension spatiale dans le but de créer une identité et des références communes* » (Koop et Senil, 2015). L'Ardèche par le biais de nombreuses spécificités que nous allons exposer est particulièrement soumise à la création d'une identité et de références communes articulées principalement sur les composantes de la ruralité.

L'appartenance à une identité et à des références communes est en effet toujours exprimée de manière significative par la jeunesse ardéchoise. Elle n'est pas toutefois uniforme. Des différenciations intra-départementales sont mises en avant, déterminées notamment autour d'une hiérarchie sud-nord.

Il est intéressant de voir la redondance avec laquelle les habitants de l'Ardèche méridionale revendiquent une forte appartenance en excluant les habitants situés davantage au nord : « *l'Ardèche, c'est celle du sud. Au dessus d'Aubenas, c'est plus l'Ardèche* » (Julie, 21 ans, Ruoms). La limite fixée varie ainsi du moins « tolérant » qui voit la frontière de l'Ardèche à Aubenas, au plus « coulant » pour qui Privas est encore dans l'Ardèche telle qu'il se la représente. Ou encore au plus « expert » considérant la barrière climatique du col de l'Escrinet comme la limite pertinente des deux Ardèches : la « vraie » d'un côté et la tout-juste-institutionnelle au-dessus.

Se développe alors une asymétrie : les habitants de l'Ardèche du sud sont exclusifs (« l'Ardèche c'est l'Ardèche méridionale ») et ceux de l'Ardèche plus au nord sont davantage intégratifs. Les limites départementales sont pour eux autant institutionnelles que sensibles.

Concernant le plateau, le référentiel latitudinal perd sa pertinence face au forçage de l'altitude. La distinction se fait alors entre les gens d'en haut (les *Pagels*, les habitants de la montagne) et les gens d'en bas (les *Rayols*).

Le plateau ardéchois est donc fortement distinctif. Une distinction revendiquée mais émaillée par des discours péjoratifs en provenance d' « en-bas » : « *On est souvent mal vu par les gens d'en bas, associés à des « pagus », des consanguins* » (Marion, 19 ans, Saint Eulalie). Une péjoration alors très vite refoulée et retournée par les habitants : « *Nous, on sait qu'il y a un truc spécial ici... Et on veut bien le garder pour nous* » (Lucile, 19 ans, Saint Eulalie).

Ces variables discriminantes entre territoires sont souvent héritées: elles forment une culture commune régie par une dynamique descendante. Peu enclin à être rediscutées, elles se transforment en généralités.

C'est pourquoi nous cherchons à interpellier les logiques distinctives précédentes en appliquant le concept de Système Culturel Localisé (Bourdeau P., Corneloup J., Mao P., 2004) par lequel sont entendus « *les liens, les pratiques sociales qui émergent localement entre des gens partageant la*

même vision et ayant des affinités communes ». Ce concept, permet premièrement d'intégrer une dimension spatiale au processus de communalisation défini comme « *une relation sociale basée sur le sentiment subjectif d'appartenir à un groupe* » par Max Weber. Et deuxièmement d'être régi par une logique *bottom-up* davantage encline à coller à la réalité par l'usage.

A l'instar du SCL, il est question de voir le territoire comme un « *générateur d'ambiance et d'esprit du lieu* » et de rejoindre ainsi une approche psycho-géographique qui se définit autour de l'étude des « *lois exactes et des effets précis du milieu géographique consciemment aménagé ou non, agissant sur le comportement affectif des individus* » (Gwiazdzinski, 2015). En prenant ainsi en compte la mobilisation de sentiments subjectifs et affectifs, nous définissons trois filtres à partir desquels s'interprète le processus de territorialisation en Ardèche : la rugosité, l'attachement et le réconfortant.

A- La territorialisation se renforce car le territoire est « rugueux »

Par rugueux, nous entendons les reliefs au sens large qui émanent d'un territoire : qu'ils s'expriment par le climat, le relief au sens géomorphologique ou encore l'âpreté des relations sociales. La rugosité -à opposer à la fluidité- est alors un vecteur perpendiculaire aux déplacements, que ces derniers soient spatialisés ou non. C'est une force de résistance qui dérive plus ou moins fortement la trajectoire d'un individu sur un espace. La rugosité est donc un frein aux déplacements, elle détourne la direction projetée mais lui donne dans un même temps une « consistance ».

« Reviens en hiver sur le plateau, c'est pas la même ! » (Xavier, 27 ans, Coucouron)

Le plateau ardéchois est un exemple particulièrement illustratif de la rugosité via la rudesse de son climat avec en point d'orgue : la saison hivernale. Le tableau dépeint est celui de la neige conjuguee à « la burle », ce vent du nord qui transporte la neige pour former de grandes congères et qui réduit la visibilité à quelques mètres. « Tu vois pas à 5 mètres et sans 4*4 pour te déplacer, tu fais rien ! Imagine quand t'as un pépin ou que ta femme va bientôt accoucher » (Gaïtan, 31 ans, Mezilhac)

L'épisode hivernal, épiceutre de la rugosité, est un marqueur majeur de la vie sur le plateau, il réorganise les temps sociaux et les temps de travail comme a pu le montrer Martin de la Soudière dans son *ethnographie de la saison hivernale* (2016). Une réorganisation toutefois pas aussi structurante que celle fantasmée préalablement par Camille (26 ans), elle qui est arrivée il y a deux ans pour s'intégrer à la ferme familiale de son compagnon au dessus de Saint Eulalie : « je pensais que ça allait être le calme plat (et je l'attendais) mais finalement, on a été pas mal occupé »

Toutefois, l'hiver et sa composante nivale qui lui est intrinsèquement liée, renforcent les liens entre les habitants : c'est par la confrontation collective à cette rugosité que s'accroît l'appartenance au plateau ardéchois. Mais la neige est clivante : elle distingue bien souvent les « néos » des « archéos ». Pour les néos, la neige est très largement exaltée. Les références à l'imaginaire, à la beauté de la neige sont multiples : « la neige m'a toujours enthousiasmée, la lumière, les sons étouffés, j'adore ces périodes enneigées ! » (Elodie, 16 ans, Cros). Du côté des « archéos », la neige n'est pas sublimée mais majoritairement abordée comme une contrainte et « uniquement comme une contrainte » précise la jeune employée (24 ans) du bar-tabac de Coucouron.

Sublimier la neige est-il un luxe de « ceux qui ne savent pas » ? On pourrait répondre à cela

qu'avouer la contrainte de la neige, c'est assumer le poids de l'histoire sur le territoire. Car si la neige est peu présente ces dernières années sur le plateau, elle fait toutefois partie du récit collectif ; un récit qui puise peu dans les activités récréatives associées à la neige mais se représente comme un frein à l'activité quotidienne particulièrement marquée par l'agriculture : « il fallait voir les anciens, quand il neigeait vraiment, ils pouvaient rester bloqués plusieurs jours, seuls avec le cheptel » précise Bruno (25 ans) derrière son tréteau du marché de Coucouron.

Mais au-delà du clivage neige-beauté/neige-contrainte articulé autour d'un jeu de représentation entre néos et archéos, se positionne le vecteur rugosité-accommodation. Et c'est ce vecteur qui nourrit le récit collectif et renforce la solidarité et donc les liens entre les habitants. En ce sens, Elodie Blanc¹⁵, guide conférencière, fait part d'une chute de neige abondante qui a bloqué les accès au village de Mazan l'Abbaye. Ce sont alors organisé spontanément des sentinelles pour aller à la rencontre des personnes âgées. Une préparation de repas pour l'ensemble du village à l'auberge de Mazan s'est aussi mise en place. Ce type de système de solidarité spontanée induit d'un épisode « extrême » est alors révélateur d'une solidarité que l'on considère « mécanique ». On entend la solidarité mécanique au sens de Durkheim¹⁶ où l'événement (l'épisode) engendre une homogénéisation temporaire du groupe social concerné.

Or la rugosité, en tant que vecteur de résistance, est un créateur de situation « à risque ». Par conséquent, un territoire fortement marqué par la rugosité place l'individu « aux portes de l'aventure » et c'est par l'arrivée soudaine d'une aventure (d'une « galère ») qu'émerge, en réponse, le processus de solidarité mécanique.

Bien qu'étant un exemple particulièrement représentatif, la neige n'est pourtant pas l'unique représentante de la rugosité. L'isolement, une composante particulièrement marquée sur le territoire ardéchois, est aussi un moteur de rugosité. Il induit une mécanique semblable : il peut engendrer un « déficit de droit régalien » comme le souligne le propriétaire de l'hôtel des Cévennes à Mezilhac (Gaïtan, 31 ans) et implique en conséquence un système de vigilance parallèle aux secours organisés (les pompiers par exemple). Ce système de vigilance auto-organisé par les habitants d'un même secteur géographique se structure autour du référentiel de l'éloignement. Il se supplante aux référentiels associés aux relations sociales et humaines, d'ordre organique et plus complexe.

Il s'agit donc d'un élément induit du territoire qui par ses émergences dans le quotidien est capable de créer des risques qui mobilisent mécaniquement la population. Et c'est autour de ces mobilisations que se crée une forte charge affective au territoire.

B- La territorialisation se renforce car le territoire est « attachant »

Souvent imbriqué avec la rugosité, mais moins déterminé géographiquement, la notion d'attachement est une construction dynamique qui se déploie à plusieurs échelles.

15 Rencontre le 25 mai à Mazan l'Abbaye

16 Il distingue deux formes de la solidarité entre les parties dans le tout social : la « solidarité mécanique » est fondée sur la ressemblance des individus dans un groupe homogène, alors que la « solidarité organique » est fondée sur la complémentarité des fonctions spécialisées dans un groupe différencié.

(1) A l'échelle départementale

Il est remarquable qu'en Ardèche, la limite départementale fait sens. Ce constat est notamment relayé en terme de tourisme. On parle de l'Ardèche comme destination, ce qui n'est pas anodin et les contres-exemples qui s'inscrivent en faux font légions. Prenons alors l'exemple de l'Isère qui malgré un effort important en terme de marketing territorial, peine à se définir comme une destination. Elle reste un agrégat de « micro-destination ».

De plus, phénomène important, les ardéchois se saisissent de symboles et d'emblèmes identitaires. Maxime (29 ans, Annonay) me fait alors remarquer « as-tu vu le nombre d'auto-collants « le 07, moi j'y tiens » sur les voitures ? Moi, je viens pas d'Ardèche et j'ai halluciné de voir ça en arrivant ». Si ce type d'autocollant est maintenant obsolète, l'emblème de la « chèvre au bandeau » l'a remplacé sur bon nombre de plaques minéralogiques.

A ces étendards identitaires proliférant sur les voitures, s'ajoute celui d'un discours : « l'Ardèche, c'est la petite Corse » souligne Mathias (20 ans, Ruoms). Plusieurs explications viennent alors appuyer ce discours comme le fait que la forme de l'Ardèche rappelle -de manière plus ou moins équivoque- celle de la Corse. Ou encore l'impertinence de mesurer un trajet en kilomètres au profit d'une mesure en temps de parcours. Phénomène remarquable en Corse et... en Ardèche.

Mais parler de la « petite Corse » pour évoquer l'Ardèche, c'est aussi positionner le département dans une forme d'insularité. Et en cela de cultiver une distinction symbolique avec le « reste » de la France, se mettre à part en somme.

(2) A l'échelle des Ardèches

Si la complaisance avec la formule de « petite Corse » est majoritaire chez les jeunes ardéchois -qu'ils soient interrogés sur ce thème ou qu'ils l'évoquent spontanément-, son contenu s'étiole sur les territoires connectés dans le quotidien avec des départements voisins.

Les habitants de la vallée du Rhône ardéchoise habitués à travailler dans les pôles urbains -davantage inscrits du côté drômois- sont représentatifs de cette relation interdépartementale. Mais aussi la région d'Annonay où, à en croire les services civiques de MédiaPop, les jeunes sont habitués à la proximité des grands pôles urbains comme Lyon et naviguent très régulièrement entre Rhône, Loire, Isère et Drôme.

Il y a donc nécessairement des territoires qui, à travers une mobilité facilitée, une proximité géographique ou des interactions dans le fonctionnement quotidien avec d'autres départements, tendent à diluer la distinction construite à l'échelon départemental. Une des raisons de la transformation de l'Ardèche en tant qu'unité d'appartenance en une pluralité d'appartenances provient de cette construction dans l'inter-territorialité au quotidien.

Autre raison : la multiplication des échelles d'appartenances est endogène. Elle découle d'une hiérarchisation d'appartenance (Di méo, 2009) qui se traduit par un changement d'échelle et un recentrage sur le local, principalement associé à son territoire du quotidien.

En effet, parler de construction identitaire dans une approche constructiviste soulève le processus de recherche de « *cohérence sociale et spatiale autour de son histoire et de la construction de sa propre territorialité* » selon Di méo. Phénomène qui tend à se déployer sur une échelle plus fine.

Chacun développe alors sa propre territorialité, plus ou moins en lien avec des réalités historiques, spatiales et sociales. C'est la résonance des référentiels identitaires dans un parcours de vie qui prime alors sur l'identité dite collective à plus grande échelle. On rejoint alors la notion de système culturel localisé (Bourdeau P., Corneloup J., Mao P., 2004).

(3) A l'échelle de l'« îlot d'énergie »

Pour finir cette déclinaison multi-scalaire du processus d'attachement, nous abordons l'échelle micro-territoriale, celle du lieu, en utilisant la question de l'énergie. Notre terrain d'étude se déploie sur l'ensemble du département, il n'est donc pas question ici de préciser la spécificité de chaque îlot mais de mettre en lumière un filtre régulièrement évoqué par les jeunes ardéchois : l'énergie.

La difficulté à saisir la question de l'énergie dans les conceptions faites d'un lieu est mise en exergue par son impossibilité à être explicitée par l'utilisateur même de cette formule. Ainsi une jeune et récente habitante de Saint Félicien justifie le choix de son installation par l'argument central, si ce n'est total, de « la bonne énergie » qu'elle a ressentie sur place. Il lui était alors impossible d'expliciter cette sensation et s'y refusait : « l'énergie, ça ne s'explique pas ». En effet, l'énergie semble alors commun de l'atome qu'il ne peut être fissurée et déclinée.

Revenons alors à sa définition scientifique: [$E = mC^2$]

A l'énergie correspond une masse et une célérité. Au premier, la masse, nous postulons la correspondance avec l'inertie dans son acceptation physique, celle de la continuité d'un mouvement. L'inertie, c'est la temporalité longue, la diffusion d'une action (l'installation comme habitante par exemple) dans le temps ; temporalité qui permet alors l'intégration, l'ancrage et ainsi la projection. Rappelons que l'ancrage est considéré comme une condition à la projection.

Deuxièmement, à la célérité, synonyme de vitesse, nous faisons correspondre l'échauffement, le bouillonnement. Si l'inertie induit un mouvement lourd et lent correspondant à l'action de se « poser », l'échauffement est léger, fugace. Il s'exprime sur le temps court. Il apparaît, disparaît et anime le quotidien.

L'énergie est donc une combinaison d'un mouvement lent et rapide, d'un temps court et d'un temps long. C'est un fluide à la fois immuable et ininterrompu (la présence d'une rivière) fonctionnant comme un repère. Mais il est aussi inscrit dans un renouvellement perpétuel (le point fixe qui voit passé le flux de la rivière). L'énergie est donc à la fois une continuité (la rivière reste la même) et un renouvellement (la matière composant la rivière n'est jamais identique à un point donné).

Pour finir, interpeller la notion d'énergie ne peut être fait intrinsèquement. L'émergence de cette notion dans le discours des jeunes interrogés est à mettre en lien avec la question du bien-être sur le territoire (on parle en effet de « bonnes énergies ») et à mettre en perspective avec un système de valeurs alternatives diffusées sur le territoire. Ces deux composantes seront traitées dans la suite de cette étude mais un constat nécessite d'être soulevé dès à présent. Derrière l'action de saisir l'énergie

d'un lieu émerge le principe d'un territoire à la fois émanant et attracteur : elle définit ce que Senil (2015) nomme le « charisme » territoriale.

C- La territorialisation se renforce car le territoire est « réconfortant »

Jean Viard et Bertrand Hervieu (2005) soulèvent le fait que la campagne aspire « à l'aménagement du territoire et au ménagement de nos vies » et ils associent à celle-ci les vertus de liberté, solidarité, beauté et santé. La ruralité semble ainsi s'émanciper de ses anciens fardeaux liés aux lourds rythmes paysans pour devenir un « refuge ». Ce dernier se matérialise à la fois comme un espace rempli (un contenu) marqué par la proximité et la convivialité, et un espace délimité (un contenant) intégré à son environnement mais garantissant les conditions de s'en protéger. Cette relation intérieur-extérieur est alors source d'épanouissement et d'apaisement.

C'est ce qui est confirmé par de nombreux jeunes rencontrés qui témoignent de l'importance de la sérénité quand on vit en Ardèche. L' « effet refuge » s'exprime alors par l'exposition de valeurs liées au cadre de vie (le calme, la sérénité) et la transposition de ces valeurs sur la population : « Ici, les gens sont cools, posés, personne vient chercher des ennuis » témoigne Vincent (19 ans, Balazuc).

En creux de ces marqueurs d'une ruralité « sereine » se positionne une opposition, parfois forte, à la ville à laquelle on associe les formules suivantes: « trop de monde » (Justine, 21ans, Ruoms), « pollution et stress » (deux lycéennes, 15 et 17 ans, Aubenas). De la même manière, un jeune homme de 22 ans (Colombier-le-vieux) raconte qu'après deux ans à Lyon pour réaliser ses études, il est revenu « au calme », « pour se retrouver » et il confirme spontanément que « la sérénité quand on est jeune, c'est important ».

Le réconfort construit par l'opposition à la ville est donc initial (par des représentations fantasmées) mais peut aussi se consolider par l'expérience de celle-ci. La distance géographique avec la ville devient alors garant de la délimitation qui construit l'enceinte protectrice du refuge.

Ce que l'on nomme « effet refuge » correspond aussi à la construction d'un « cocon » relationnel où l'on vient retrouver du réconfort dans l'entre soi. Certains parlent de filet de sécurité et de solidarité assuré par le maillage associatif, d'autres mettent en avant le tissu familial ou encore les circuits amicaux. En somme, il s'agit d'une urbanité dans le sens de l' « art de faire société ensemble » (Viard, 2005) mais qui appliquée à la ruralité et à ses composantes (perte de l'anonymat, importance de la proximité, etc.) apparaît triomphante.

D- Entre ancrage et mobilité : l'adhérence

Les sphères de l'attachement, de la rugosité et du réconfort sont les ingrédients à partir desquels les jeunes ardéchois construisent leurs territorialités et leurs ruralités. L'agencement de ces sphères, la combinaison de pénétration ou de recoupement d'une sphère sur une autre, dessinent la représentation faite d'un territoire et les marqueurs qui sont mis en avant ; processus qui est propre à chacun. Mais on peut alors parler de Système Culturel Localisé quand une forme d'agencement spécifique est partagée et consentie collectivement sur un territoire.

Le terme d'adhérence cherche dans cette partie à conjuguer les mécaniques d'attachement au territoire et la dynamique de mobilité. La mobilité est en effet centrale pour la jeunesse ardéchoise: prenons le cas de la période de formation, elle se réalise souvent à l'extérieur de l'Ardèche et impose des mouvements d'aller-retours.

En effet, pour dépasser le schéma de « vivre et travailler au pays »¹⁷, il est davantage question de contact et de friction plutôt que d'attache et d'ancrage.

Les allers-retours dans un parcours de jeunesse en Ardèche sont nombreux : on part par obligation, pour tester sa capacité à vivre ailleurs ou pour se « rendre compte ». Ce que Césé (24 ans, Aubenas) témoigne ainsi : « on met du sens à sa vie en Ardèche puis on part pour donner corps à ce sens et on y revient ».

L'adhérence répond à cette double injonction de « laisser » partir et de créer les conditions d'attraction pour « faire » revenir. En effet elle n'existe que si le contact est recherché.

Pour finir, l'adhérence sous-entend la rugosité du territoire et celle de la texture sociale : deux éléments qui font le « grain » spécifique du territoire. Elle favorise l'intégration de la mobilité au détriment du cloisonnement et de l'emprise d'un territoire sur une trajectoire de vie. C'est à travers cela que se définit le constat que « *le mouvement fait autant le lieu que l'inverse* » (Amar, 2010).

Conclusion

Nous avons cherché à organiser les représentations faites du territoire. Premièrement au travers des différenciations effectives au sein de l'Ardèche (logique *top-down*) et deuxièmement par les valeurs que les jeunes associent à leur territoire en utilisant les filtres de la rugosité, de l'attachement et du réconfort (logique *bottom-up*). Puis il a été question de mettre en lien la territorialité à la mobilité par le phénomène d'adhérence. Phénomène qui tend à dépasser le schéma consistant à vivre une ruralité « enfermante » où l'on « vit et travaille au pays ».

Et c'est cette construction dynamique qui place la jeunesse comme une ressource territoriale ; par le fait qu'elle transmet et révèle la spécificité du territoire.

Nous allons maintenant centrer notre raisonnement sur la mobilité inter-territoriale (Vanier, 2008) en prenant comme entrées les postures « néos » et « archéos ».

2- Des allers-retours qui paramètrent un métissage entre « néos » et « archéos »

La question de la mobilité dans le parcours de la jeunesse est défini par des allers-retours, des allers sans retour et des entrées, en suivant un mobile subi ou choisi, le tout s'inscrivant dans une interterritorialité (Vanier, 2008). Il est en effet davantage question de « *vivre selon des rythmes et des métriques variés, entre les territoires et à travers eux, que captif et enraciné* » (Antheaume, 2017)

17 Slogan utilisé au Larzac

A- Trajectoires associées au parcours de la jeunesse en Ardèche

(1) La trajectoire tracée

La trajectoire tracée est celle du jeune attendu dans un cadre préexistant. C'est l'exemple du jeune dont la trajectoire professionnelle est conditionnée par la reprise de l'entreprise ou de l'exploitation familiale. L'assignation au « pays » prend alors ses racines dans le cercle familial mais peut aussi se construire (ou s'accroître) autour de l'attachement fort à un cercle amical qui est dans la même situation. La direction de cette trajectoire peut être subie (la reprise de l'entreprise est un devoir) avec le risque d'une résignation, choisie (la reprise de l'entreprise est une volonté) mais elle peut aussi ne pas être dirigée : la question ne s'est pas posée. Il est alors question de rester sur le territoire par défaut d'avoir exploré d'autres pistes.

On peut dans ce cas parler d'un territoire « maternisant »

(2) La trajectoire « boomerang »

La trajectoire boomerang témoigne d'une sortie souhaitée, dans le cadre d'études par exemple, puis d'un retour sur le territoire. Pour prendre le cas de la formation, le retour peut avoir été prévu : il y a un continuum entre le parcours de formation à l'extérieur et la filière entreprise en Ardèche.

Autre possibilité, le retour est prévu mais il implique une reconversion : cette configuration témoigne d'un attachement au territoire qui prime sur la formation suivie (cas d'une incompatibilité entre formation et filière sur le territoire) et dont la conséquence est de devoir se reconverter.

Enfin le retour a pu être redirigé : il est le fait de contraintes familiales, patrimoniales, etc...

Ce type de trajectoire illustre l'adhérence du territoire.

(3) La trajectoire tronquée : grandir et mourir.

La trajectoire tronquée est symptomatique d'un attachement au territoire qui se conjugue à une impossibilité de s'y projeter dans le cadre d'un parcours professionnel. Elle se caractérise par une ellipse narrative dans l'écriture de son parcours de vie : il est alors question de « faire sa vie » ailleurs mais de projeter un retour pour la retraite.

Ce type de trajectoire répond alors au processus de migration d'agrément (Martin, Bourdeau, Daller, 2012) ou plus précisément de migration de retraite (N.Martin, 2012, p. 319). Le territoire est alors appréhendé exclusivement par ses aménités.

(4) La trajectoire de fuite

Dans cette configuration, la fuite est dite nécessaire. Il y a une incompatibilité entre l'individu et le territoire : la « *cohérence sociale et spatiale autour de son histoire et de la construction de sa propre territoriale* » ne fonctionne pas ou a été court-circuitée. Le territoire s'appréhende par son versant « pathologique » (voir III). Plusieurs raisons ont été évoquées : l'envie de renouveler son cercle social, l'oppression de la proximité, la volonté de réécrire sa vie sur un autre territoire « vierge ».

Le territoire est considéré comme oppressant.

(5) La trajectoire « frisbee »

La trajectoire reprend le mouvement de fuite dans les faits mais pas dans son intentionnalité. Le retour sur le territoire peut être envisagé sereinement. Des ancrages affectifs sont développés sur le territoire mais la projection familiale ou professionnelle n'est pas possible.

Le territoire est celui de la nostalgie.

(6) La trajectoire improvisée

Par improvisation est entendue une projection chemin faisant, *ex improviso* (sans avoir prévu l'ensemble) (Senil et Koop, 2016). Elle peut s'apparenter à un zapping et induit souvent une multiplication d'opportunités et de compétences avec une difficulté à les concrétiser. Cette trajectoire est aussi symptomatique d'un positionnement au second plan de l'activité professionnelle : le travail est alors alimentaire et cloisonné par rapport à la vie personnelle. Ou alors il est idéalisé à la condition qu'il doit permettre d'« *épanouir ses aspirations créatrices plus qu'apporter seulement la sécurité financière* » (Alinski, 1946).

Le territoire est vu comme inspirant.

(7) La trajectoire accompagnée

La trajectoire accompagnée induit l'existence d'un tuteur : ce dernier peut-être institutionnel avec pour exemple le parcours en tant qu'animateur dans une communauté de commune (avec une montée en responsabilité croissante) ou un parcours dans des structures comme la PJJ (Protection Judiciaire de la Jeunesse). En lien avec cet exemple, la trajectoire accompagnée peut sous-entendre une récupération, celle d'un jeune perdu. Enfin, on peut parler d'un format de « compagnonnage » dans des champs aussi divers que l'artisanat, l'animation ou encore l'économie sociale et solidaire (Cf. Réseau REPAS)

Le territoire est alors sécurisant.

(8) La trajectoire entrante

La trajectoire entrante est celle de l'arrivée de « néos » sur le territoire, sans rentrer dans les détails, nous exposons les motifs rencontrés lors des entretiens :

- L'arrivée sur le territoire est la conséquence d'une mise en désir par le tourisme : la visite a motivée l'habité.
- L'arrivée sur le territoire est le fait d'une opportunité professionnelle
- L'arrivée sur le territoire permet de refaire sa vie sur une « page blanche »
- L'arrivée sur le territoire est motivée par le levier financier : accession à la propriété facilitée (via le coût de l'immobilier), niveau de vie plus faible que dans le territoire d'origine ou encore car l'accès aux aides financières est perçu comme facilité.

Nous résumons les différentes trajectoires décrites par la figure suivante (figure 27).

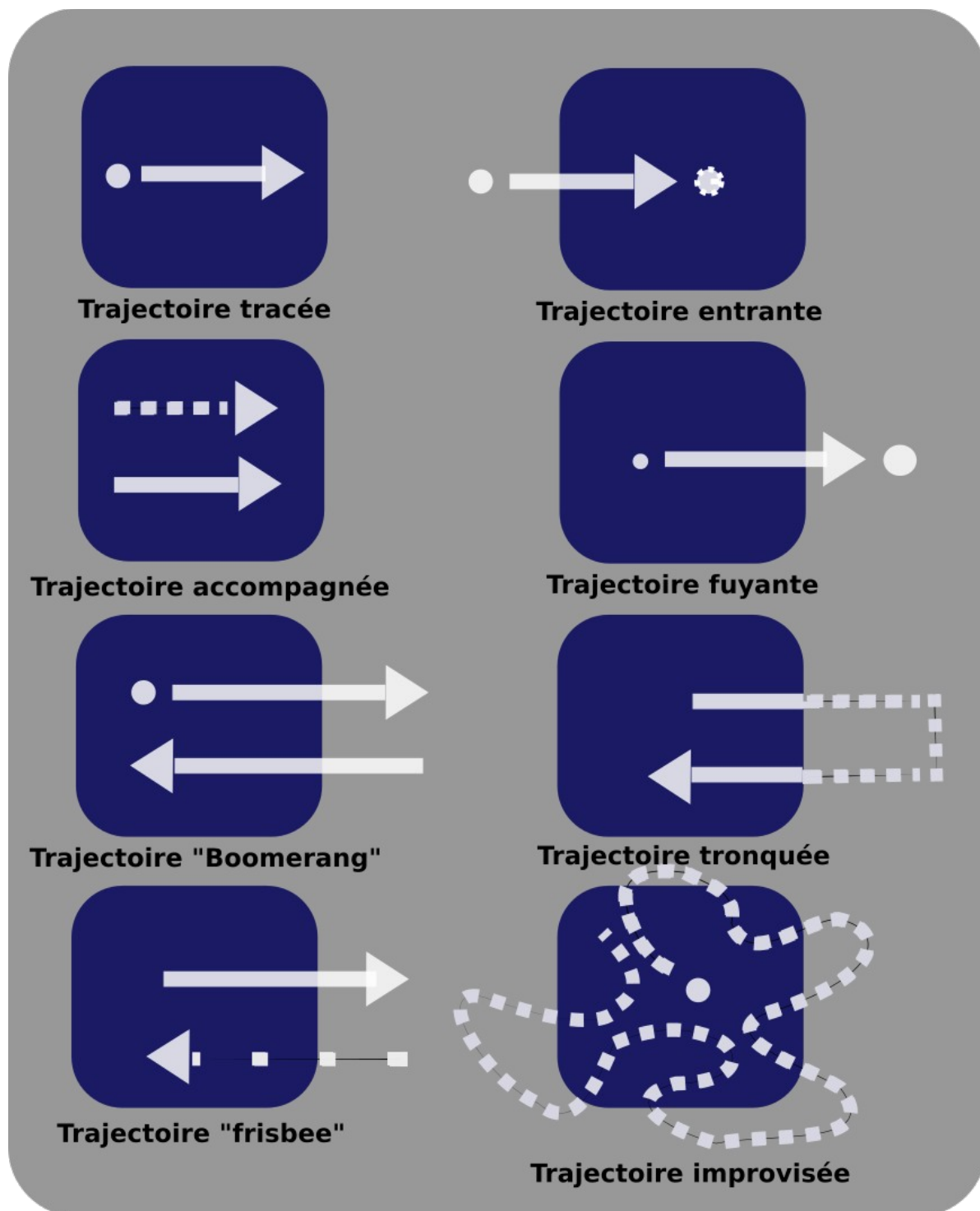


Figure 27 : Les trajectoires-types de la jeunesse en Ardèche (Source : T.Pilloix, M.Vigouroux, M. Ferraton)

B- Des trajectoires différenciés qui traversent des plans de références et une coupure commune

Les trajectoires décrites précédemment sont développées sous l'angle de l'ouverture du territoire et

l'on distingue d'elles trois grandes dynamiques : l'entrée depuis l'extérieur (associée à la posture néo), la sortie (on quitte sa posture d' archéo pour devenir un néo sur un autre territoire) et le fait de rester (posture archéo).

Or ce que l'on souhaite mettre en avant c'est le « brouillage » des pistes entre néos et archéos. Et cela passe par l'existence de plans de références communs. (figure 28)

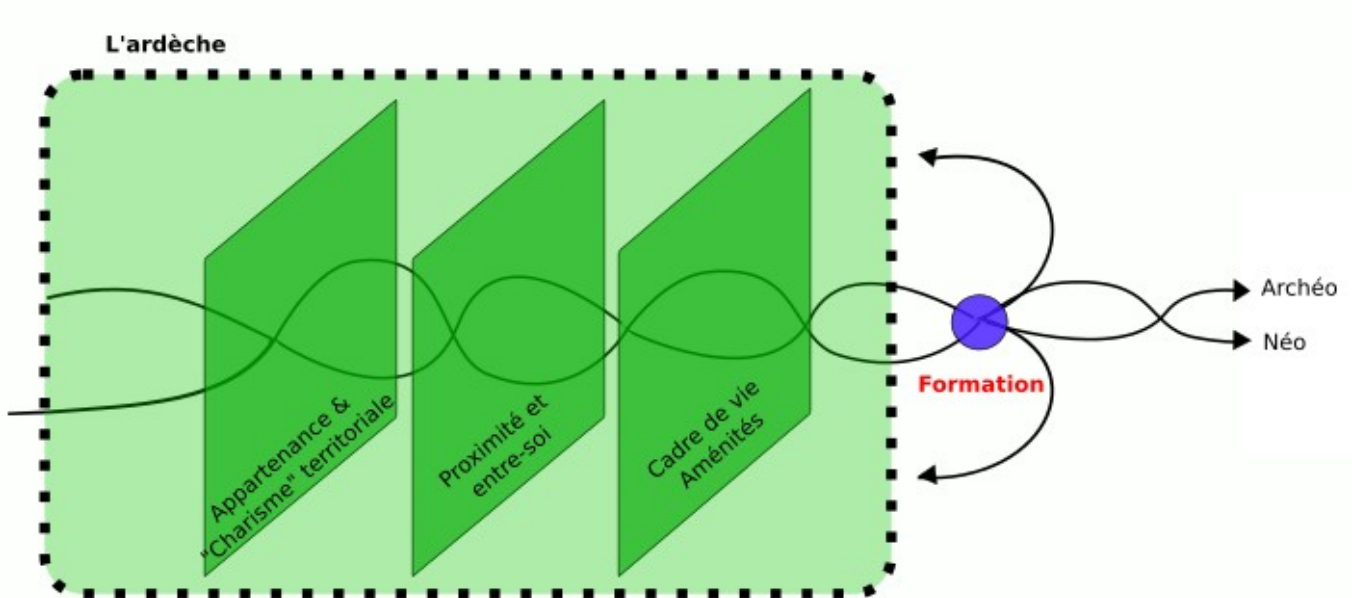


Figure 28 : Les plans de références partagés entre néos et archéos et le « nœud » de la formation.

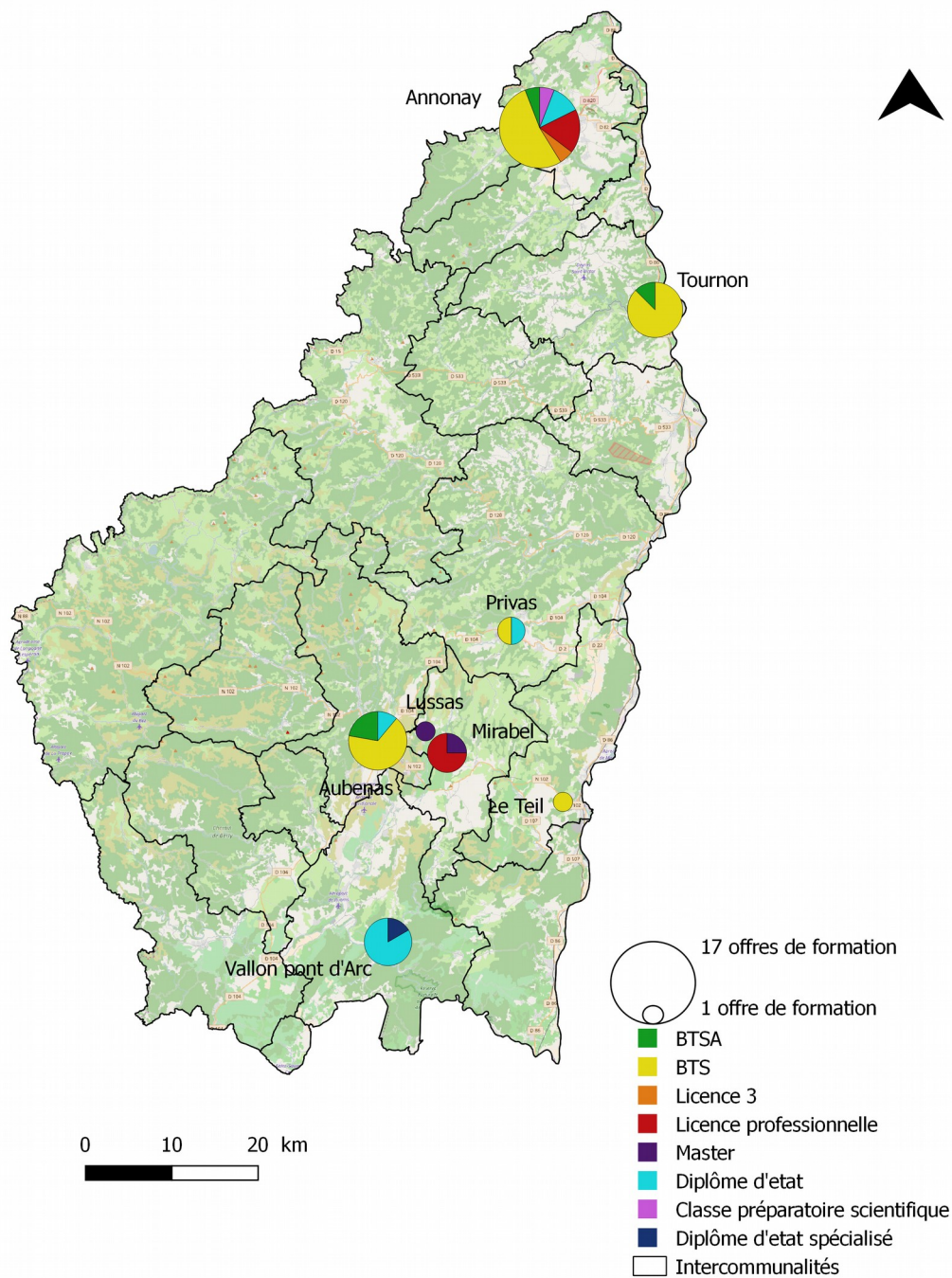
On distingue trois grands plans de références propres à la ruralité que l'on considère partagés à l'ensemble des jeunes ardéchois : l'appartenance territoriale en lien avec le « charisme » territorial ; la proximité et l'entre soi et enfin le cadre de vie et les aménités.

Ces plans de références génériques sont déclinés dans le quotidien des jeunes pour établir la spécificité du territoire ardéchois.

A ces plans de références nous ajoutons une coupure partagée et déterminante dans la trajectoire de vie des jeunes : celle de la formation.

La coupure de la formation

Malgré des offres de formations post-bac sur le département (figure 29), les entretiens menés avec les jeunes ardéchois montrent qu'ils partent en majorité suivre leurs formations à l'extérieur du département.



Source: ADUDA
Réalisation: Cermosem, 2017

Figure 29 : Offre de formation post-bac en Ardèche (Source : M.Vigouroux, 2017)

Ce départ, qui est principalement celui de la décohabitation familiale, est attendu puisqu'il est le marqueur d'un passage à l'âge adulte (Galland, 2007) et aussi l'opportunité de découvrir un autre horizon. Toutefois, ce départ se heurte à une compatibilité extra-territoriale délicate.

- L'incompatibilité extra-territoriale vue sous l'angle de la formation en fonction de la filière professionnelle.

Cela s'illustre par le fait de partir suivre une formation pour aller vers une profession donnée

qui n'existe pas ou peu sur son territoire de départ. Cette difficulté à mettre en cohérence son cursus scolaire et professionnel avec son attachement territorial impose alors un choix : soit se « fermer la porte du retour au pays » soit prioriser son cadre de vie de départ en refoulant la concrétisation du cursus entrepris.

- L'incompatibilité extra-territoriale au prisme du niveau de vie : entre volonté de rester et impossibilité de partir.

Sur le nombre de jeunes rencontrés, plus d'une dizaine ont réalisé des formations « à distance » via le Centre National d'Étude à Distance (CNED). L'argument premier est celui de vouloir rester où l'on vit pour profiter du cadre de vie ou encore de son circuit relationnel. Mais le fil de la discussion amène souvent à mettre en avant un autre motif, celui de l'impossibilité d'accéder à un appartement et à des conditions financières favorables au suivi d'études dans une ville universitaire.

L'Ardèche peut être vu comme un territoire support pour « vivre avec peu », avec en toile de fond, l'éthique de la « sobriété heureuse » (Rabhi, 2010). Mais, dans la configuration que nous exposons, la « sobriété heureuse » apparaît se heurter à un différentiel territorial, notamment avec les grandes villes universitaires.

Le moment de la formation post-bac est donc un nœud déterminant dans la trajectoire de vie des jeunes ardéchois. Un nœud qui s'appréhende pour beaucoup comme un point de non-retour ou parfois comme un moment à renier pour revenir « au pays ».

Mais ce « point de non retour » est-il véritablement effectif ? Il repose sur une comparaison avec l'urbain, perçu comme le lieu de prolifération du travail en comparaison au monde rural : « trouver du boulot, c'est vraiment plus facile en ville » « la ville c'est plus actif, il y a beaucoup plus de boulots » (deux lycéennes, 15 et 17 ans, Aubenas).

Pourtant, si l'on écoute Pascal Mao (directeur de l'Antenne ardéchoise de l'Université Grenoble Alpes), ce dernier précise l'existence d'une part (relativement) importante d'emplois, même qualifiés, sur le territoire. Et d'ajouter que cette part propose par la même occasion des conditions salariales et d'employabilités comparativement plus favorables qu'en milieu urbain.

On peut alors proposer plusieurs points autour de ce discours :

- Il y a une structuration pré-existante dans plusieurs secteurs d'emplois comme le médical, le soin à la personne, l'artisanat, ou encore le tourisme. Ces secteurs sont pourvoyeurs d'emplois sur le territoire et proposent, comparativement au pôle urbain, des conditions d'embauches et des conditions salariales favorisées. De ce fait, ces secteurs peuvent être considérés comme « porteurs » et par la même occasion, ils deviennent garants d'un déverrouillage d'une carrière professionnelle naissante. Les conditions d'embauche moins concurrentielle facilitent en effet l'accès à l'emploi sans expérience préalable. Et par cette occasion cela permet de faire levier pour la continuité d'un parcours professionnel, sur et en dehors du territoire.

- L'Ardèche est un terreau fertile de la création d'activité. Et de soutenir ce discours par l'existence d'une culture de l'expérimentation sur le territoire. On peut alors parler du succès des innovations sociales tel que le Vieil Audon (commune de Balazuc) ou Ardelaine (commune de Saint Pierreville). La pérennisation de ces structures est garante d'emplois en leur sein mais ce sont aussi des marqueurs territoriaux qui essaient derrière eux et cherchent par le partenariat à soutenir l'économie locale.
- Sur ce même versant, les jeunes ardéchois (spécifiquement dans l'Ardèche méridionale) témoignent d'une émulation significative autour de la création de projets professionnels notamment dans le secteur artistique et agricole¹⁸. Un phénomène qui s'alimente aussi par la possibilité de maturer son projet dans le temps par la création de marges de manœuvre temporelles qui reposent sur l'existence d'amortisseurs financiers.

Pour reprendre la formule de F.Cognard (2006), l'Ardèche -à l'instar du diois (Drôme)- est un territoire attracteur pour les « RMIstes du soleil ». Si aujourd'hui le RSA a remplacé le RMI, le fonctionnement est similaire : il est possible de (sur)vivre chichement avec cette aide financière du fait d'un « coût » de la vie sensiblement plus bas qu'en milieu urbain et que dans d'autres départements. Ce principe se couple alors à une culture de la débrouille et du bricolage de subsistance (récupération dans les poubelles de supermarché, systèmes d'entre-aides alimentaires, squats, etc.). Maxime (27 ans, Aubenas), fait ce constat : « [ici, on vit très bien avec 1000 euros et si on bidouille on peut vivre avec moins](#) »

Cette vie simple plus ou moins transcendée et choisie permet (de manière toutefois très imparfaite) d'expérimenter la création d'activité en abaissant les standards de la rentabilité financière attendue.

- Enfin le tourisme -très largement présent sur l'ensemble du territoire- fait office d'amorce économique à la création d'activités avant de s'ancrer pleinement dans le territoire. Virginie (30 ans, Saint Felicien) diagnostique en ce sens que « [les locaux demandent un temps d'adaptation, la sauce prend au bout d'un moment mais il faut prouver qu'on est pas urluberlue et qu'on a sa place \[...\] au contraire, les résidents secondaires ou les touristes, ils jouent le jeu tout de suite](#) ».

Risquons-nous à une métaphore : Le milieu urbain semble prendre les traits du milieu tropical marqué par la « concurrence vitale » ; dans le sens où le milieu tropical apparaît être un écosystème tellement propice à l'épanouissement de la vie qu'il en devient hostile pour l'homme.

Or l'urbain est à juste titre le lieu du foisonnement de l'emploi mais cette prolifération rend la survie sur le marché de l'emploi plus difficile. Il est alors nécessaire de se « battre » pour faire sa place : si le milieu tropical implique une concurrence vitale où il est nécessaire « d'attaquer pour se défendre », le milieu urbain demande de « *danser de plus en plus vite pour rester en place* » selon la formule de Peter Conrad. Aux dangers d'un écosystème naturel (celui du milieu tropical) vient se transposer un autre écosystème, celui d'une modernité tardive en proie à l'accélération (Rosa, 2010).

De ce phénomène découle la difficulté, en ville, d'accéder au premier poste, levier pour la suite.

18 D'après la mission locale de Vallon Pont d'Arc

Mais aussi la difficulté de réunir des conditions salariales optimales au profit de contrats partiels et sur des périodes contractées.

L'Ardèche, placée *a priori* hors de la compétition à l'emploi et à la formation est aussi hors des diktats de la modernité tardive. Et en cela elle peut devenir un territoire levier de l'emploi pour la jeunesse ; il y a certes moins de places, mais plus d'espace...

C- Vers un métissage des postures néos-archéos

Nous avons vu qu'à travers le prisme de l'inter-territorialité (Vanier, 2008) se déclinent des trajectoires différenciées qui provoquent des mouvements d'aller-retour dans et hors du territoire. Que s'ajoutent à cela des plans de références partagés à partir desquels s'accorde une très large part de la jeunesse. Et enfin apparaît une coupure associée à la formation qui est autant une potentielle porte de sortie pour les « natifs » qu'un levier d'entrée pour les « néos ».

C'est par ces mouvements et ces trajectoires qui s'entrecroisent (figure 28) et par le mélange des codes induit de cela que l'on observe un « brouillage » de posture entre néo et archéo. C'est autour de ce « brouillage » que s'amorce une forme de métissage culturel.

« Franchement, on traîne qu'entre néos ici ! » « Autant pour moi, vous avez tous grandit ici... » (Solène, 29ans, au milieu de ses amis, Jaujac)

Le métissage est compris comme le résultat d'une fusion de la sphère culturelle associée aux néos à celle associée aux archéos. Et par cette fusion se dissolvent les clivages et conflits qui les opposent : conflits tournant autour des systèmes de valeurs plus libertaires ou plus conservateurs, ou encore autour des modèles agricoles :

« Traditionnellement, les natifs sont à la FNSEA (en agriculture traditionnelle et industrielle) et les néos à la conf' (en bio). Maintenant, il y a de plus en plus de natifs qui passent en bio et on est de plus en plus à vendre nos produits directement au col de la cavale » (Fanny, 32 ans, Mazan l'Abbaye)

Cette fusion émergente passe par la mobilité et l'ouverture: pouvoir matériellement et psychiquement sortir de la « zone » dans laquelle on maîtrise tous les codes. Le métissage induit en ce sens de s'exposer à l'autre sphère et par l'échange de provoquer la confrontation. Dans la mesure où cette confrontation se positionne dans le respect du contenu culturel de l'autre (ses croyances, représentations et habitus)

Prenons alors l'exemple du couple Jouffrey. Camille (26 ans) est arrivée sur le plateau il y a deux ans pour finir « *amoureuse du coin et d'un gars du coin* ». Lui (François, 27 ans) est agriculteur dans la ferme familiale qu'il a repris sur les hauteurs de Saint-Eulalie. La rencontre de ces deux jeunes ardéchois m'a été chaudement recommandée lors de mon séjour sur le plateau par nombre d'habitants. Ils sont considérés comme hautement représentatifs par la population locale.

La visite de leur ferme m'a permis de découvrir l'obtention récente du label 'agriculture biologique', l'orientation autour d'une distribution locale et sur site mais aussi une réflexion aboutie sur la diversification des activités de transformation du lait.

Plus qu'un exemple de réussite, Camille et François sont une illustration -parmi d'autres- de situations où il est devenu impossible de se référer aux archétypes liés ou au « néo » ou au « archéo ».

Conclusion

La jeunesse ardéchoise est soumise à des aller-retours hors et dans le territoire pour réaliser leur trajectoire de vie. Ce phénomène tend à créer un fort brassage social dont la conséquence est une complexification de la société qui tend à une dynamique de métissage. Cette complexification tend à rendre caduque le clivage néo-archéo, et le schéma de « partir ou rester ». La jeunesse se réinvente sur un nouveau référentiel, celui de l'interterritorialité, tout en conservant un attachement à un territoire qu'il considère spécifique.

3 - Bien vivre et se réaliser dans la ruralité

A- Une ruralité qui se saisit et se transforme au travers du triptyque thérapeutique-pathologique-accoutumance

Cette partie cherche à explorer la manière dont la jeunesse conçoit sa ruralité en Ardèche. Pour cela, plus qu'un clivage positif-négatif/choisi-subi, nous utilisons une mise en tension autour de trois points : la perception d'un territoire vu comme thérapeutique, perçu comme pathologique ou qui se construit autour d'une accoutumance.

En pierre angulaire de cette triangulation, se positionne la conception de la « vie bonne » : *« les sujets humains, dans leurs actions et leurs décisions, sont toujours guidés par une conception (consciente et réflexive ou implicite et inarticulée) de la vie bonne. Nous ne pouvons fonctionner en tant qu'acteurs humains que si nous avons une idée de là où nous devons aller et de ce qui constitue une vie bonne et riche de sens »* (Rosa, 2012). Rosa utilise dans son œuvre, la grille de lecture de l'accélération et de la compression du temps pour appréhender cette notion de vie bonne. De la même manière nous n'abordons pas frontalement cette notion car elle est évidemment propre à chacun. Mais nous utilisons l'entrée territoriale. C'est par cette entrée territoriale qu'il est question d'apercevoir une vision dynamique de la conception de vie bonne.

L'allégorie corporelle pour aborder la question territoriale est fréquemment utilisée dans la littérature et est à nouveau mobilisée dans cette partie. Elle présente l'avantage de créer *« une assimilation subjective où l'on projette du sujet sur l'objet »* (Berque, 2000).

Cette grille de lecture a émergé des rencontres effectuées en Ardèche ; il est en effet prégnant de voir l'importance avec laquelle les jeunes s'approprient les composantes du territoire et de la ruralité pour construire une relation avec celles-ci. Cette relation peut être saisie à travers la notion de Médiante (Berque, 2000), à savoir la création d' *« un complexe à la fois subjectif et objectif, physique et phénoménal, écologique et symbolique »*. Et ce que nous cherchons à exposer c'est comment l'usage du territoire par la jeunesse définit ce complexe et comment cet agrégat de perceptions devient un mécanisme qui détermine la réalisation de soi sur le territoire.

Dans un premier temps, il paraît opportun de définir ces trois termes dans leurs acceptations génériques. Pour cela nous utilisons les ressources du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales :

- Par **thérapeutique**, on parle de ce qui est relatif à « *un traitement spécifique à un trouble* ». Ou notamment de « *ce qui adoucit, abolit les maux de l'âme* ».
- Par **pathologique**, on entend ce « *qui est relatif à un trouble* » ou encore « *qui concerne les maladies, les passions* »
- Par **accoutumance** est décrit l'« *Habitude que l'on prend de faire ou de supporter quelque chose* »

Ce que nous cherchons à mettre en image, c'est le versant qui est choisi par la jeunesse pour aborder la ruralité et quelle relation tisse-t-elle avec elle et leur territoire.

On distingue alors un versant positif -le thérapeutique-, qui s'exprime par une exaltation à vivre en Ardèche ; exaltation qui est justifiée par l'apport à la fois sensible et factuel du territoire sur son fonctionnement personnel et quotidien. C'est le lieu à la fois du décroisement (on s'épanouit, on se sent encore mieux) et du retournement (on se (re)découvre, on va mieux qu'avant)

A cette sphère thérapeutique, on appose les marqueurs suivants : Le recentrage sur l'humain à travers la proximité, la perte de l'anonymat dans la vie de cité, la mutation des chaînes de valeurs à travers le tissu associatif, la contradiction valorisée à l'urbain, le positionnement facilité comme acteur local et à plus large spectre du « changement par les îlots » (Dupin, 2014), l'effet refuge du territoire via la consolidation d'un entre-soi ou encore le bien-être associé au aménité environnementale.

Deuxièmement, on considère un versant pathologique où l'usage fait du territoire crée une source potentielle de trouble. A l'inverse du territoire thérapeutique qui est un catalyseur d'épanouissement individuel, le versant pathologique exprime les freins et les brides que le territoire développe sur l'individu.

A travers cette sphère se déploient les marqueurs suivants : L'isolement face au service public (source d'insécurité), les problématiques liées à l'emploi (absence ou précarité), la sobriété subit, la mobilité (manque d'infrastructures et voiture indispensable).

Ces deux versants sont les figures radicales de la relation au territoire. On ajoute à ces deux premiers versants, une sphère supplémentaire : l'accoutumance. Cette sphère, profondément ambivalente, représente la zone tampon entre ces deux figures radicales. Si le thérapeutique est la forme canonique de la ruralité choisie et positive et le pathologique la forme radicale d'une ruralité subie et négative, l'accoutumance est le versant ambivalent de la ruralité.

Cette ambivalence est bien évidemment dynamique : elle se positionne à la frontière de l'émancipation des standards du modèle dominant et de la résignation face aux verrous imposés par la condition rurale.

Deux expressions sont revenues à de multiples occasions dans les entretiens, et interpellent par leur

ambivalence cette sphère de l'accoutumance : « c'est pas la ville » et « pour souffler ». La première - « c'est pas la ville »- désigne, parfois dans le même entretien, l'enthousiasme à se positionner aux antipodes supposés de l'urbain et en même temps le regret de ne pas pouvoir accéder aux infrastructures et activités que l'urbain peut apporter. La deuxième - « pour souffler » est positionnée autant dans la volonté de revenir (« j'ai fait deux ans de formation à Mende et je suis revenu ici pour souffler » (Mickaël, 28 ans, Prunet)) que de partir du territoire (« C'est bien ici, tout le monde se connaît, mais j'ai besoin de partir de temps en temps pour souffler » (Aurélie, 16 ans, La Voulte))

Pour témoigner de ces mouvements nous élaborons des scénarios qui, loin d'être exhaustifs, cherchent à jeter des pistes de réflexion pour comprendre comment on s'approche ou s'éloigne d'une ruralité qualifiée de positive

B- Scénario 1 : Le glissement descendant

La première dynamique est celle du glissement d'un territoire perçu comme thérapeutique à une forme d'accoutumance (figure 30). Elle correspond à l'étiement de l'exaltation à vivre en Ardèche. Une des configurations rencontrée à plusieurs reprises est la suivante : la mise en désir par la visite à suscitée l'habité dans un fort enthousiasme mais à l'épreuve du quotidien, de la découverte de toutes les facettes de la vie locale par l'usage, la « passion » a diminuée.

Scénario 1 : Le glissement descendant

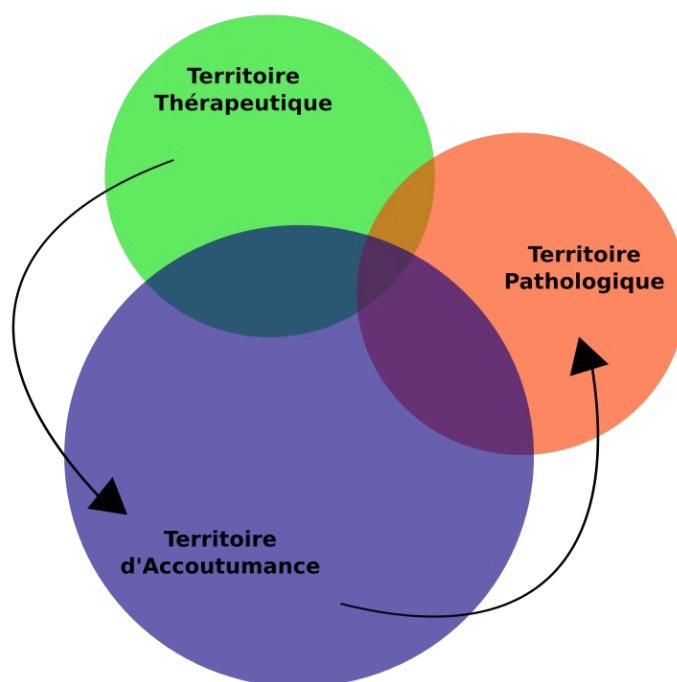


Figure 30 : Représentation du scénario 1

On peut aussi parler d'une désillusion plus ou moins attendue : on arrive avec un grand projet pour se retrouver à faire « des petits bricolages ». On peut prendre le cas de Fanny Montoya et de son exploitation caprins à Mazan l'Abbaye. En recherche d'éloignement pour monter son exploitation agricole autour du fromage de chèvres, elle a trouvé un emplacement idéal du côté de Mazan, avant de se confronter à la concurrence sur ce marché. N'ayant pas assez de ressources, elle a du

additionner à son travail agricole, un emploi de caissière dans la vallée, à Lalevade-en-Ardèche (50 minutes de voiture).

Ensuite, le glissement peut continuer si les freins se transforment en verrous : la grande difficulté à faire sa place professionnellement et socialement ou l'épreuve de l'autonomisation financière perçue comme insurmontable avec le temps. A cela, on peut ajouter le conflit non constructif (la figure du « contestationnaire ») et le manque de reconnaissance qui peut s'y associer.

Pour finir, les témoignages ont révélé que ce glissement s'accroît face à un manque de mobilité (une impossibilité de se projeter et de s'installer dans un autre lieu) lié à des verrous psychiques, financiers ou encore physiques. Dans cette configuration, les éléments qui modifient son environnement proche (sans nécessairement transformer son quotidien) impliquent une mécanique de méfiance voire de défiance. C'est à partir de ces peurs sécuritaires justifiées ou non que le glissement vers le pathologique advient. C'est ce que l'on nomme les barrières invisibles.

C- Scénario 2 : La chute dans le pathologique

Dans certaines conditions, on observe un brusque retournement des valeurs associées à la ruralité , c'est ce que l'on appelle la chute dans le pathologique (figure 31).

Scénario 2 : La chute dans le pathologique

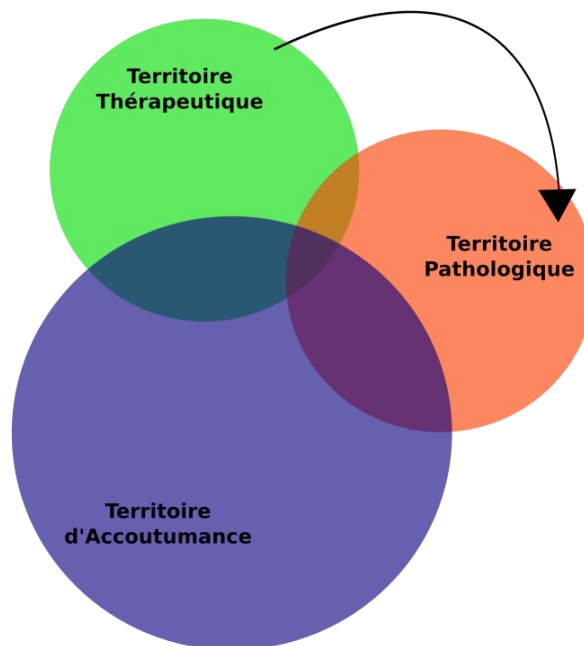


Figure 31 : La chute dans le pathologique

Ce qui est exposé dans ce scénario, c'est un glissement dans le pathologique qui ne soit pas progressif comme dans le scénario 1. On ne passe pas nécessairement par une étape d'accoutumance.

On peut alors parler d'illusion qui se développe par l'isolement relationnel ou encore la difficulté effective à « vivre de peu ». Mais il est aussi question du micro-conflit, où la proximité et la perte de l'anonymat dans la vie de cité devient anxiogène. En somme on passe de l'effet refuge à l'effet

« shining¹⁹ »...

Ce point a été soulevé dans le discours de quatre jeunes filles rencontrées. Leur témoignage s'articulait autour de la question de la réputation ; thématique qui englobait tout les autres sujets abordés : « ici, les jeunes ils jugent, ils font des réputations, c'est malsain » « Je suis entrain de passer le permis, comme ça, je pourrai partir, c'est étouffant ici » (Justine, 17 ans, La Voulte).

Enfin, on peut additionner l'errance (professionnelle ou encore sentimentale) à ces facteurs « pathologisants » : La projection de soi et l'investissement sur le territoire se retrouve, dans cette optique, délégués au second plan.

D- Scénario 3 : Le tremplin vers une redéfinition de la vie bonne

En guise de dernier scénario, on peut désigner la dynamique de ré-enchantement du quotidien via l'utilisation de composantes territoriales par un versant vertueux. (Figure 32)

Scénario 3 : Le tremplin dans la ruralité

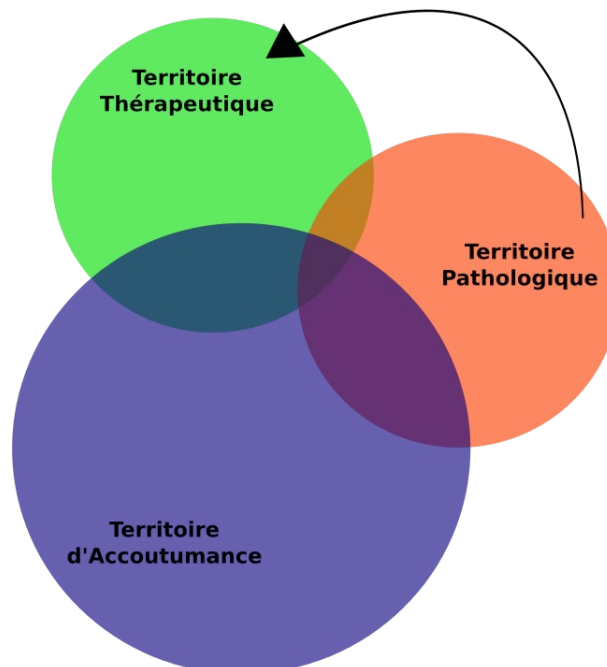


Figure 32 : le tremplin dans la ruralité

On distingue cette dynamique par la mise en avant de l'entre-soi que l'on précise reconfortant et structurant ; la résilience d'un parcours personnel auquel le territoire a servi de support ; et enfin le parti pris dans une initiative ou un conflit qui est précisé « constructeur ». En somme comment le cadre de vie ou une série d'événements spécifiques au territoire ont permis de redéfinir l'appropriation de l'espace et ont servi de rôle de structuration sociale.

Au delà de l'événement comme révélateur et facteur de retournement de situation, on peut aussi mettre en avant la ré-appréciation d'une ressource territoriale.

On peut reprendre ainsi l'exemple de Fanny Montoya qui ,après des difficultés à pérenniser son exploitation caprins, s'est orientée parallèlement sur la production de savon au lait de chèvre. Elle a

¹⁹ On fait référence ici au film de Stanley Kubrick (1980)

alors glissé d'une ressource « générique » en Ardèche à une ressource spécifique sur ce même territoire. Et au delà de la pérennisation économique que cela a engendrée, elle est maintenant porteuse de plusieurs projets de vente directe mutualisés, notamment au col de la Cavalle. Son discours particulièrement enthousiaste lors de notre rencontre a illustré ce (re)basculé d'une résignation à une exaltation.

Conclusion

La ruralité se saisit sur plusieurs versants. Les jeunes ardéchois tissent ainsi une relation forte qu'ils éprouvent, qu'ils prennent à bras le corps mais aussi qu'ils construisent dans un équilibre parfois délicat. Cet équilibre, celui de l'accoutumance, s'exprime sur plusieurs registres :

Une « vie simple » à la frontière de l'idéologie et de la résignation ; La dépendance au capital culturel dans l'expérimentation et la création d'activités ; Le rapport à la ville réfuté dans ses représentations mais une attirance pour ses activités et services ; Un rapport exalté à l'isolement pour les pratiques récréatives mais délicate dans la mobilité quotidienne ; La conviction éthique et l'attachement territorial mis en balance avec des conditions salariales et financières difficiles ; La question du rythme saisonnier où on s'accommode du « pas assez » de l'hiver par le « trop » de la saison estivale. Et enfin, une mutation plus ou moins subite du paradigme travail et production : face aux emplois saisonniers et partiels marquant la jeunesse ardéchoise, est-on plutôt du côté de la résignation (l'inactivité, l'ennui) ou sur une forme d'*empowerment* au temps (temps « pour soi », pour se réaliser, etc.) ?

4 – Une jeunesse inscrite dans une dynamique de transition

L'emprise de l'alternatif apparaît particulièrement puissante en Ardèche. Sa force vient d'un maillage associatif dense qui se conjugue à l'arrivée de néo-ruraux sur le territoire, tonifiant celui-ci. La perceptive d'une transition de la société est alors conscientisée par une importante part de la jeunesse ; part qui influence par capillarité une encore plus large part de la population.

Les témoignages des jeunes rencontrés ont permis de mettre en lumière des discours militants, des discours incarnés dans le mode de vie mais aussi des actions isolées qui touchent de près ou de loin à la thématique de la transition. En cela, l'Ardèche s'inscrit comme « *un cadre de vie dans un univers cohérents* » selon la formule de Boltansky. Et cet univers cohérent apparaît lié au processus de transition.

Revenons alors sur le concept de transition. En 1934, A.Gramsci, un philosophe italien, définissait la transition comme une « *phase d'évolution d'une société qui se traduit par des difficultés, intérieur ou extérieur, à reproduire le système économique et social sur lequel elle se fonde et commence à se réorganiser, plus ou moins vite et plus ou moins violemment sur la base d'un autre système* » et d'avertir que « *dans ses temps-là naissent des monstres* ».

Si la naissance de « monstre » est associée au contexte de cette citation (1934)²⁰, il est toutefois

20 Membre fondateur du parti communiste italien, Antonio Gramsci a été emprisonné sous le régime mussolinien à partir de 1927, jusqu'à sa mort. (Source : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/antonio-gramsci/>)

intéressant de noter que la transition renvoie à la crise d'un système existant et que c'est dans la crise qu'apparaissent de possibles « monstres ». Or une crise est autant un danger qu'une occasion. Les chinois, ont ainsi deux signes pour écrire le mot crise, l'un signifiant danger, l'autre occasion. C'est l'assemblage des deux qui crée la signification du mot crise.

Aujourd'hui, la crise la plus profonde est d'ordre environnementale et elle s'accélère par notre mode néo-libéral de développement. C'est en effet autour de cette problématique environnementale que se construit des dangers en cascade, les boucles de rétroaction négative : Pollution, empoisonnement par les pesticides, épuisement des ressources, baisses des nappes phréatiques, inégalités sociales engendrées, etc. Comme le souligne Isabelle Stengers (2009), « *ce n'est pas un mauvais moment à passer avant que tout ne redevienne normal* ». Nous sommes *aux temps des catastrophes* pour reprendre le titre de l'œuvre de Stengers (le danger) mais aussi au temps de la transition (l'occasion).

Il est donc question d'une sortie progressive de l'emprise néo-libérale pour redéfinir un système de valeur et une re-définition de la richesse (Viveret, 2001). En somme, il s'agit de redéfinir le contrat social autour de la modernité et du progrès.

Nous postulons alors que la jeunesse ardéchoise située et intégrée dans un tissu social, une dimension spatiale et environnementale spécifique, la rend porteuse de signaux faibles d'une société en transition.

A- Un territoire réceptacle

Alinsky (1946) dans *veille for Radicals* oppose libéraux (« *ceux qui aiment les gens avec la tête* ») et radicaux (« *le partisan du peuple* », « *qui aiment les gens avec la tête et avec le cœur*»). Il précise alors que les libéraux ont tendance à qualifier les radicaux d'« *excentriques* ». Et par appui sur le terme *Crank* signifiant à la fois excentrique et manivelle, il précise que c'est à distance d'un centre que s'accomplit toute révolution : « *They forget, however, that the definition of a crank is an object which makes revolutions* ».

L'Ardèche, profondément marquée par la ruralité, se positionne justement à distance des centres en termes géographiques mais aussi des centres de domination et devient ainsi, un « *site de possibilité radicale, (...) hors du corps principal* » (Hooks,1990).

Et du fait de l'éloignement idéologico-géographique au centre, il est un réceptacle pour les « *excentriques* » qui sont sortis par/à cause du modèle dominant. Ce que nous proposons, c'est le principe d'une force centrifuge du modèle dominant qui vient alimenter la dynamique alternative. Et le principe que l'Ardèche est un territoire repère pour les « *centrifugés* », un refuge pour ce que Rouvière (2015) nomme « *les réfugiés de la décroissance* ». (Figure 33)

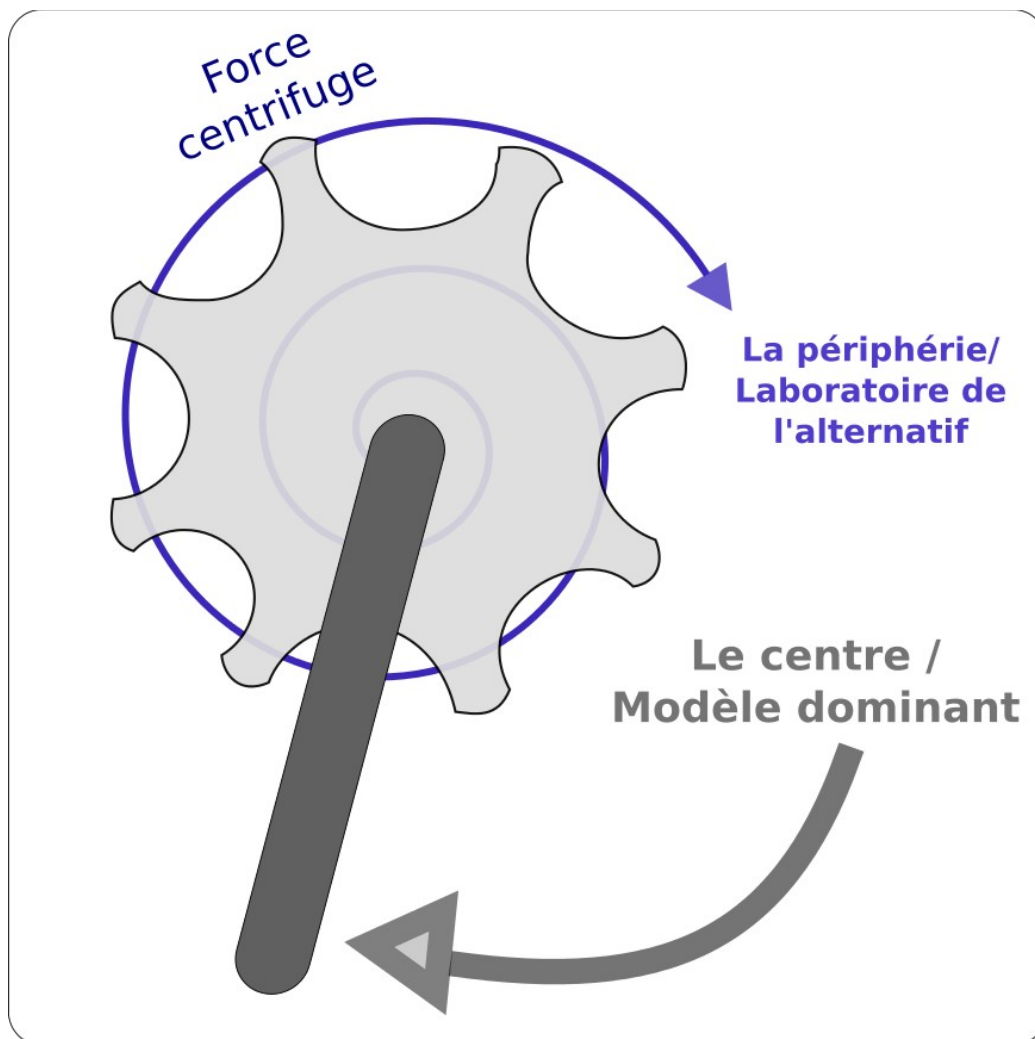


Figure 33 : Rapport centre-périphérie autour d'une dynamique centrifuge

Cette dynamique centrifuge s'articule autour de l'image d'une manivelle (*Crank*). Par l'impulsion du centre, la manivelle s'active et chaque révolution (sens physique) est alors l'occasion d'alimenter une révolution, celle que Dupin (2014) nomme la révolution par les îlots.

Depuis les années 1960, l'Ardèche a démontrée, à travers plusieurs vagues de néo-ruraux fuyants les contraintes urbaines et capitalistes (Rouvière, 2015) qu'elle est un territoire d'accueil. Et l'enquête de terrain a confirmé l'importante part des « marginaux », des « hors-normes », des « excentriques » sur le territoire : « Tout le monde est fou, on peut être fou » (Noël, *Les Vans*), « Y'à tout et n'importe qui ici, c'est juste génial ! » (Marjo., 29 ans, Jaujac). Cette présence est par ailleurs tout autant effective (emprise quantitative) que cognitive (emprise symbolique).

En effet ce phénomène est un marquage pour une culture du possible d'une part et de une culture de l'acceptation d'autre part : une forme d'éthique du « hors-norme » qui mobilise tolérance, indifférence, solidarité et entre-aide en retour.

B- La substance de la transition : approche par la matière

La transition étant le passage d'un état à un autre, nous proposons d'illustrer ce phénomène par l'image du béton d'une part et de la terre-paille de l'autre à travers leurs propriétés physiques,

mécaniques et leur modes de conception.

Le premier est l’emblème de l’artificialisation du monde, le pourvoyeur sédimentaire d’un changement d’ère (l’anthropocène). Le second est l’un des fers de lance de l’éco-construction, du renouveau et de l’habitat léger qui est particulièrement présent en Ardèche (Messini, Bonnafoux, 2016). Un différentiel que nous exposons ci-dessous (figure 34)

Béton	Terre-Paille	Paramètres interpellés
Homogène et assimilé	Hétérogène mais cohérent	Cohésion
Destruction pour reconstruction Schumpeter	Retouche perpétuelle, bricolage. <i>Jugaad</i> (Radjou et al., 2013)	Agilité
Prise rapide, immuable	Prise lente, anomalie aléatoire et fréquente	Expérimentation
Rejet des techniques ancienne, triomphe de la technoscience.	Réintégration des techniques ancestrales, modernité alternative	Progrès
Pas de métabolisme, imperméable	Réspirabilité, Humidité absorbé-restitué, biomimétisme	Interaction avec l’environnement
Dépendance à processus de transformation en amont	Matériaux accessibles, primaire	Autonomie
Mécanique	Organique	Dynamique

Figure 34 : Propriétés associées au béton et au terre-paille et paramètres interpellés.

L’utilisation de ces deux matériaux (dans le temps de la construction) implique des mutations sous-adjacentes. Premièrement, les propriétés physiques et mécaniques trouvent une résonance dans les conceptions faites de la modernité et du progrès. De plus, les modes d’utilisation induit de la matière terre-paille, déterminent de nouveaux rapports au temps, au travail, aux techniques du passé, au principe de test-erreur, etc.

Si le terre-paille apparaît comme un « matériau de la transition », sa texture revêt un caractère tout aussi important. Dans sa fonctionnalité comme dans sa symbolique, la matière est efficiente si elle subit un brassage qui lui permet d’être fluide mais adhérente.

Cette texture que nous définissons comme efficiente est alors la figure idéale de la substance collective. Et c’est par le critère de solubilité que nous cherchons à l’évaluer. La solubilité est un paramètre qui se définit comme la capacité d’une substance à se dissoudre dans une autre substance.

La solubilité, critère d’évaluation du « métissage » des différentes substances sociales se positionne en équilibre entre liquide et liant. La première substance d’origine, le liquide est entendu au sens de l’horizontalité (« l’horizontalité du liquide » (Renault, 2013)) et au sens de la « liquéfaction sociale » (Bauman, 2006) qui se distingue par le règne de l’éphémère, de l’instabilité et la consécration de l’individualité.

La deuxième substance, le liant est vu au prisme de l’inertie et de l’aliénation : « être tenu à ». Il est à comprendre aussi comme l’élément de la stabilité et du long terme.

Ce que nous soutenons, c'est que l'équilibre et le métissage se développent dans le paradoxe. Les paradoxes sont les « nœuds prospectifs » selon la formule de Martin Vanier de la construction d'une société en transition et ils renvoient aux questionnements suivants : le commun (figure idéale de la substance sociale) s'accède-t-il par priorisation du collectif ou de l'individu ? Se définit-il dans le consensus ou le consentement ?

Ou encore quelle est la place de la stabilité dans « l'impératif de la transition » et de l'expérimentation qui lui est liée ?

Nous explorerons ces paradoxes à l'échelle de l'individu et à plus large spectre par la temporalité de la transition.

C- l'étonnement du soulèvement ardéchois

L'Ardèche est un épicode de l'alternatif, elle a accueilli les premières vagues de néo-ruraux avec comme figure de proue, Pierre Rabhi en 1961 (Rouvière, 2015). Les ancrages historiques et culturelles du rejet de l'urbain et du capitalisme y sont ainsi profonds. D'autant plus qu'ils sont accentués et actualisés par un maillage associatif puissant, véritable locomotive qui déploie un cahier des charges de valeurs associé à ce monde en transition.

Plus qu'une mouvance, une appartenance collective héritée par l'histoire alternative ardéchoise, la rencontre de jeunes ardéchois a montré un soulèvement qui se porte à l'échelle individuelle. Par ce recentrage sur l'individu, la transition n'est fondamentalement plus un soulèvement à venir dans le sens d'un événement mais une somme imparfaite de cheminement individuel.

Ainsi, pour Mickael (28 ans, Prunet) : « Je sais pas si je suis alter', c'est un questionnement de tous les jours [...] je me réinterroge et je sais que dans la vie conjugale, dans les actes du quotidien, il y a des paradoxes ». La transition n'apparaît pas comme un étendard, une appartenance ou encore un acte militant qui induit une forme d'exemplarité ; elle s'immisce dans le quotidien, dans l'individualité. Et c'est par ce qu'elle s'incarne et se déploie avec sa fragilité, en s'exposant au paradoxe de chacun, qu'elle devient puissante.

La maturité de la jeunesse ardéchoise s'exprime dans l'acceptation d'une transition non linéaire, dans l'indifférence à une figure canonique. La transition s'envisage et tend à l'universalité du fait qu'elle comprend des « bavures », des marges d'erreurs. L'alternatif n'est alors pas perçu comme normatif, il s'immisce dans le quotidien pour se transformer en « bon sens ».

Si beaucoup de jeunes ardéchois ne se saisissent pas d'une direction pour l'avenir, qu'ils improvisent et voient « au jour le jour », c'est qu'ils font confiance à leur instinct. Gardons-nous de voir du mystique là-dedans. Mais considérons plutôt que le marquage de l'alternatif a paramétré cette dimension intuitive, pour se transformer en une forme de « bon sens ».

La question de l'énergie d'un lieu soulevé précédemment va dans ce sens, celui de saisir des informations intuitivement. *A priori* inarticulée, l'énergie est de ce fait un marqueur non quantifiable mais important qui émane d'un territoire.

D- Un mouvement en deux temps : l'image de la crémaillère tyrolienne

La force centrifuge est la mécanique initiale, l'impulsion. Elle fait référence à une dimension individuelle, ce que l'on pourrait illustrer par le principe d'une révolution (un tour de manivelle) pour un sujet humain propulsé à distance du centre.

Cette « distance » ou « en-dehors » est d'abord une position réflexive par rapport au modèle dominant : c'est une distance dont la signification est cognitive. Mais elle aussi géographique, on se positionne dans la ruralité -en Ardèche dans notre cas- pour concrétiser cette distance.

Ensuite, nous avons ajouté le principe d'une substance collective par la notion de solubilité. C'est à dire comment l'ensemble des « excentriques » viennent redessiner une nouvelle texture sociale par l'utilisation de nouveaux matériaux (l'image du terre-paille).

Pour mettre en mouvement et en image cette dynamique d'impulsion conjuguée au paramétrage d'une substance collective, nous utilisons l'image de la crémaillère tyrolienne. Moins « poétique », la crémaillère tyrolienne est aussi appelé « appareil à crépir » (figure 35)

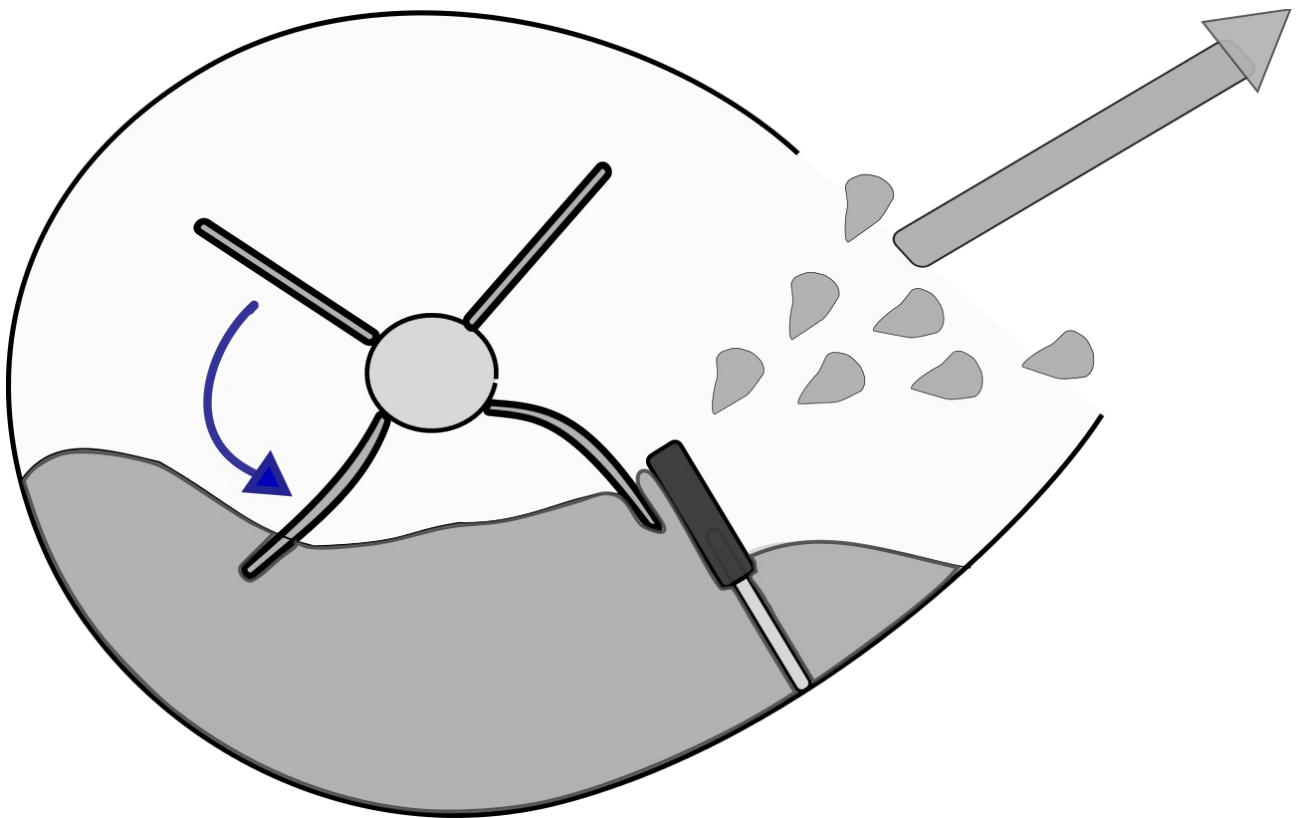


Figure 35 : Vue en coupe d'une crémaillère tyrolienne. Une manivelle met en mouvement un axe sur lequel sont positionnées des lamelles souples. Au contact d'une butée, les lamelles délivrent la substance qui se fragmente et se projette vers l'extérieur. (Réalisation : T.Pilloix)

La solubilité est ici centrale pour le fonctionnement de la crémaillère : la substance projetée doit être (1) suffisamment liquide pour faciliter le mouvement et accélérer le processus tout en étant (2) paramétrée à adhérer par la suite, donc suffisamment liante.

C'est donc de deux actions (projeter et adhérer) dont il est question mais aussi de deux temporalités. A l'instar de l'usage mécanique de la crémaillère, celui d'un pignon en rotation sur une crémaillère

en translation, notre illustration consiste en une projection (translation de la substance) induit d'un mouvement court et rapide (la rotation de l'axe).

Nous postulons alors que la transition est régit par une phase d'accélération qui induit une phase de décélération pour paramétrer *in fine* une situation d'adhérence au sens où nous l'avons déterminée précédemment.

Pour illustrer cette temporalité de la transition, nous utilisons le symbole de la spirale logarithmique (figure 36). Régit par une constante, le « nombre d'or », cette formation représente cette double temporalité qui construit un même mouvement.

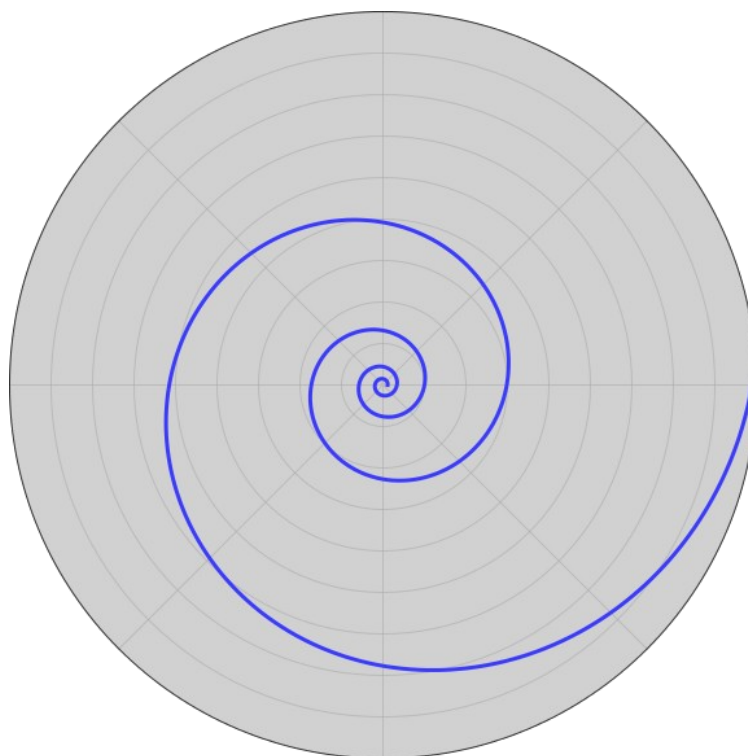


Figure 36 : La spirale logarithmique, une symbolisation de la transition et de sa temporalité.
(Réalisation : T.Pilloix)

En effet cette forme symbolique de la spirale résout le dilemme entre impératif au changement et réaction à un modèle dominant d'une part et à la construction d'un autre modèle ancrée dans la décélération d'autre part. De plus cette spirale se construit grâce à la suite de Fibonacci, où chaque nombre est la somme des deux précédents et où le rapport de deux termes consécutifs tend vers le nombre d'or. Par ce rapport de proportion inscrit dans la nature est soutenue la recherche d'harmonie mais aussi pour paraphraser Aristote l'idée que la somme des parties est inférieurs au tout.

Conclusion

Cet outillage théorique et métaphorique nous a permis d'aborder le concept de la transition. Un effort qui a été introduit par les rencontres qui ont parsemées l'itinérance en vélo. Il s'est en effet avéré que la jeunesse ardéchoise porte comme constante l'appartenance et l'affirmation d'une spécificité. Et c'est au travers de ces constantes qu'elle développe un débrayage des normes issues

d'une forme peu ou prou conscientisée d'un rejet des contraintes urbaines et capitalistes. Celles-là même qui donnent corps à ce que l'on nomme le modèle dominant.

Ce qui étaye ce propos, c'est le constat que l'Ardèche s'est positionnée comme un territoire réceptacle pour accueillir ce rejet du modèle dominant. Le département s'est doté de marqueurs idéologiques forts qui le rendent attracteur de ce point de vue.

De surcroît, un autre constat est celui de l'imprégnation d'un système de valeur propre à l'alternatif. Cette imprégnation semble avoir permis à une large part de la jeunesse d'« habiter » le concept de la transition.

Ces deux éléments nous amènent à penser que la situation de marginalité et de précarité territoriale qui affecte l'Ardèche (Allefrede, 2006) ne s'efface pas en reproduisant le schéma de développement de territoire moins marginalisé. Mais que l'association marginalité-précarité tend à être déplacée dans un référentiel alternatif, qui se construit chemin faisant. Et par ce cheminement se développe le principe d'un décrochement volontaire -donc choisi- au modèle dominant. La ruralité positive prend alors racine dans ce processus : elle n'est pas seulement une « niche » spatiale qui permet de jouir d'un cadre de vie réenchanté, elle apparaît être aussi le terrain d'une expérimentation riche d'enseignements pour une mutation des modèles dominants (Giraut, 2008).

L'Ardèche est de ce fait un laboratoire d'une modernité alternative. C'est à dire un territoire de valorisation de ressources spécifiques (Pecqueur, 2005) qui sont révélées par cette dynamique de transition et incarnées par une ressource territoriale au cœur de notre étude : la jeunesse.

Pour finir, n'oublions pas que le « *concept de ressource est interprétatif, c'est un choix* » (Allefrede, 2006) et que ce choix semble celui de la réinvention de la ruralité conjointement à celle de modernité.

5- Les indices d'usages pour le programme AJIR: du territoire aux démarches territoriales

Les grilles de lectures précédentes (Partie IV) proviennent, pour une très large part, de discours pragmatiques dans un cadre d'entretien en mouvement (Parti III). Du fait d'une entrée sensible, nous avons considéré comme nécessaire, pour transmettre au plus juste les témoignages recueillis, de « personnifier » les typologies. C'est pour cela que l'on parle des triptyques réconfortant-attachant-rugueux et thérapeutique-pathologique-accoutumance.

Et par ces grilles de lecture nous avons introduit la condition primaire pour accéder aux démarches territoriales : être en situation de s'engager sur le territoire et de s'y investir. En effet, les témoignages articulés autour d'une appropriation « pathologique » du territoire n'ont pas permis d'explorer la question des démarches territoriales. De même, les jeunes pour qui la projection sur le territoire ne fait pas sens, se refusent à aborder cette thématique. Car c'est par l'association « malheureuse » ou « pathologique » entre trajectoire personnelle et ancrage sur le territoire que

s'installe le règne du court terme. Et que l'on tend, par conséquent, à se fermer les portes de toutes démarches territoriales. Évidemment, l'approche pathologique peut devenir un vecteur de participation par l'utilisation d'un mode transgressif et conflictuel, mais ce type de configuration n'a pas été rencontré durant l'enquête.

Après ces premières précisions, nous nous orienterons autour des modalités de participation pour faciliter l'accès aux démarches territoriales, afin d'exposer par la suite les indices d'usages.

A - La jeunesse à l'épreuve de la participation : éléments d'introduction aux indices d'usages

Dans un contexte d'extension du modèle de la démocratie participative se développe une injonction quantitative dans laquelle la jeunesse est ciblée et souvent associée à un alibi, on parle alors d'« impératif participatif ».

L'exemple des conseils municipaux de la jeunesse apparaît en certains points révélateur de la nécessité de créer des instances mais se révèle assez inapte à prendre en compte l'expression dans les instances: « *la « parole de l'enfant » si souvent mise en avant ne correspond que partiellement à la réalité observée : le dispositif reste très contrôlé par l'environnement adulte, d'autant qu'une partie des enjeux sont politiques, mais déniés comme tels* » (Koebel, 1998). Un phénomène confirmé par Hugues (24 ans, Annonay) : « *J'ai testé les conseils municipaux de jeunes, j'y suis allé « remonté à bloc », je voulais mettre mon grain de sel ! Mais en face, les élus sont trop habiles, trop habitués à détourner notre expression. Franchement, ça sert pas à grand-chose...* » « *Après, ça fait quand même une expérience, pour le CV, c'est pas mal* »

On peut alors parler davantage d'un laboratoire de la position que d'un véritable laboratoire du « jeu participatif » tel que le décrit Talpin (2006). Le « Jeu participatif » étant défini autour de l'abandon de son rôle social (son « quoi ») pour se mettre dans une infinité d'autres rôles (l'identité abstraite du citoyen, le « qui »). La participation est alors le lieu de l'inversion du stigmaté : du silence à l'expérience partagée pour *in fine* aboutir à une reconfiguration identitaire (Carrel, 2003)

Il est alors question d'explorer les raisons de cette limitation à une apparence participative avec l'appui des réflexions engagées durant le séminaire AJIR (12 et 13 juillet 2017, Le Pradel).

Le premier point soulevé est celui de l'appétence à la participation, rendre attirant la participation et attirer les jeunes -dans leur diversité- vers cela. Le deuxième point est celui du climat de la participation. Le troisième celui de la rencontre élues-jeunes et des médiums qui s'articulent à cela. Enfin, c'est la question de la redéfinition d'un commun : celle d'une figure idéale composée d'un espace-temps et d'un ensemble de codes de la participation dans lesquels la volonté des deux parts s'accorde. C'est ce que nous cherchons à symboliser par la figure suivante :

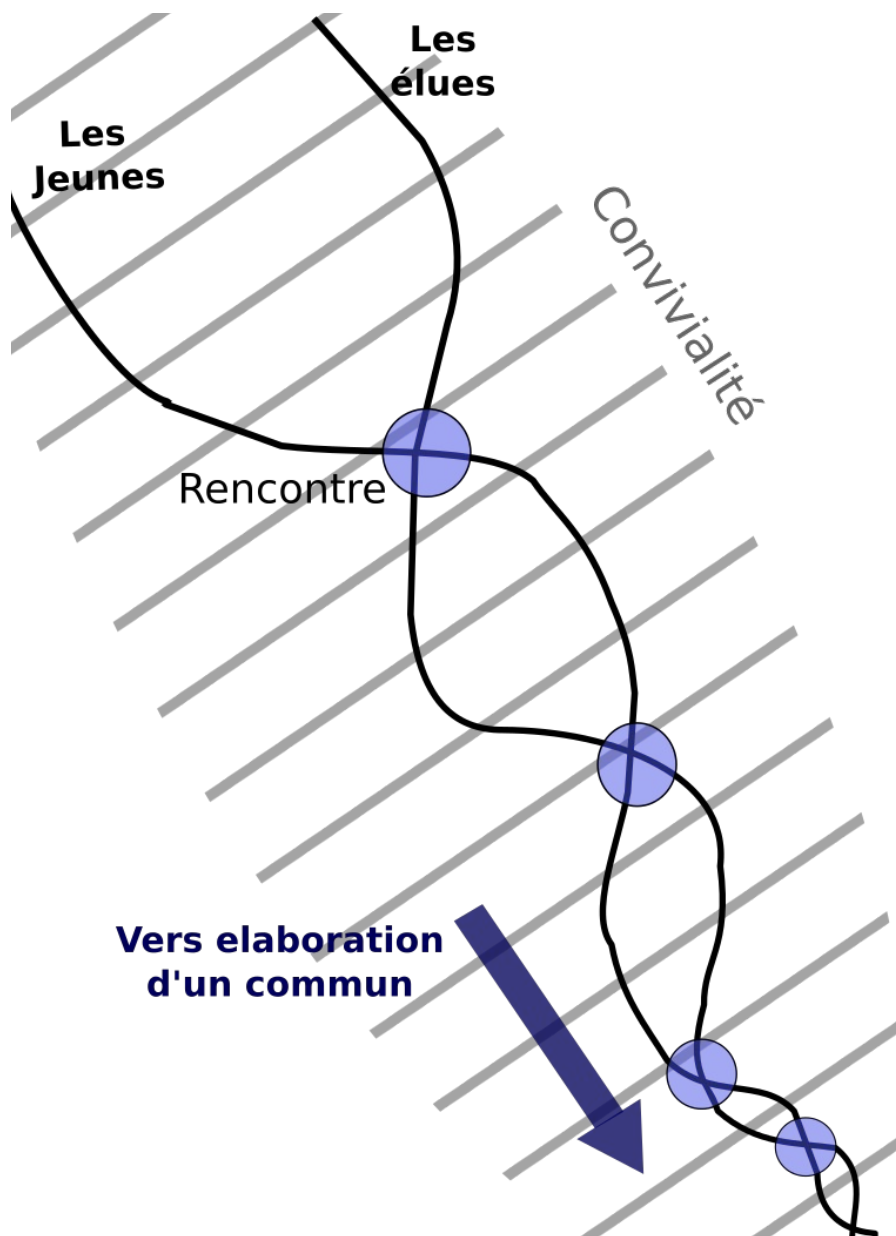


Figure 37 : Symbolisation des problématiques soulevées par la participation des jeunes
(Réalisation : T.Pilloix)

Au départ, nous reconnaissons la distinction entre les jeunes d'une part et les élus représentant l'institution d'autre part. Cette distinction se resserre ou s'étire autour de l'axe dépossession-appropriation : une double dynamique qui considère la volonté (1) de donner l' « accès à » (en somme reconnaître la capacité de contre-expertise : « légitimé à ») et (2) autour de l'action d' « aller-vers » ou d' « attirer vers » (en somme augmenter l'appétence par des formats renouvelés).

Ces curseurs génériques soulignent l'importance de renouveler l'approche institutionnelle et de déconstruire les portes d'entrée usuelles de la participation.

Deuxièmement, on parle de l'importance d'un climat de la participation, celle de la convivialité. La convivialité est alors une ambiance autant qu'un état au sens d'Ivan Illitch et de sa *société conviviale* (1973). Elle fait émerger le besoins de sortir d'un lieu formalisé et spécialisé.

Dans cette optique, la culture du conflit est convoquée puisqu'elle est facilitatrice du croisement des savoirs et d'un éclatement des cadres. Elle ajoute au discours technique et scientifique, le discours pragmatique notamment par l'acceptation de la passion (l'emprise de l'émotion sur le discours) et de sa subjectivité, alors pleinement acceptée. De surcroît, cela participe à court-circuiter l' « embarras de la parole » (Bergès, 2016). En cela, elle « *permet la création de voix en trop, d'une expression surnuméraire qui participe à la reconfiguration perpétuelle de la scène publique* » (Hayat, 2013). La convivialité est alors à définir comme l'ambiance qui permet l'intégration bienveillante du plus large spectre de l'expression verbale.

Troisièmement, intervient la question de la rencontre, le point de contact entre élus et jeunes. Ce dernier peut se développer dans des instances institutionnelles pré-existantes, des instances ad hoc ou dans des tiers-espaces. Le premier implique une intégration de la jeunesse en tant que citoyen non différencié par son âge et donc nécessairement intégré à une assemblée « adulte » . Le deuxième est une instance « de jeunes » avec le risque d'une spécification thématique. Le troisième est à inventer ou plutôt à saisir.

L'association de la convivialité et du principe d'événement s'oriente particulièrement vers la thématique du festif. Thématique *a priori* peu noble, elle nécessite toutefois une attention particulière. Positionné aux antipodes du formel, le festif réinterroge le lieu, le temps et le cadre de la participation : le mouvement Nuit Debout en est un exemple autant que les comités des jeunes autour de l'organisation des fêtes votives dans les villages ardéchois.

Le cadre festif est alors le lieu du débrayage des normes et nous interpelle de ce fait. En effet, à l'instar de Jacques Auberger, créateur du jubilaire *laboratoire international du vortex*²¹, on peut parler de la fête comme le lieu de destruction d'une vision manichéenne où s'opposent le bien et le mal. Appliqué à la participation, le festif est alors l'espace où disparaît le rôle social et s'évanouit le normatif autant que le transgressif.

Enfin, l'élaboration d'un commun, symbolisé par l'affinement du tressage entre jeunes et élus et la multiplication des points de rencontre (figure 37) correspond à l'espace de la virtualisation des éléments soulevés précédemment : le lieu d'une participation réinventé où s'efface la subordination -au profit de l'horizontalité- à travers l'élaboration d'un mode de fonctionnement, de codes et d'un langage commun.

Pour conclure, c'est vers l'émergence d'un tiers-espace que l'on tend ; espace qui est « *à la fois une réalité de l'expérience humaine et un dispositif opératoire, entre une forme instituant et instituée, autodidacte et académique, libre et codifiée* » selon les termes d'Hugues Bazin. A savoir une grille de lecture ouverte où se mobilise les notions d'autonomie et de participation. Celle d'un espace-temps où se déconstruit l'institutionnalisation dans ses représentations formelles (celles qui posent la question de l' « accès à » et donc de l' universalité) pour se reconstruire par l'usage, à la fois nulle-part et partout (Bey, 1991). Ce n'est pas seulement un désengagement pour l'institutionnel tel qu'il est mais un lieu de réappropriation à l'interface de la place du public et de la place aux publics.

21 « A la recherche du Vortex » : <https://www.youtube.com/watch?v=rcv1IokfS0A>

B – Proposition d'indices d'usages

Ce premier paragraphe nous a permis d'exposer les éléments qui facilitent l'accès et la « saisie » de la participation sur le territoire. Nous articulons maintenant, l'approche territoriale et participative autour de l'établissement d'indices d'usages.

Rappelons que les indices d'usages peuvent se définir comme les éléments de confrontation, via l'usage, de la qualité des critères de réussite. Par ce constat, nous établissons la mécanique suivante : les indices d'usages s'établissent comme les conditions à la participation ; conditions qui s'expriment dans l'espace d'expérimentation et de collaboration. Ensuite le cheminement dans cet espace enrichit l'autonomie qui à son tour engendre une potentielle reconsidération des jeunes en tant qu'acteurs du territoire pour réengager plus fortement la dynamique de participation (figure 38)

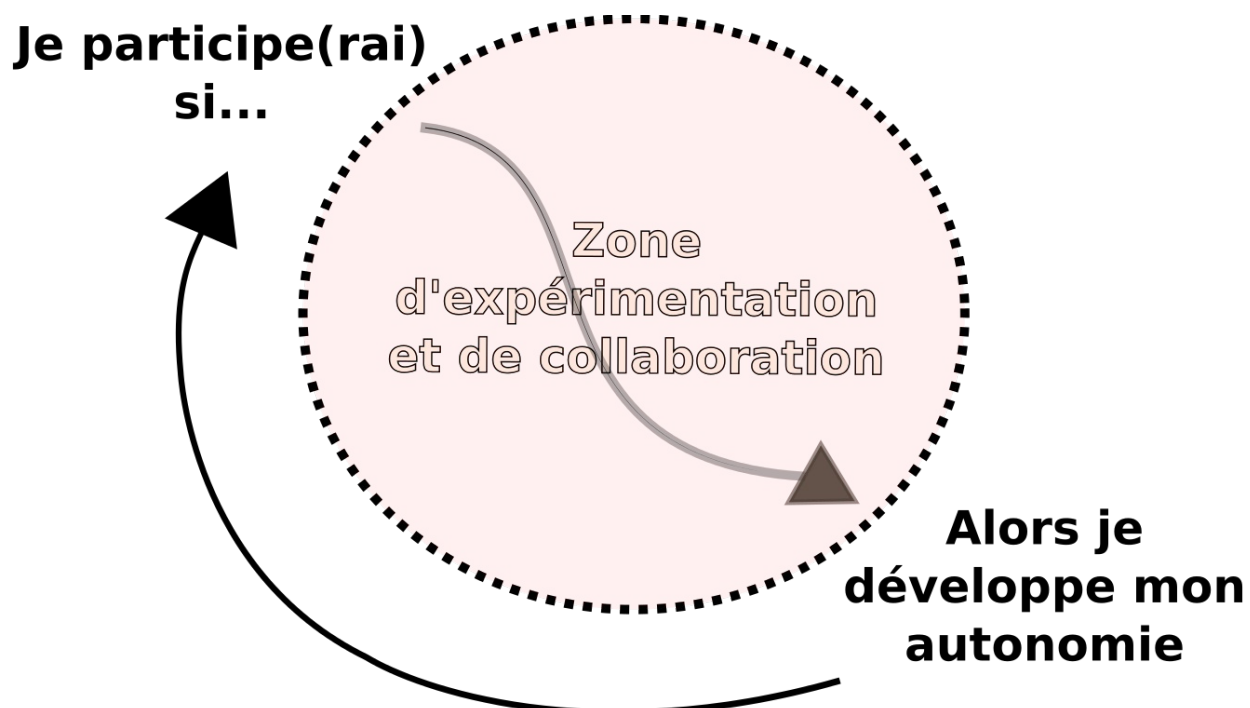


Figure 38 : La mécanique associée aux indices d'usages (Réalisation : T.Pilloix)

Pivot entre cette étude et la démarche d'évaluation de la politique publique AJIR, les indices d'usages (figure 39) se situent au cœur de la poursuite de ma mission de stage durant le mois de septembre. Il sera en effet question d'échanger, à partir de ces résultats, avec les acteurs et les élus mais aussi -et surtout- de les confronter à nouveau aux regards de la jeunesse, notamment durant les États Généraux de la Jeunesse qui se tiendront le 21/22 octobre 2017 à Privas.

	Espace de collaboration et d'expérimentation	
	Conditions	Attentes
(1) Je peux me projeter sur le territoire	(1-a) Le territoire est viable en termes de trajectoire de vie	Reconnaître et prendre en compte les mobilités inter-territoriales comme partie

Je participe(rai) si...			intégrante de la jeunesse en Ardèche. Définir les temporalités de la participation selon ce constat.	
		(1-b) Le territoire est viable au quotidien	Favoriser la mobilité physique et psychique des jeunes	
		(1-c) Je peux faire avec peu	Renforcer la mutualisation à travers les tiers-lieux Permettre une plus grande souplesse normative et réglementaire pour court-circuiter la précarisation de la jeunesse	
	(2) Je connais les possibilités d'AJIR	(2-a) AJIR s'intègre à la culture jeunesse ardéchoise.		Renforcer la communication et la visibilité du programme AJIR auprès des jeunes pour qu'ils se l'approprient comme étant « leurs outils ».
		(2-b) Je connais les cadres légaux et réglementaires pour les transformer.		Les cadres légaux et réglementaires ne sont plus opaques mais simplifiés et rendus lisibles aux yeux de tous.
	(3) On considère ce que je fais déjà comme une démarche territoriale	(3-a) Je participe déjà à des associations		Reconnaître les actions locales et associatives comme une porte d'entrée au politique.
		(3-b) Je développe des compétences dans la comités de jeunes pour l'organisation des fêtes votives		Considérer la spécificité de l'organisation des fêtes votives à être un laboratoire de la participation, de l'innovation et de la collaboration.
	(4) J'ai confiance	(4-a) En moi	Transmission de confiance dans le cadre scolaire	Renforcer le partenariat avec l'éducation nationale pour associer la culture de l'action locale à la culture scolaire.
			Sortir de l'assignation à une posture apprenante	Engager le processus d'émancipation à la subordination et court-circuiter l'injonction à la reproduction générationnelle.

			J'ai des exemples de réussites sur lesquelles me greffer, m'inspirer	Soutenir les leaders locaux identifiés par la jeunesse (Cf. <i>Community Organizing</i>)
		(4-b) Au institution	Considérer nos spécificités sans nous spécialiser	Considérer la jeunesse à travers leurs capacités de « débrayage de normes » et pas seulement à travers leurs capacités « a choisir la couleur du <i>skatepark</i> »
			Dès le collège, stimuler le pouvoir d'agir	Développer la culture de la participation dans la vie locale à travers le cadre scolaire
	(5) Je suis dans ma zone de confort	(5-a) Ambiance conviviale		Reconsidérer la place du festif et de l'événement comme médium de la participation et au dialogue social
		(5-b) Lieux de la jeunesse appropriés par l'usage		Saisir, capter et faire émerger les tiers-espace de la participation
Je développe mon autonomie et je me réalise sur le territoire				

Figure 39 : Les indices d'usages, une intelligence collective à saisir dans le cadre d'AJIR (Réalisation : T.Pilloix)

Conclusion générale

Le vélo à peine enfourché, avec la ferme intention de partir à la rencontre des jeunes ardéchois, je prenais déjà un orage sur le coin du casque... C'est alors, en sautant de flaques en flaques, que j'ai démarré mon immersion sur le territoire. Et c'est en passant d'étonnements en étonnements qu'elle s'est poursuivie.

L'itinérance réalisée s'est articulée autour de la dérive urbaine situationniste (Debord, 1956) pour muer *in fine* en une forme de « maraude ». A savoir une somme imparfaite de postures et d'approches spatiales qui s'actualisent au détour des rencontres et des interactions impulsées ou provoquées. Et, c'est au prisme de cette méthodologie en mouvement qui compose avec l'étonnement et l'incertain, que cette étude a émergé.

Il a alors été question de comprendre la manière dont la jeunesse ardéchoise s'approprie les composantes territoriales pour « habiter » la notion de ruralité positive. Et, conjointement à cela, de se questionner sur sa capacité à transformer l'Ardèche en un laboratoire d'une modernité alternative.

Le sujet s'est orienté sur la compréhension des systèmes d'appartenances territoriales. Les entretiens ont d'abord fait apparaître que l'Ardèche, dans ses limites institutionnelles, est un premier marqueur sur lequel viennent se décliner des systèmes culturels localisés (Bourdeau P., Corneloup J., Mao P., 2004) à des échelles plus fines.

Ces systèmes prennent racine dans l'usage du territoire au quotidien. Ils s'activent, soit autour de volets fonctionnels (les spécificités factuelles, physiques, écologiques), soit par un versant sensible, symbolique et affectif. C'est autour de ce complexe subjectif-objectif que se construit le « charisme » territorial ardéchois (Senil et Koop, 2015).

A l'instar des dynamiques d'attraction-émanation propres au « charisme » territorial, les trajectoires de jeunes ardéchois sont marquées par des allers-retours hors et dans le territoire, en lien avec le besoin de se former ou encore d'accéder à l'emploi. Ces mobilités, exprimées le long des trajectoires de vie, accentuent le développement d'une inter-territorialité. En cela, les parcours de vie en Ardèche ne résonnent pas seulement dans le schéma de partir ou de rester mais, se développent autour d'un principe d'adhérence : c'est à dire par l'existence d'un grain spécifique au territoire qui induit un mouvement de friction plus que d'ancrage.

En creux de l'inter-territorialité, se développe une dynamique de métissage culturel qui tend à brouiller les clivages entre « néos » et « archéos ». Ce métissage est alors tonifié et orienté par un maillage associatif dense et une culture alternative ancrée sur le territoire. L'établissement de l'Ardèche en tant que territoire réceptacle pour les « réfugiés » du modèle urbain et capitaliste appuie ce constat.

La jeunesse ardéchoise est donc imprégnée de près ou de loin par l'établissement d'un système de valeur alternatif et semble, par ce prisme, embrasser la ruralité, en la conjuguant à des mutations dans la manière d'habiter, de travailler et dans les pratiques sociales.

En ce sens, le discours des jeunes a permis de donner corps à l'existence d'une ruralité dite positive. Toutefois, les mutations qui soutiennent la notion de ruralité positive se positionnent sur une limite ambiguë et délicate entre (1) le choix de dessiner volontairement les bases d'une modernité alternative et (2) une mécanique de déverrouillage plus ou moins transcendée de contraintes associées au territoire et à la ruralité.

La ruralité positive est donc un objet au contour encore incertain, dont le sens se construit chemin faisant à travers une mécanique fragile entre exaltation et résignation.

En questionnant les portes d'entrées de la participation à partir des discours des jeunes ardéchois, les indices d'usages chercherons à créer la possibilité d'affirmer l'espace des jeunes dans les démarches territoriales et consolider la construction de notre objet d'étude et de leur objet territorial : la ruralité positive.

Et c'est sous un soleil de plomb que je suis rentré au CERMOSEM... Avec dans un coin de ma tête le souvenir d'un appel radio, celui du chef des pistes de la station des 7 Laux : « Oh les gars, c'est le foutoir dans le poste de secours, on est pas en Ardèche là! ». A cette froide remarque vient s'ajouter un souvenir moins lointain, celui de Louise (24 ans, Les Vans) qui, à l'instar de Goethe, affirmait préférer « un désordre à une injustice ».

Bibliographie

- Alinsky, S. D. (1946). *Reveille for radicals*. *Vintage: New York*.
- Allefresde, M. (1992). *Coopération intercommunale et développement: la décentralisation relancée*.
- Allefresde, M. (2006). *Recueil de textes*. Ed. PNRMA
- Amar, G. (2010). *Homo mobilis: le nouvel âge de la mobilité: éloge de la reliance*. FYP éditions.
- Antheaume, B. (2009). Vanier, M. (2008) *Le pouvoir des territoires. Essai sur l'interterritorialité*. Paris, Economica, 160 p.(ISBN 978-2-7178-5534-0) Vanier, M. (2008) *Le pouvoir des territoires. Essai sur l'interterritorialité*. Paris, Economica, 160 p.(ISBN 978-2-7178-5534-0). *Cahiers de géographie du Québec*, 53(149), 289-290.
- Argyris, C., Schön, D., (1992). *On organizational learning*, Reading, M.A : Addison Wesley
- Augé, M. (2010). *Éloge de la bicyclette*. Payot.
- Augé, M. (2001). *Un ethnologue dans le métro*. Fayard/Pluriel.
- Augé, M. (1992). *Des lieux aux non-lieux. Non-Lieux. Introduction à une anthropologie*.
- Bauman, Z. (2006) *La vie liquide*, Paris, Les incorrects, Rodez/Le Rouergue.
- Bazin, H. (2014) *Écritures collaboratives en recherche-action, émergence d'un chercheur collectif*, in biblio.recherche-action.fr
- Beck, U., Bonss, W., & Lau, C. (2003). *The theory of reflexive modernization: Problematic, hypotheses and research programme*. *Theory, culture & society*, 20(2), 1-33.
- Berthelot, L., & Corneloup, J. (2008). *Itinérance, du Tour aux détours. Figure contemporaine des pratiques récréatives de nature*.
- Berque, A. (1990). *Médiance: de milieux en paysages*. Montpellier: Reclus.
- Bey, H. (1991). *The temporary autonomous zone*. Pirated by HMV P P M.
- Bier, B. (2010). «Territoire apprenant»: les enjeux d'une définition. *Spécificités*, (1), 7-18.
- Boltanski, L., & Chiapello, E. (2000). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris: Gallimard.
- Bonnafoux F., Mesini B. (2016). *Habitat léger et mobile de résidence : éCo-Habiter en Ardèche méridionale*, in Cousin Grégoire, Loiseau Gaëlla, Viala Laurent, Crozat Dominique, Lièvre Marion (édité par), *Actualité de l'Habitat Temporaire. De l'habitat rêvé à l'habitat contraint*, collection « SHS », Terra HN éditions, Marseille.

- Brunet, R., Ferras, R. T., & Hervé, R. B. (1993). *Les mots de la géographie: dictionnaire critique* (No. 03) 911 BRU).
- Breviglieri M., (2002) L'horizon du *ne plus habiter* et l'absence de maintien de soi en public , in CÉFAÏ D., JOSEPH I. (dir.), *L'Héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, p. 319-336.
- Bourdeau, P. (2006). Le post-tourisme comme grille de lecture du futur des Alpes?. In *Le post-tourisme comme grille de lecture du futur des Alpes?* (p. 8). Università degli studi di Udine.
- Castoriadis, C. (1997) *Les carrefours du labyrinthe*, tome 2 : Domaines de l'homme, Le Seuil, Paris.
- Caussanel, J. (2015) *Processus de territorialisation de l'innovation sociale. Rapport de recherche*
- Charlier, B. (2005) *Médiation entre recherche et pratique en éducation*, *Revue des sciences de l'éducation*, *Volume 31, numéro 2*, p.259-272.
- Cognard, F. (2006). Le rôle des recompositions sociodémographiques dans les nouvelles dynamiques rurales: l'exemple du Diois. *Méditerranée. Revue géographique des pays méditerranéens/Journal of Mediterranean geography*, (107), 5-12.
- Corneloup, J., Bourdeau, P., & Mao, P. (2004). Le marquage culturel des territoires touristiques de nature. *Revue de géographie alpine*, 92(4), 11-20.
- Cortazar, J., & Dunlop, C. (1983). *Les Autonautes de la cosmoroute. Paris, Éd Galli.*
- Dewey J., (1954), *The Public and Its Problems*, Athènes, Swallow Press / Ohio University Press.
- Di Méo, G., Buléon, P.,(2005). *L'espace social. Lecture géographique des sociétés.*
- Donadieu, P., & Mazas, E. (2002). *Des mots de paysage et de jardin*. Educagri éditions.
- Dupin, É. (2014). *Les Défricheurs*.
- Duran, P., (2001) *Action publique, action politique* , in J.P. Leresche (sous la direction de), *Gouvernance locale, coopération et légitimité*, Pédone, Paris, pp. 369-389.
- Durkheim, E. (1893), *La division du travail*, Paris, PUF.
- Faure, A. (2011). *Action publique territoriale*.
- Filippi, M., & Torre, A. (2005). *Proximités et changements socio-économiques dans les mondes ruraux*. Quae.

- Galland O. (2007) Sociologie de la jeunesse, Armand Colin, Paris (4eme Ed)
- Gauthier, B. et al. (2009) Recherche sociale : de la problématique à la collecte de donnée, Ed. Presses de l'université du Québec
- Giraut, F. (2009). Préface. Innovation et territoires: les effets contradictoires de la marginalité. *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine*, (97-1).
- Grésillon, É., Alexandre, F., & Sajaloli, B. (2016). *La France des marges: Capes-Agrégation Histoire-Géographie*. Armand Colin.
- Gwiazdzinski, L. (2015). Nouvelles explorations urbaines. Entre protocoles géographiques et néo-situationnisme.
- Heron, J. (1996). Co-operative inquiry : Research into the human condition. Ed. Sage
- Hugon, M., Seibel, C. (1988) Recherches impliquées, recherche actions : le cas de l'éducation. Ed. De Boeck Université
- Hervieu, B., & Viard, J. (1996). *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*. Ed. de l'Aube.
- Illich, I. (1973). La convivialité, trad. fse. Paris, Ed. du Seuil.
- Jambes, J.-P. (2005) Territoires apprenants, esquisses pour le développement local du XXIe siècle. Ed. Harmattan
- Jean, Y., & Périgord, M. (2009). *Géographie rurale: La ruralité en France*. Armand Colin.
- Kayser, B. (2004). Ils ont choisi la campagne, éditions de l'Aube. *La Tour d'Aigues*.
- Koop, K., & Senil, N. Innovation sociale, improvisation et développement territorial: l'expérience ardéchoise. Dans Klein, J. L., Pecqueur, B., Koop, K., & Soussi, S. A. (2016). *L'innovation locale à l'épreuve du global: Un défi pour les acteurs*. PUQ.
- Kirschner, C. (2016, January). Le territoire narratif: proposition d'une expérience touristique innovante inspirée par l'itinérance. In *Deuxième Université Internationale d'hiver*.
- Latour, B. (2015). Face à Gaïa. Paris: La Découverte.
- Lévy, J., & Lussault, M. (2003). *Dictionnaire de la géographie [et de l'espace des sociétés]* (Vol. 1034). Paris: Belin.
- Loncle, P., Becquet, V., & Van De Velde, C. (2012). *Politique de jeunesse: le grand malentendu*. Champ social Editions.
- Lussault, M. (2009). *De la lutte des classes à la lutte des places*. Paris: Grasset.

- Martin, N., Bourdeau, P., & Daller, J. F. (2012). Du tourisme à l'habiter: les migrations d'agrément. *Paris, L'Harmattan*.
- Métral, P. A. (2015). *Les pratiques alternatives à l'épreuve de la transition récréative. Une géographie hors-norme* (Doctoral dissertation, CERNOSEM, Plateforme du développement territorial, Le Pradel, 07170 Mirabel).
- Mora, O., & Vanier, M. (2008). Les nouvelles ruralités à l'horizon de 2030 des relations ville-campagne en émergence, travaux initiés par l'Inra en 2006. *Editions Quae, Versailles*.
- Morin, E. (2014) Introduction à la pensée complexe, Éditions POINTS.
- Nez H. (2013) Savoir d'usage in Casillo I. avec Barbier R., Blondiaux L., Chateauraynaud F., Fourniau J-M., Lefebvre R., Neveu C. et Salles D. (dir.), *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*, Paris, GIS Démocratie et Participation, 2013, ISSN : 2268-5863. URL : <http://www.dicopart.fr/en/dico/savoir-dusage>.
- Pawson, R., Tilley, N. (1997) An introduction to scientific realiste evaluation. Ed. Sage production
- Pawson, R. et al. (2005) Realiste Review-A new method of systematic review designed for complex policy interventions. *Journal of Health services research policy*.
- Pecqueur, B., Colletis, G. (2005). Révélation de ressources spécifiques et coordination située. *Économie et institutions*, (6-7), 51-74.
- Pedler, M., Boydell, T., Burgoyne, J. (1989) The learning company. *Studies in continuing education*. Vol.11, no 2, p.91-101
- Pélissier, N., Pagès, D., (2000) Territoires sous influence/1, 12 p.
- Pierret-Cornet, Ph. Hervieu, B. (2002) Les transformations des campagnes françaises : une vue d'ensemble. In *Repenser les campagnes*, Ph. Pierret-Cornet, (dir.). Edition de l'Aube, 9-31
- Podevin, G. (2011) Processus évaluatif d'une recherche-action et démarche prospective : quelles convergences ? *Reflets et perspectives de la vie économique*. 1/2011 (Tome L), p. 55-63
- Rabhi, P. (2010). La sobriété heureuse. *Actes Sud*.
- Renault, A.(2013). Démocratie liquide, in Casillo I. avec Barbier R., Blondiaux L., Chateauraynaud F., Fourniau J-M., Lefebvre R., Neveu C. et Salles D. (dir.), *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*, Paris, GIS Démocratie et Participation, ISSN : 2268-5863. URL : <http://www.dicopart.fr/es/dico/democratie-liquide>.
- Rosa, H. (2010). *Accélération: une critique sociale du temps*. La Découverte.
- Rouvière, C. (2015). *Retourner à la terre: l'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années*

1960.

- Senge, P.M. (1990) *The fifth discipline : the art and practice of the learning organization*. Ed. Currency Doubleday.
- Stengers, I. (2013). *Au temps des catastrophes: résister à la barbarie qui vient*. La découverte.
- Vanier, M. (2008). *Le Pouvoir des territoires. Essai sur l'interterritorialité*. Paris: Economica. *Anthropos, coll. "Géographie*.
- Vercauteren, D., & Jordan, E. (2008). *Artifices anti-hiérarchiques à l'usage des groupes*. *Vacarme*, (2), 48-50.
- Viard, J. (2012). *Nouveau portrait de la France: la société des modes de vie*. Éditions de l'Aube.
- Viveret, P. (2001). *Reconsidérons la richesse*. Paris, *Rapport d'étape, Secrétariat d'État à l'Économie Solidaire*.
- Wackermann, G. (2005). *Dictionnaire de Géographie*, Ellipses

Annexe : Les scénarios prospectifs autour des modalités démocratiques



Scénario 1 : Hacktivity Libérer l'expression par la voie électronique

Maïva, assis sur la chaise de son bureau d'appartement à Annonay ou Guillaume sur la table de sa bergerie "perdu" sur le plateau ardèchois participe activement à la construction, l'amendement et le vote des politiques publiques au travers de leur connexion internet. Sur les questions autour de la mobilité, Guillaume ne se sent pas capable de décider et Maïva, elle, est peu intéressé. Ils donnent alors à Gérald la possibilité de contribuer et décider à leur place. Ce dernier, particulièrement à l'aise avec la politique contribue à la place d'une centaine de personnes déjà sur ce sujet. En effet, il a gagné la confiance de nombreux internautes avec des vidéos politique qu'il a nommé "BatMan2000"

Proposition Discussion Hierachisation



Culture numérique et citoyenne commune



Participation & vigilance

Une fois passé l'exaltation des premiers instants, l'ardèche sombre dans la routine. Du fait d'un investissement à la baisse, les délégations se sont multipliées auprès de Gérald et d'une poignée de cyber-citoyens maintenant devenue professionnel de la politique: retour à la case départ ?

Ebullition & (in)stabilité

Le bouillement citoyen bat son plein: les propositions fusent et leur applications ne tardent pas à être appliquées... puis à être abrogé très rapidement faute d'avoir su convaincre tout de suite. L'ardèche attire les "jeunes innovants", le foisonnement opère ! Mais certains ne se retrouvent pas dans cette ébullition créative et perdent un peu pied...



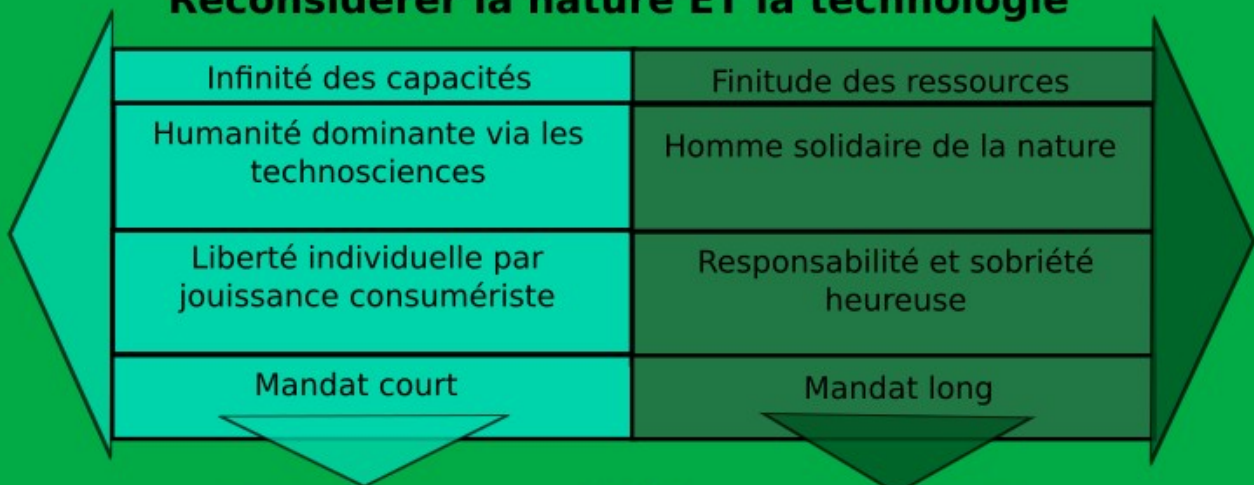
Scénario 2 : Gaïa

Prendre en charge à long terme la question naturelle

Préoccupé par la sauvegarde des paysages ardèchois et par leur qualité de vie, Perrine et Victor ne sont pas dupe: l'avenir qu'ils souhaitent ne pourra pas être sauvé par les avancés technologiques et par la croissance économique. Pour eux, le "génie humain" s'incarne dans la refonte du système politique et démocratique mais la tâche est lourde, complexe. L'objectif est lointain mais demande d'être rejoint très vite. Perrine est survolté. Victor, lui, s'effondre dans son super canapé, déjà fatigué...

"Les technosciences sous un soleil radieux nous permet l'invention d'un monde merveilleux ?"

Reconsidérer la nature ET la technologie



Chambre basse
Politique traditionnelle

Faire coexister



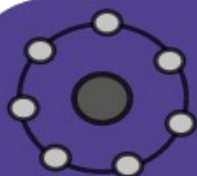
Chambre haute
Politique du long terme

prendre "à" charge le long terme

L'ardèche, laboratoire de l'avenir écologique via le changement des modes de préservation de la nature et des modes de consommation individuels crée de l'espoir partout en France. Seulement, malgré leur rôle de "sauveur" en avance sur leur temps, Victor et Perrine se sentent sacrifiés au nom des dérives du passé: le conflit générationnel bat son plein entre eux et les

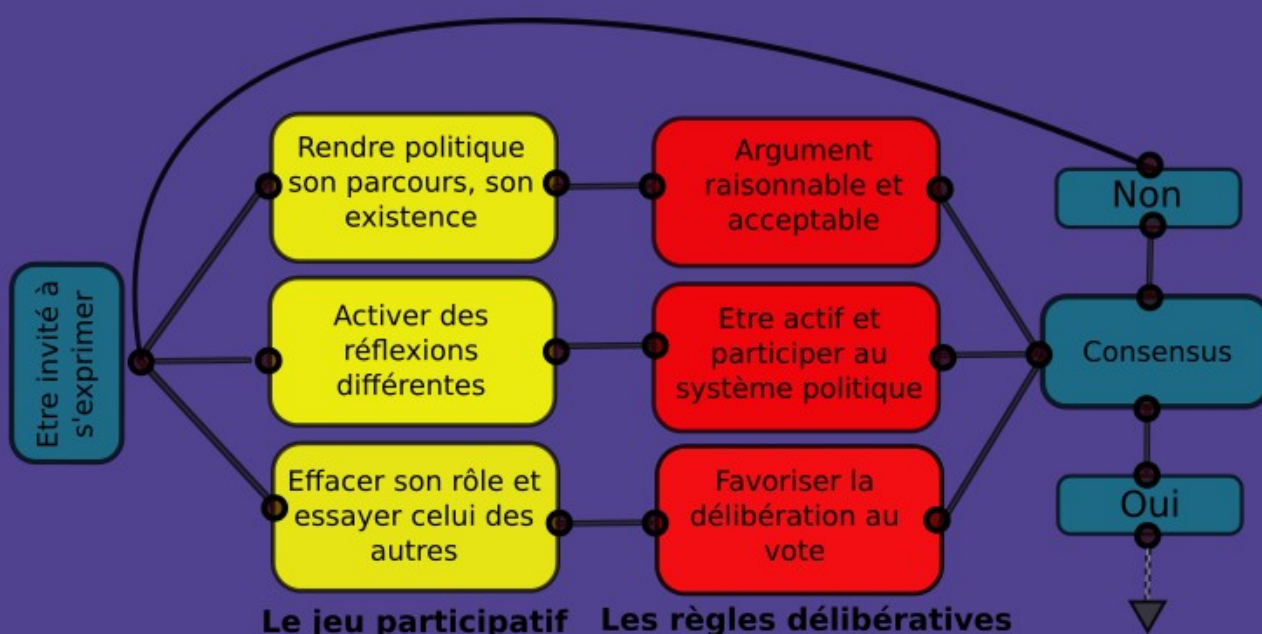
Expertocratie

Face à l'importance et l'immédiateté de léguer un environnement "sain" pour les générations futures, les experts scientifiques prennent une place croissante et laissent une place de plus en plus fine à la participation citoyenne effective



Scénario 3 : Consensualité Sculpter la démocratie par retouche participative

Le rendez-vous est pris pour Johana et Colin, ils participeront à la réunion publique sur la modification du programme scolaire d'une école pilote à Privas. D'un naturel curieux et investit, Johana traîne Colin à cette réunion qui est l'occasion pour elle de donner son avis sur des éléments concrets et proposer sa vision en tant qu'étudiante en sociologie. Colin, lui, traîne des pieds car il est convaincu que les modifications sont déjà prévues et il voit pas l'intérêt de venir pour valider des choix pré-établis. Pis de toute manière il ne sait pas trop quoi penser et voit mal qu'est ce qu'il pourrait bien avoir à dire ...



Une culture créative de la participation

C'est à travers les invitations aux réunions publiques que la culture de la participation s'est développée entre citoyens et entre voisins. Une foultitude de petits comités se montent et se défond : chacun raconte son quotidien avec le soutien de participant "avisé". Tout le monde monte en abstraction et réussit à "travailler" vraiment la démocratie et pas seulement à l'"ajuster".

L'illusion participative

Colin, en arrivant à la réunion publique se rend compte que les parents d'élèves ne sont pas tous là mais que Johana connaît déjà une bonne partie de l'assemblée, via d'ancienne réunion.. Colin se morfond dans sa chaise, taiseux, en se disant que les silencieux restent silencieux... Et qu'au contraire les "habitués" monopolisent le débat par de belles joutes verbales satisfaites, avec en toile de fond, l'espoir d'avoir un impact qu'ils attendent toujours...



Scénario 4 : Contr(ôle) Quand la réconciliation n'existe pas, l'ennemi devient partenaire

Au travers d'un conflit avec sa direction, Etienne et Sarah, tout deux ouvriers agricoles découvrent après avoir négocié une revalorisation de salaire que la lutte a permis de mieux se connaître et qu'elle a permis à chacun de décortiquer son contrat de travail, d'étudier les procédures: bref de produire des connaissances et des compétences. Fort de cette expérience collective, tout deux se posent de plus en plus de questions sur le sens de leur travail... Entre grands débats passionnés et sentiments de pertes occasionnels: cette première lutte à décidément brassé beaucoup de choses chez eux...

"Changer le pansement ou penser le changement?"

La moulinette transformative de la controverse



Le conflit:
dysfonctionnement &
destruction

Le conflit:
régulation &
intégration

La lutte c'est classe...

Conscient que le conflit permet de repenser systématiquement le cadre institutionnel, la lutte devient un mode de transformation de l'action publique à part entière

...et radicalement difficile

Après avoir revalorisé leurs salaires et leurs travaux, la vigilance reste nécessaire pour résister aux pressions "revencharde" de la direction mais après les efforts consentis au culmen de la lutte, un temps de repis est vivement espéré...

